

**UNE SONORISATION
BIEN SPECIALE**
en page 24



réalisée par la LUTHERIE MODERNE
avec du matériel J. COLLYNS

Le matériel J. COLLYNS est en démonstration à la
LUTHERIE MODERNE, 14, rue de Douai - Paris 9e - Tél. 744.73.21

Distribution France et Etranger :
A.E.C. FRANCE, 66 à 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. 336.47.61

Les LOVE FLOWERS de "HAIR" sont une réalisation *publistar*
Tél. 023.34.13

N°30 JUILLET 69 3 F SUISSE 3 F

BELGIQUE 30 F

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



grand
concours
POP
MUSIC
REVOLUTION
règlement
à
l'intérieur

**BOB DYLAN TOUJOURS... JOHN
MAYALL ENFIN... ENCORE LES
MOTHERS... ET JULIEN CLERC**

MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI, PARIS-9^e - TRI. 78-79



Les Variations

COMME FLEETWOOD MAC, JOHN MAYALL, BB KING, LES VARIATIONS ont adopté les amplis ORANGE.

Ampli 200 watts solo avec un seul baffle. Prix : 8.200 frs.

Ampli 200 watts solo avec deux baffles. Prix : 12.000 frs.

Ampli 200 watts basse avec deux baffles, ou avec un seul baffle géant. Prix : 12.000 frs

Sonorisation Orange 200 watts : 5 entrées de micros réglables, réverbération, avec deux colonnes surmontées chacune d'une chambre de compression : 15.000 frs.

ENFIN UNE BATTERIE QUI SONNE: LA BATTERIE

ORANGE



A Music Center nous n'avions jamais fait de batterie, mais en voyant à Londres cette batterie, nous n'avons pas hésité à prendre l'exclusivité. Aujourd'hui avec les amplis de 100 w il vous faut une batterie qui passe la rampe. Venez l'essayer et vous comprendrez. Elle est en acajou, elle est plaquée or. Elle est livrée avec tous les étuis. Prix : 9.200 frs.

CATALOGUE (4 TIMBRES)

Conditions aux revendeurs.

Les cordes Orange sont arrivées
20 frs le jeu.

ROCK & FOLK ACTUALITES



OUI AU HAIR FRANCAIS !

« Hair » fera date dans l'histoire du show-business. Cette comédie dramatique et musicale, intense - et - vraie - mais - très - répétée - et - ultra - professionnelle, est phénoménale. D'abord parce que malgré la date extrêmement avancée dans la saison théâtrale, malgré l'absence de vedettes et l'ignorance dans laquelle tout le monde se trouvait de la véritable valeur artistique du spectacle, les producteurs de « Hair » avaient déjà enregistré début juin quarante-cinq millions de francs anciens de location. Suprêmement habiles, ils comptaient fermement sur le battage publicitaire fait depuis deux ans autour de cette pièce dans le monde entier, et sur le bouche à oreille du Tout-Paris. Ils ont eu raison. Ouvrir les répétitions au public s'est révélé être un bon calcul. En outre les pages spectacles des journaux ont toujours quelques colonnes vides au mois de juin, fautes de créations nouvelles dans les salles parisiennes. Enfin, ils savent bien qu'en été les recettes du style « opérette » sont toujours très fortes : « Hair » remplacera avantageusement le Casino de Paris et le Crazy Horse Saloon

pour un certain nombre de touristes et de Parisiens. Ensuite, parce que c'est l'intrusion de la jeunesse dans le monde un peu sclérosé du théâtre, d'une jeunesse qui joue et met en scène SES préoccupations en se fichant de celles des adultes. Enfin parce qu'il y a dans « Hair » une tentative de renouvellement total du spectacle musical. Depuis l'Alhambra et les représentations, il y a dix ans, de « West Side Story », Paris n'avait pas eu l'occasion d'éprouver un tel choc. En effet, Maurice Béjart et son extraordinaire Ballet du XX^e siècle restent limités à quelques milliers de privilégiés et les expressions primitives mais trop cérébrales du Living Theater ne peuvent pas toucher le grand public. On peut penser que « Hair », seul spectacle un peu nouveau qu'on puisse voir à Paris en ce moment, y parviendra. Titillé par trois mois de publicité-bulldozer, attiré par un certain goût du scandale, le public viendra d'abord satisfaire sa curiosité. Il sera déçu : il n'y a rien de scandaleux dans ce spectacle. Au contraire, il est d'une étonnante simplicité et

il a même un petit côté bâclé et « patronage » typiquement français. Tout est pourtant très américain, puisque l'adaptation de Jacques Lanzmann ne se permet qu'une ou deux allusions « françaises ». Et là, se pose une question : sur le plan émotionnel, « Hair » est certainement un grand spectacle populaire ; mais que peut comprendre un public français assez ou très bourgeois, peu au courant du mouvement « protest » américain, devant une telle explosion de non-conformisme, devant le problème du L.S.D., de la marijuana, ou devant le mythe du « voyage » (« L.S.D., the only way to fly »), toutes choses qui n'ont aucune réalité en France. Il suffisait de voir dans les fauteuils d'orchestre le sourire un peu pincé de certaines dames « visonnées » pour se rendre compte qu'il ne suffit pas d'avoir 50 F par personne et d'habiter le XVI^e arrondissement ou Neuilly pour piger quelque chose à « Hair »

**LE VIETNAM,
ON S'EN FOUT**

L'aspect le plus curieux de cette comédie musicale n'a

finalement rien à voir avec le scandale d'une scène de nus qui dure sept secondes (elle surprend, mais n'a rien de choquant et, au contraire, c'est la seule vraie « gifle » du spectacle à notre respectable civilisation). Le plus curieux, c'est le contraste entre la nature du spectacle et l'opération de grande envergure mise en place pour le financer. Bertrand Castelli le reconnaît: non seulement « Hair » s'adresse aux adultes, aux gens qui peuvent payer leur place 50 F, mais de plus, le spectacle est ultra-répété et ne permet aucune improvisation. Il est même si bien « intégré » qu'à New-York, Michael Butler, le producteur — milliardaire — hippie de « Hair », a renvoyé James Rado et Gérome Ragni — les auteurs, qui jouaient là-bas les deux personnages principaux de la version américaine — « parce qu'ils en rajoutaient ! ». Curieux aussi, le sens de cette « révolte » de la jeunesse. Déchirer sa feuille de route pour le Vietnam a un sens à Greenwich Village, parce que là-bas on risque la prison. Malheureusement, ici, on s'en fout. Déchirer son livret militaire pendant la guerre d'Algérie aurait par contre soulevé une vague de protestations et de déchainements au moins comparables à ceux déclenchés il y a quelques années par les « Paravents » de Jean Genêt (une satire féroce des paras), et plus récemment par « Le Concile d'amour » (on y égratignait un peu trop les Borgia et le Bon Dieu, ce qui n'eût pas l'heur de plaire aux jeunes fanatiques d'« Occident »). Et je me demande si, aux USA, les jeunes gens qui brûlent leur feuille d'appel sont bien ceux qui vont ensuite fumer de l'« herbe », voyager au L.S.D., s'adonner à l'amour libre ou à la pédérastie sans contrainte. Les principes sommaires et pas neufs de ce nihilisme naïf me paraissent peu compatibles avec la vraie résistance politique à une guerre ou à un régime donnés. Sans couper « Hair » en quatre, on peut simplement regretter de n'y rien trouver qui, un an après, soit l'écho de mai 68, de la révolte vraie et vécue de la jeunesse française. Castelli prétend que la scène du champ de mines au Vietnam s'est transformée dans l'esprit des spectateurs, à Munich, en bataille de Stalingrad, à Londres, en bataille d'El Alamein. Je prétends qu'à Paris, personne ne s'est un instant imaginé dans les Aurès. On est « au spectacle ». Alors, on peut évidemment regretter que le show n'ait pas

transposé des réalités françaises, mais on doit surtout déplorer le fait que les Français se désintéressent totalement du Vietnam et des problèmes de la jeunesse américaine. Ce qui gêne aussi (et a toujours gêné) les Français, c'est leur difficulté à assimiler trois formes de talent: comédie — chant — danse, et leur incapacité à sentir le « beat ». Pourtant « Hair », de ce point de vue là, est une immense réussite.

« VOIR HAIR C'EST VOIR CLERC »

Des décors pop-art (où figure obligatoirement une capsule géante de Pepsi-Cola, qui apporte aussi un soutien financier au spectacle dans le monde entier), aux éclairages géniaux, en passant par la chorégraphie et les mouvements d'ensemble, tout est éblouissant de la première à la dernière minute. Si le contenu de « Hair » n'est pas fracassant, le contenant l'est. Malgré un minutage rigoureux on a l'impression d'une improvisation permanente, alors que d'un soir à un autre seuls changent un peu les costumes « hip » et admirablement débraillés de Jean Bouquin. Le déplacement des corps et des ensembles, les figures qui se font et se défont sont superbement exécutés. Le seul point faible est à l'échelle des individus: tel ou telle est trop appliqué ou manque d'aisance. Mais il faut se souvenir que « Hair » a été monté en huit semaines et préciser qu'actuellement la troupe répète encore et revoit les problèmes de diction chaque jour, en plus des représentations du soir. Il le faut car, hélas, on comprend peu de choses pour l'instant de l'adaptation de Jacques Lanzmann. Par les bribes perçues ça et là, elle paraît en tout cas excellente et, bien sûr, pleine d'humour. Lanzmann écrit dans le programme: « Voir HAIR, c'est voir Clair ». J'ajouterais: c'est voir Clerc, Julien. M. Ivanovitch a trouvé un rôle à sa mesure et à son talent, qui est celui de l'un des deux ou trois meilleurs nouveaux chanteurs de la saison 68-69. A côté de lui, dans le rôle de Berger, un colosse de 25 ans, Hervé Wattine, fait preuve d'une étonnante vitalité et d'un sens inné de ce genre de spectacle. Malheureusement, la dame de leur cœur à tous les deux chante vraiment comme une casserole. C'est très très dommage et je verrais très bien la ravissante Martine Kelly (qui joue le rôle de Crissy) pour

reprendre ce personnage. Le rôle de Jeanie, celui d'une femme enceinte des œuvres d'un obsédé sexuel, est tenu par la révélation de « Hair »: Diane Dittmar. Son accent américain est irrésistible et sa voix haute se plie à toutes les facéties. La plupart des autres acteurs et actrices, notamment les Noirs américains, méritent aussi les éloges les plus vifs. Il faut aussi vanter la « sono », faite par un spécialiste des sons de théâtre, Alain Dubois, et si réussie que les techniciens de New-York sont venus la voir d'un peu plus près. J'allais oublier l'orchestre, qui mérite également tous les compliments qu'on peut adresser à des musiciens qui jouent bien une très belle musique.

ET MHAIRDE!

Malgré toutes les réserves que l'on peut faire quant aux idées véhiculées par « Hair », il faut reconnaître que c'est un spectacle remarquable et d'une très grande valeur artistique, et admettre qu'il constitue tout de même un « Mhairde » retentissant de la jeunesse aux adultes. La preuve: il s'est trouvé un critique pour écrire dans un grand quotidien que « Hair » bafouait « vingt siècles de perfectionnement mental et de raffinement intellectuel »... Vingt siècles de « Sissi Impératrice » et de « Vienne chante et danse », à Mogador ou au Châtelet, sans doute? Eh bien, tant mieux! Il y a en fait beaucoup plus et beaucoup plus important: « Hair » couronné de succès — comme c'est probable — ouvrira chez nous la voie à d'autres spectacles modernes ainsi qu'à des formes d'expression nouvelles. C'est pourquoi il faut voir « Hair » une fois, deux fois, trois fois... dix fois. — FRANCOIS-RENÉ CRISTIANI.

Elvis meeting

Le nouveau 33 t d'Elvis Presley « Elvis from Memphis » sera vraisemblablement sorti au moment où vous lirez ces lignes. Outre « In the ghetto », très haut au hit-parade amé-



ELVIS PRESLEY
« In the ghetto »

ricain, et « Any day now » qui figure sur le même 45 t, il comprend plusieurs titres de choix comme « Only the strong survive » que les amateurs de soul-music connaissent bien par Jerry Butler, « I'm movin' on », composition d'Hank Snow, qui fut précédemment reprise par Ray Charles et les Rolling Stones et « Gentle on my mind » que chantèrent des gens comme Glen Campbell, Dean Martin et Frank Sinatra. Elvis a, paraît-il, enregistré 32 titres à Memphis. Les autres sortiraient sur un autre album: « Hey Jude » des Beatles, « Son of a preacher man » de Dusty Springfield, deux titres de Chuck Berry... Elvis, pour ces séances qui se sont déroulées en janvier et en mars derniers, était accompagné par les guitaristes Scotty Moore et Jerry Reed et par des chœurs noirs féminins qui ont remplacé les célèbres Jordanaires pour la circonstance. Le King, qui doit tourner un nouveau western avec l'acteur Richard Boone, suivra Barbra Streisand à l'Hôtel International de Las Vegas du 31 juillet au 28 août. C'est en effet « Funny girl » qui inaugurerait la magnifique salle de spectacle de deux mille fauteuils de cet hôtel. Ceux qui ne pourront s'y rendre auront toutefois la compensation de revoir au mois d'août sur la TV américaine son « Elvis TV Special »... Et, nous pauvres Français? allez-vous me dire. Eh bien, avec un peu de chance, non seulement pourrez-vous voir un film de cette fameuse

émission, mais aussi « Loving you », « Love me tender », plus Burt Blanca chantant tous les tubes du King en vous rendant le dimanche 13 juillet au Palais du Congrès à Versailles. Car c'est là que se déroulera le 5^e Meeting Annuel des fans d'Elvis Presley où vous accueillera Jean-Marc Garguilo, et toute l'équipe du Treat Me Nice Club. D'ailleurs si vous désirez de plus amples renseignements, Jean-Marc se tient à votre disposition: il suffit de lui écrire au 306, rue de Belleville, Paris-20^e ou mieux de lui téléphoner au 636.23.64. Personnellement, j'espère retrouver bon nombre d'entre vous en ce dimanche que j'attends impatiemment. — JACQUES BARSAMIAN.

Raimon à Paris



RAIMON
L'état d'exception

En se promenant à l'entracte parmi la foule qui était venue applaudir le dernier récital de Raimon à Paris (Olympia, 9 juin), on pouvait remarquer immédiatement que plus de la moitié de ces gens étaient Espagnols ou Catalans et parlaient l'une ou l'autre de ces langues, voire les deux (considérons, *grosso modo*, que le vocabulaire catalan se situe à mi-chemin entre celui du Français et celui de l'Espagnol). Certes, il est logique que des hommes en exil viennent spontanément retrouver un chanteur qui parlera de leurs problèmes communs

dans leur langue. Il est excellent aussi que la communication soit facilitée par tous les moyens. Mais il est regrettable, par contre, que, sur la foi de ce que représente Raimon artistiquement et humainement, les Français ne se soient pas dérangés en plus grand nombre ce soir-là (ces Français qui, paraît-il, incarnent la liberté de pensée). Car Raimon n'est pas simplement un chanteur pour Espagnols, loin s'en faut; pas plus que Glenmor n'est simplement un chanteur pour Bretons. Non, ce serait trop facile: Raimon s'affirme sous son jour véritable en tant que chanteur, porte-parole d'un peuple opprimé. Et aussi membre de ce peuple. Victime lui-même de la répression franquiste, censuré à la radio (évidemment), souvent arrêté, toujours menacé, sans cesse à la pointe du combat, il nous apparaît donc aujourd'hui comme une sorte de Phil Ochs espagnol. A ce titre, d'ailleurs, on souhaiterait que sa voix soit entendue dans toutes les universités, usines ou prisons, du Mexique, du Japon ou d'Afrique du Sud. C'est volontairement que j'évite de recourir ici au terme de « chanteur engagé », qui... n'engage plus à grand-chose depuis qu'il a été galvaudé par certaines firmes de disques en mal de slogans à la mode. Ceci posé, passons à l'artiste proprement dit. Ce qui surprend d'abord, lorsque l'on voit Raimon entrer en scène, c'est l'extrême sobriété de sa présentation: vêtu sans couleurs vives, les cheveux courts, dans une main sa guitare (il en joue fort bellement), et dans l'autre main des feuilles de papier. Elles vont lui servir à lire les explications et la traduction en français de chaque chanson, avant de l'interpréter. Maintenant, nous avons la voix: puissante, car l'homme ne manque pas de « coffre », mais aussi modulée par la souffrance et l'amour, à la fois précise et authentique. Toutes ses inflexions passent avec le plus évident naturel. Chez lui, aucun des défauts, aucune des exagérations qui, de la part des chanteurs ibériques, agacent souvent les oreilles françaises. Rien de tout cela, ici: la vérité toute nue. Les textes mis en musique par Raimon sont, pour environ moitié-moitié, soit de lui, soit d'un grand poète catalan: Salvador Espriu. Dès la première partie de ce Musico-rama, il annonça la couleur en n'interprétant que des chansons

nouvelles, ou du moins inconnues sur disque: encore une preuve de courage professionnel. Pas de concessions stériles. La deuxième partie allait confirmer cette tendance: pour commencer, trois poèmes d'Espriu dont la traduction était récitée au haut-parleur par une voix française féminine. On en retiendra surtout le troisième, intitulé « Mon peuple et moi ». Suivaient un hommage au peintre Miro, puis un « Sur la paix » dont la dédicace à Che Guevara suscita un tonnerre d'applaudissements. « Contre la peur », splendide aussi. Le suprême fut atteint avec « Disons NON ! » qui déchaina les spectateurs: « J'ai vu jeter en prison Des hommes qui avaient raison Et je dis: NON ! ». Le bis fut plus calme: « La montagne vieillit », couplet satirique sur la décrépitude du franquisme. Comme la salle ne voulait plus lâcher Raimon, il fallut qu'il consentit à un ter. Mais il ne se pla à aucune des suggestions de l'assistance, préférant rechanter « Mon peuple et moi », en expliquant que la première fois il en avait oublié un ou deux couplets. Il fallait « prendre ses responsabilités », ajouta-t-il. Il les prit. Ce fut encore plus beau. Dans plus d'un songe, comme furtivement, Franco et Salazar devaient faire leur signe de croix. Puis Raimon a regagné son pays, où il a dû retrouver « l'état d'exception ». — JACQUES VASSAL.

Dunbar au Golf

Le mercredi 14 mai, plus de cinq cents personnes étaient réunies dans le célèbre temple du rock et du blues. La télévision était là pour « L'affiche du monde » de Christophe Izard et Claude Fléouter. Fatigué par le voyage, l'Aynsley Dunbar Retaliation démarre d'une manière assez relax. A gauche, en chemises orange, l'organiste-chanteur Victor Brox et le batteur Aynsley Dunbar. Derrière, en vert, le bassiste Alex Dmochowski. A droite,



AYNSLEY DUNBAR
« Silencieusement »

en violet avec un sombrero sur la tête, le soliste John Moorshead. Dès les premières mesures, on commence à être pris par le rythme. La guitare est très blues progressiste, beaucoup plus que dans les disques. La batterie et la basse font du bon boulot. Aynsley Dunbar adore improviser sur sa batterie. « Trouble no more » ne dure pas moins de six à sept minutes. « I should have quit you a long time ago... », premières paroles d'un classique d'Howlin' Wolf que tout amateur de blues qui se respecte se doit de reconnaître, « Killing floor » dans lequel Victor Brox joue du cornet. Puis ce dernier annonce un extrait de leur premier album, « Double lovin' », et semble tirer de son orgue des notes venant de son corps entier. Dunbar alterne avec beaucoup d'habileté balais et baguettes tandis que le soliste paraît concentré sur son instrument et que le bassiste, en bon bassiste, reste discret. Parfois, Aynsley semble faire éclater ses cymbales, fait des roulements sur ses toms... « Too late to say you're sorry ». On applaudit « silencieusement », un peu comme à un concert de jazz. Incontestable signe d'évolution dans l'appréciation musicale. Ils passent à un rythme très dansant de Freddy King avant de terminer sur un blues typique de ceux que fait John Lee Hooker: « Mother, mother... » Chaque membre du Retaliation apporte la contribution de ses origines musicales au groupe: Aynsley a fait du jazz avant de jouer avec John Mayall et de constituer son propre groupe au cours du Festival de Jazz et Blues 67 à Windsor en 1967. John, originaire de Calcutta, a fait du hard rock avec Screamin' Lord Sutch et le regretté Johnny Kidd. Alex, natif de Jerusalem, a toujours

joué dans des blues bands. Victor, lui, aime toutes les bonnes musiques. Ensemble, ils ont décidé d'aller toujours plus loin, sans pour cela être des prétentieux de la guitare. Seuls des Hendrix ou des Clapton peuvent se le permettre. Ils veulent avant tout improviser musicalement, rythmiquement et poétiquement, ne pas hésiter à respecter des silences tout en restant dans le rythme. L'idée d'enregistrer avec des cordes ou des cuivres ne les emballe pas, à moins d'avoir avec eux un Phil Spector. Victor Brox, à qui je demande qui il mettrait dans un super groupe idéal, me répond avec sourire: « Paul McCartney, Jimi Hendrix, James Brown et Bob Dylan », puis plus sérieusement: « Aynsley Dunbar à la batterie, Stevie Winwood à l'orgue, Jack Cassidy à la basse et Peter Green... Par ailleurs, nous allons avoir un organiste extra avec nous prochainement, Winder K. Frogg ». Récemment aux États-Unis, Aynsley Dunbar a fait un bœuf avec Buddy Miles et John Mayall, il déclare: « J'aimerais vivre là-bas définitivement, le public, les radios, tout est fantastique ». A propos des Blood, Sweat & Tears, Victor Brox, lui, avoue qu'il les apprécie en tant qu'orchestre, mais leur reproche un certain manque de conviction, au contraire du Creedence Clearwater Revival: « Lorsque le chanteur des Blood, Sweat & Tears dit: « You made me so

very happy », il ne semble pas être très enthousiaste; mais après tout la vie n'est pas complètement basée sur des sentiments ». Il reproche aussi à trop de musiciens de s'être associés à des fins commerciales et, comme le blues est populaire actuellement, ils en font... Alors que les membres du Retaliation, eux, ont toujours admiré Big Joe Williams, Muddy Waters, John Lee Hooker et surtout Howlin' Wolf, sources d'inspirations des meilleurs bluesmen blancs. — JACQUES BARSAMIAN.

la foi aveugle...

Je vous avais évoqué la possibilité, la probabilité, de cette association dans notre numéro d'octobre 1968, mais peu y croyaient alors. Et puis il fallut bien se rendre à cette évidence: le second aussi se séparait de son groupe. Cependant ils continuaient à nier, et face aux déclarations contradictoires, personne ne savait plus à quel saint se vouer.

C'est maintenant « officialisé » par la puissance de contrats extraordinaires (minimum de 35 000 dollars par soirée aux USA) signés par leurs impresarios, Robert Stigwood et Chris Blackwell, réunis pour les besoins de la cause: Clapton, Winwood et Baker ont formé un groupe, ou du moins jouent ensemble pour un laps de temps que nul ne peut prévoir (et surtout pas eux!).

« Vieilles connaissances », y compris bien sûr sur le plan musical (voir jama sur le Marquee du temps du Spencer Davis Group!), Eric et Steve, planqués dans le cottage de ce dernier — auquel n'accèdent que peu de visiteurs — « répétaient » ensemble depuis la fin de l'an passé. On apprit plus tard que Ginger Baker serait le batteur. Ça aurait pu aussi bien être Jim Capaldi (d'ailleurs celui-ci continuera à écrire avec Steve). Et puis, dès février, ils s'inquiétèrent de trouver un studio pour enregistrer. Après plusieurs délais la chose fut possible et les premiers morceaux mis en boîte. On annonça que le



RICHIE HAVENS ...



... STEVIE WINWOOD ...

groupe, après une tournée scandinave de rodage... et avant une grande tournée US, donnerait un unique concert gratuit dans Hyde-Park: joie des Londoniens, déception ou projets de voyage pour les autres! Mais il « leur » fallait encore un bassiste, au moins pour la scène, et le Melody-Maker eut la bonne idée d'en faire part dans ses colonnes. Résultat: les offres affluèrent du monde entier. Suivant les « événements » de ce côté-ci de la Manche, je « pariais » personnellement pour Greg Ridley, volatilisé depuis quelque temps déjà de Spooky Tooth, mais celui-ci ré-apparut avec Humble Pie, l'autre « super-groupe » anglais. C'est Ric Grech — également violoniste — du groupe sous-estimé Family qui prit la place chez Blind Faith. Car le groupe, suite à quelque cogitation dans le cottage! venait d'être nommé « La Foi Aveugle », allusion vaguement ironique envers eux-mêmes aux travers de leurs fans (presque) inconditionnels!

La vacance créée chez les Family étant bientôt comblée par John Weider, guitariste également violoniste à ses heures, retour de Californie où il devenait session-man, après avoir accompagné des héros comme le regretté Johnny Kidd ou Eric Burdon!, fermons la parenthèse. De nouvelles plages furent donc enregistrées avec Ric, et le « matériel » disponible est suffisant pour deux LPs tandis que j'écris ces lignes. Le premier sera sans doute paru quand vous les lirez...

Avec ses deux-tiers de crème, voici un groupe qui risque de ressembler à du déjà vu, me direz-vous? Certainement pas! La base « blues » sera beaucoup moins évidente, n'en doutons pas. D'ailleurs, ce n'était plus exactement l'idiome de Stevie. La pluralité instrumentale chez celui-ci comme chez Ric Grech, permet difficilement de prévoir le « sound » du groupe, et ce n'est pas le génie versatile (ah! ces anglicismes!) de Clapton ou le déferlement étudié de Ginger



... GINGER BAKER ...



... DONOVAN ...



... ÉRIC CLAPTON

Baker qui limiteront les possibilités! Cela pourra surprendre certains, mais des morceaux de l'éternel Buddy Holly ont été enregistrés notamment je crois le très joli « Well, all right ». Alors, attendons... et — de grâce — n'essayons pas trop de ranger leur musique dans une catégorie: elle n'appartient à coup sûr qu'à un domaine, celui du Beau... (c'est cela, la Foi Aveugle!). — SERGE DUMONTEIL.

...en concert

Ça pourrait commencer comme un film à suspense. « Blind Faith », c'est le titre. Les acteurs: Eric Clapton, Stevie

Winwood, Ginger Baker, Ric Grech. Tous se sont rendus célèbres par les groupes auxquels ils ont appartenu: que ce soit les Yardbirds, les Bluesbreakers, les Cream pour Clapton, Power-house Four, Spencer Davis group, Traffic pour Stevie Winwood, Bluesbreakers-Cream pour Ginger Baker, Family pour Ric Grech, tout ça, c'est connu. Pourtant Blind Faith c'est l'inconnu, pas de disques, et le premier concert est pour aujourd'hui. Pourtant tout le monde en parle et déjà, à l'aube de ce D day, des colonnes de fans font penser à l'exode dans Hyde Park. On a emporté une chaise longue, un magnétophone, une pile de journaux, un paquet de sandwiches. Il faut bien tuer le temps jusqu'au début du show prévu pour 15 h. Pour le moment il n'y a qu'une minuscule estrade entourée de barrières métalliques dans un décor de calme et de poésie. D'un côté, le parc tout en verdure sous le ciel bleu; de l'autre la Serpentine River. Un grand bravo aux organisateurs, en passant.

C'est vers le milieu de la matinée que le matériel est installé. Sur le dos des amplis on peut encore lire en grosses lettres blanches: « Cream ». Enfin vers 14 h 30 devant cent vingt mille (?) spectateurs commence la première phase du show, à savoir le chauffage (sans jeu de mots). Musique indienne d'abord avec deux instrumentistes aux longues improvisations. Je crois que le public n'était pas encore réceptif. Quelques applaudissements timides saluent leur sortie. Arrive ensuite un trio de composition désormais classique: chanteur guitariste + bassiste + batteur. Le soliste s'appelle Edgar Broughton et rêve certainement toutes les nuits de Jimi Hendrix. Malheureusement, le génie n'est pas une chose donnée à tout le monde. Tout de même, ils chauffent pas mal. Quelques spectateurs se sont levés et dansent sur la musique. C'est dans une orgie sonore que le groupe quittera la scène laissant la place au présentateur suppliant « on demande un docteur ». Comme quoi l'art et la vie courante peuvent se rejoindre...

L'artiste suivant est Richie Havens, accompagné de deux musiciens à la guitare et au banjo. Avant d'entamer chaque morceau Ritchie se livre à une

longue introduction instrumentale; l'ambiance monte et c'est seulement lorsqu'il a le feeling voulu que Richie commence à chanter. La voix s'élève avec quelques intonations de Ray Charles ou parfois de John Lee Hooker. Au passage on reconnaît « Sometimes I feel like a motherless child » et c'est en scandant « freedom freedom » que Richie achèvera son tour. Entre alors un personnage inattendu mais toutefois bienvenu: Donovan. Explication officielle: Don, passant par là, avait accepté de chanter quelques instants. Seul avec sa guitare, Don fait souffler sur le public le vent de son Écosse natale. Il se permet aussi quelques fantaisies. Ainsi, dans « Colours »: « Yellow is the colour of my true love's teeth, in the morning when we rise. Bad breath, but who cares ». Enfin, c'est le moment grandiose et tant attendu. C'est debout que le public salue d'une immense clameur l'entrée de Blind Faith: d'abord Winwood, tenant d'une main sa guitare (qu'il n'utilisera pas) et de l'autre son petit avion fétiche; puis Clapton, Fender Telecaster en bandoulière; Ginger Baker, cigarette entre les dents, arborant un radieux sourire, puis Ric Grech, fermant la marche. Cinq minutes pour tout brancher et



UN TUBE DE L'ÉTÉ RAPIDE?

Ce sera probablement la danse de l'été, en plein accord avec la vogue florissante d'un blues qui touche de plus en plus le grand public. Cela s'appelle le Race, et cela a été lancé à la Tour de Nesles sur le disque des Gun, « Race with the devil ». Le Race se danse sur tous les disques de blues rapide, et ce d'une façon très simple: on secoue la tête de gauche à droite, en suivant la frénésie du rythme. Il est donc conseillé d'avoir les cheveux longs, cela fait beaucoup plus d'effet! La télévision présentera le Race dans de nombreuses émissions, vous aurez donc tout le temps de l'apprendre avant vos vacances. A ce propos, signalons que Music Center et Henri Leproux produisent un groupe anglais appelé « The Racing », dont le premier disque sortira en juillet sous étiquette Barclay. Et si le « tube de l'été » n'était pas un slow, pour une fois?

s'accorder, puis Winwood: « One, two, three, four »... et c'est parti. Un long chorus guitare et piano électrique pour commencer le morceau, qui, n'est autre que le vieux « Well All Right » de Buddy Holly. Quelques secondes de répit, et Clapton attaque un vieux blues traditionnel: « Rambling on my mind » transformé en « Sleeping on the ground ». Quels sont-ils ceux qui auraient pu dormir dans l'herbe en entendant cela? Il y eut aussi « Under my thumb » des Rolling Stones, retravaillé, arrangé.

En écoutant, on ne peut s'empêcher de se demander si l'on a pas déjà entendu pareil style, pareille couleur. Il faut reconnaître que leur musique est nouvelle avec toutefois quelques demi-teintes de Cream, de Traffic, de Jimi Hendrix, de Mayall pour le côté blues, d'Iron Butterfly par le côté pop. Mais peut-on vraiment innover en matière de musique sans emprunter par-ci par-là? De toute façon c'est bon, c'est très bon comme composition et, de plus, c'est ultra propre comme interprétation. La voix de Stevie Winwood est toujours cette extraordinaire voix bluesy, le jeu de guitare de Clapton est toujours aussi net, aussi opportuniste, la batterie de Baker toujours aussi « bourrée à bloc » et la basse de Grech — un peu en retrait malheureusement — était efficace et carrée à souhait. Une demi-heure de Blind Faith: ce fut une demi-heure de nouveauté, de découvertes. Puis on se sépara, heureux d'avoir été les témoins de ce concert exceptionnel: chacun emportant des reliques et quelques posters sous le bras. Il est difficile de décrire une musique nouvelle autrement qu'en la comparant à d'autres. Mieux vaut donc attendre un enregistrement. Voilà, le sus-



J.-P. PERKINS

Il s'appelle J.-P. Perkins, il est né à Bordeaux en 1946. Après avoir fondé son propre groupe à Bordeaux, il monta à Paris et fut le seul chanteur français à participer à un Musicorama Jimi Hendrix à l'Olympia. Puis ce furent une tournée avec Hallyday et Léo-Nard, et un séjour de huit mois aux USA et au Canada, pays où il fut N°1. Son premier disque français vient de sortir chez Philips.

pense est terminé et à la manière d'un feuilleton on pourrait conclure par « à la prochaine fois, la suite sera dans le premier L. P. ». — PATRICK CHEVAUX.

l'ascension Alan Jack

En 1960, un jeune chanteur-guitariste de 15 ans, Alan Jack forme son premier orchestre, les Gentlemen de Tours. A l'époque, il chante du rock, surtout des chansons d'Elvis Presley. Trois ans plus tard, il tourne dans les clubs anglais en compagnie de Graham Bond, Long John Baldry, Rod Stewart et Julie Driscoll: « Jools n'était pas très jojo physiquement à l'époque, c'était la typique petite mère britannique ». En 1965, il se produit dans les principaux clubs de Paris: Golf Drouot, Locomotive. En septembre 1966, il se produit à l'Alhambra et est aussi applaudi que les vedettes du spectacle, pas des moindres d'ailleurs: Bill Haley et ses Comets, les Pretty Things, le Spencer Davis Group. Alan Jack joue un compromis entre Ray Charles et Georgie Fame, soutenu par une section de cuivres. Puis, il s'exile pendant deux ans en Grèce et en Italie: « On gagne mieux sa vie là-bas, et puis les voyages forment la jeunesse ». Début avril, de retour à Paris, il rencontre à la Tour de Nesles, Richard Fontaine qui lui présentera Jan et Claude. Richard Fontaine est né le 2 juillet 1945 en Italie dans un asile d'aliénés: « Il n'y avait aucun autre édifice public dans les alentours, car ma mère m'a pondu en voyage ». Adolescent, il étudie à Paris le dessin dans un collège d'art graphique. Son voisin Dominique Petrolacci (aujourd'hui photographe pop) passe son temps à dessiner des guitares. Il l'imita. C'est son premier pas dans la musique. Rapidement, il se retrouve sur une scène, celle du Golf Drouot. Il chante sous le pseudonyme de Jeffrey et les Lords; puis sous une cinquantaine d'autres noms. En 1964, il fait une tournée en compagnie de Johnny Hallyday. Il accom-



ALAN JACK CIVILISATION
Côte d'Azur et Japon

pagne Long Chris au banjo. En 1965, il fonde un groupe: les Stormbeats, dont le chanteur est un certain Ronald Mahu (qui se fera connaître quelques mois plus tard comme Ronnie Bird). Puis, il devient Cédric et chante avec Cléo. « Mais je n'en pouvais plus de chanter... Un beau jour, je me mis à la basse. Tu saisis le message?... La grande défonce ». Il devient bassiste du groupe de Gil Now, les Turnips. Ensemble, ils jouent du West Coast, style Vanilla Fudge. Un jour, Eddie Barclay lui propose de le lancer avec un groupe psychédélic: les Herbes Tendres: « Notre disque ne sortit jamais... ». Jan Falissard est né le 13 juin 1948 à Béziers. Tout petit, il est en admiration devant son oncle batteur dans un orchestre de jazz. « Cette admiration ne me quitta jamais. Je me fis renvoyer de plusieurs écoles, prenant constamment mon pupitre pour une caisse claire ». A partir de 1962, il devient un fanatique de rock'n'roll. Gene Vincent et, surtout, Vince Taylor sont ses idoles: « Aujourd'hui encore, je m'habille fréquemment de cuir noir ». Ses parents lui achètent une caisse claire et une cymbale; il n'a qu'un désir: imiter Bobbie Clarke, le batteur de Vince. En 1965, il joue avec les Flames, un orchestre qui a la cote au Golf Drouot. Henri Leproux dira déjà de lui: « C'est le batteur qui joue le plus fort de tous ceux que j'ai vus sur le Tremplin ». Il rejoint ensuite Gil Now et les Turnips. Souvent, ils font des bœufs dans les clubs de Saint-Germain avec Nicoletta. En novembre 1968, il crée les Happy Poppies en compagnie de Richard Fontaine. Ils dissoudront le groupe pour jouer avec Alan Jack... Claude Olmos, natif de Marseille, à 23 ans depuis le

27 mai, Claude abandonna ses études aux Beaux-Arts pour un groupe de Folk-Rock, les Cinq Gentlemen, qui firent un tube avec « Dis-nous Dylan ». « On s'entendait bien, dit-il avec son sympathique accent méridional, et le jour où Percy Sledge me proposa de l'accompagner aux Etats-Unis, je n'acceptai pas de quitter mes collègues ». Pourtant, un jour, il décide de faire du blues. Bien vite, il va s'imposer comme l'un des meilleurs guitaristes dans le genre en France. Il monte à Paris pour enregistrer un disque avec Ticky Doc Dail qu'il quitte pour l'Alan Jack Civilization. Claude est un fan de Rock & Folk: chaque mois, il lit avec passion les articles de l'ami Paringaux. Lorsque le P.D.G. des disques Byg, Jean Georgakarakos me demanda fin avril quel était à mon avis l'ensemble pop le meilleur de notre pays, je répondis sans hésiter, celui d'Alan Jack. Ainsi me retrouvai-je le dimanche 27 avril dans une maison de campagne à Tours où ils me jouèrent toutes leurs nouvelles compositions... Quinze jours plus tard, Jean Luc Young produisait chez Byg Records le premier 33 tours d'Alan Jack. Album dont ils disent qu'il s'agit d'une progression musicale au fil des morceaux: « C'est un disque de blues sur lequel se greffent nos idées personnelles. Nous jouons ce que nous ressentons à un moment précis, la musique est un reflet de la vie ». Freddy Meyer, le chanteur américain lancé par Brigitte Bardot, a déclaré à leur propos: « C'est le seul groupe qui fasse du blues dans ce pays ». Chaque membre du groupe a ses ensembles favoris: Claude aime le Jethro Tull et John Mayall; Richard, Jeff Beck et les Doors; Jeannot, les Cream et Led Zeppelin; Alan Jack,

Ray Charles, Stevie Winwood et les Mothers of Invention. L'Alan Jack Civilization, qui a été engagé sur le plan galas par les Productions Gaillard, se produira sur la Côte d'Azur tout l'été, au Japon et aux Etats-Unis cet automne. — JACQUES BARSAMIAN.

Le tremplin du Golf

Chaque mois, Henri Leproux fait le point sur les activités du célèbre club de la rue Drouot, véritable temple du rock, de la soul-music et du british blues.

Mercredi 14 mai: soirée avec l'Aynsley Dunbar Retaliation dont il est question par ailleurs, et le Cruciferius dont c'était le dernier passage en France avant leur départ pour le Japon.

Jeudi 15 mai: jour de l'Ascension animé par le Graceful Light Blues Band, un groupe du Raincy composé de François Guidon, 23 ans, soliste-chanteur aimant le jazz et le Chicago Blues; Dominique Bureau, 19 ans, guitariste rythmique; Henri Geniaux, 26 ans, bassiste, et Jeff Curty, 22 ans, batteur. Ils ont beaucoup d'admiration pour B.B. King et Larry Coryell.

Vendredi 16 mai: tremplin avec les Pages de Rouen et les Knives and Axes de Bruxelles. Les Pages sont quatre garçons qui se sont réunis il n'y a guère plus de trois mois. Ils furent remarqués pour leurs versions de « Love story » (Jethro Tull) et « Shapes of things » (Jeff Beck). Les Knives and Axes, vainqueurs du Tremplin, sont six: Dino Leonardi tient la guitare solo; Pat, la basse; Dan, la batterie; Mike est à l'orgue; Alan au chant et Ben s'occupe du lightshow. Ils décrivent leur style comme étant du Freak-out.

Samedi 17 et dimanche 18 mai: retour du Kama Sutra Blues Band. Les frères Mareska, leaders du groupe définissent leur musique comme suit: « Ce que nous jouons est le résultat de la synthèse des influences diverses auxquels nous sommes soumis ». Jean Mareka poursuit: « Si Dan, le bassiste est



KAMA SUTRA BLUES BAND
Pas d'étiquettes



SYMPTOMES
Tout pour sembler normal

dans sa période orientale et si Jérôme a écouté Bach comme un fou, il est indéniable que les morceaux que nous jouons les jours suivants subissent ces influences ». Le Kama Sutra Blues Band se refuse à toute étiquette, il veut créer un état d'esprit. Parmi ses inspirations, Jean Mareska cite: Larry Coryell, Paul Butterfield, Mike Bloomfield, Herbie Mann, Alan Silva et Steve Marcus. Lors de leur dernier passage, Mojo, trompettiste de jazz s'est joint à eux pour faire le bœuf.

Vendredi 23 mai: soirée avec les Hair Oil, ex-Tac Poum System et les Wanderings qui existent depuis une bonne année. Auteurs-compositeurs ces trois garçons aiment tous les groupes qui ont su imposer leur musique. Cette soirée s'est terminée par un bœuf des Dévotions et de l'Alan Jack Civilization.

Samedi 24 et dimanche 25 mai: toujours les Hair Oil et leur fantastique light-show.

Vendredi 30 mai: trois groupes, les Cut Throat, les Médiums de

Cherbourg et les Symptomes. Ces derniers sont trois: Michel Finkelstein, bassiste et violoniste, né le 26 août 1947 à Pau. Il adore Janis Joplin et Jimi Hendrix. Son passe-temps favori, il le décrit ainsi: « Je fais tout pour me faire passer pour un être normal alors que je suis fou ». Jean-Baptiste Alain, dit Baba, est né à Massy le 28 avril 1947. Il chante, joue de la batterie et passe son temps à écouter la musique qu'il aime, celle de Led Zeppelin, Jeff Beck et autres Fleetwood Mac. Jean-Pierre Duboc est également né en 1947, le 22 mars pour être précis. C'est lui le fondateur des Symptomes. Il joue de la guitare et de l'hautbois, aime vivre la nuit. Aussi est-il facile de deviner que c'est un amateur de blues.

Samedi 31 mai et dimanche 1^{er} juin: week-end avec les Médiums.

Vendredi 6 juin: venue des Extrêmes de Reims et des Sounds qui ont également animé le samedi et le dimanche. Les Extrêmes sont quatre. Le

bassiste Jean-Claude Paligault faisait du RNB avant de se convertir au british blues. Patrick Korsenec adore Johnny Hallyday dont bon nombre ont dit qu'il avait la voix.

Au moment où j'ai quitté Henri Leproux, il m'a annoncé qu'il fermerait les portes du Golf Drouot le lundi 23 juin. Lorsque son club rouvrira le 5 septembre, il aura un visage nouveau, embelli. Pendant cette trêve, Henri Leproux visitera de nombreux clubs de province avec l'intention de préparer un show Golf Drouot qui pourrait s'y produire. Comme chaque année, son courrier le suivra dans tous ses déplacements. Enfin, Henri Leproux pense qu'un rythme comme le rock steady qui est très dansant pourrait avoir une certaine cote auprès des habitués du Golf Drouot au cours de la saison 69-70. — JACQUES BARSAMIAN.

Vaudou à Paris

Une ruelle bien sombre et bien crasseuse, quelque part du côté de la Place Blanche. Quelques relents difficiles à identifier traînent entre les murs pissieux, les pavés inégaux sont traités aux chevilles, le grondement de la ville s'estompe progressivement. Devant moi, fondus dans l'ombre tiède, les dos de mes guides avancent doucement. Une porte, remarquablement discrète. Derrière la porte, des gens et des odeurs épicées, des objets bizarres et ravisants venus de Haïti. Une jolie Noire en robe blanche, nu-pieds, souriante, nous accueille. Elle s'appelle Mathilde, et elle affirme que nous tombons à pic, « ce soir on mange du Blanc ». Quelques show-businessmen à notre table, deux ou trois jolies filles et une chanteuse bien connue qui parle trop fort. Dîner, je vous passe les détails, ça jacasse de tous les côtés, ça ne parle que du dernier « coup fabuleux » en route, c'est bien décevant. Mon guide, Davy Jones pour ne

(suite page 63)

Chez
MATHURIN



ALCAZAR DANCING

tél: 20-09-04 Route de Lens, HARNES

Pour la première fois en province
sous le patronage de

rock & folk

DES AMPLIS

SOUND CITY

ADOPTÉS PAR LES MEILLEURS GROUPE ANGLAIS

et de la maison **MESSEAN** Musique ; Lille

TREMPLIN DES JEUNES

GAGNEZ : **1000^F** EN ESPÈCES

2500^F EN CHÈQUES CADEAUX

PARTICIPEZ : DES CONTRATS, DE LA PUBLICITÉ

AU CONCOURS INTERNATIONAL D'ORCHESTRES

LES SAMEDIS 5, 12, 19, 26 JUILLET

INSCRIVEZ-VOUS : à l'Alcazar Dancing - Route de Lens - Harnes.
chez Messéan - 45 rue de la monnaie - tél: 55.17.85

Le Dancing est ouvert tous les Samedis et Dimanches à partir de 17 h

FRANCE

Georges Moustaki, numéro 1 en juin des ventes de disques et des juke-boxes avec « Le métèque » ■ Brian Burd, qui a fait la version française de « Oh happy day », avait sorti un album intitulé « Rock story » avec des classiques ■ Georges Brassens a écrit une chanson sur le sexe de la femme ■ « Pas très jolie », très bon slow pour Dick Rivers ■ Victoire Scott : Projet de mariage londonien début septembre ■ Julien Clerc tire vraiment son épingle du jeu dans la comédie musicale Hair ■ Forte programmation radio du tout nouveau disque de Sylvie Vartan : « Le roi David » ■ Félix Leclerc sera au Théâtre de la Ville en novembre, avec 12 nouvelles chansons ■ Gilles Dreu et Nicole Croisille ont participé à la Rose d'Or à Antibes ■ Grand mystère autour de Michel Polnareff qui est parti enregistrer un disque à Londres ■ Alexis Korner et Aynsley Dunbar sont venus en promotion à Paris le 14 juin ■ Très bon accueil pour Serge Latour avec « Douce dame » ■ Davy Jones et Barclay lancent dans les clubs une nouvelle danse, le Vaudou-ju-ju ■ Pas de galas pour Jean Ferrat cet été : il part se reposer dans sa maison en Ardèche et compte écrire plusieurs nouvelles chansons ■ Hugues Aufray, en rentrant du Canada, est passé par New York où il a rencontré Bob Dylan ■ Souhaits de Jacques Dutronc à Pompidou : « Pas de cactus. Mes vœux de réussite et mes respectueux souvenirs » ■ Antoine va essayer de conquérir les États-Unis avec « Le match de football » ■ Groupe numéro 1 en Tchécoslovaquie, les 5 Travellers sont à Paris pour graver un 33 t ■ Noël Deschamps entrera dans une écurie de course automobile en septembre ■ Françoise Hardy va faire ses débuts dans l'Opéra fin juillet... ■ Eddy Mitchell partirait à la Martinique du 20 au 27 juillet. En août, il tournera à travers la France ; puis projet de film au Mexique ■ Georges Moustaki passe le 27 juillet dans l'émission de TV « Pick-nic, à Cannes » ■ Christine Lebaill s'est achetée 7 boas de couleurs différentes.

GRANDE-BRETAGNE

A un journaliste canadien qui l'interviewait, John Lennon a répondu : « Ringo a raison, nous ne pouvons plus faire de tournées » ■ Bien que classé avec « Ragamuffin man », le groupe de Manfred Mann vient de se séparer. Mike Hugg et Manfred Mann ont reformé un nouveau groupe, Emmanon ■ Les amateurs anglais de rhythm'n'blues ont de la chance : à la rentrée, ils pourront applaudir Wilson Pickett, Junior Walker et Ben E. King ■ Groupe produit par Apple, Mortimer vient d'enregistrer « On our way home », l'une des chansons du prochain album des Beatles ■ Rod Steward, chanteur du Jeff Beck Group vient de quitter cet ensemble. Il va enregistrer un album et un 45 t sous la direction de Mike d'Abo, ex-chanteur de Manfred Mann ■ Lorsqu'un journaliste anglais a demandé à Richie Havens pourquoi il avait intitulé son double album « 1983 », il a répondu : « C'est parce que c'est l'année qui précède 1984, et je pense que nous sommes arrivés à ce point » ■ Champion Jack Dupree a quitté l'Angleterre pour participer au Festival

de Country Blues de Memphis ■ Les Rolling Stones ont perdu Brian Jones, remplacé par Mick Taylor qui joua longtemps avec John Mayall ■ Bob Johnston, producteur de Bob Dylan, Leonard Cohen et Johnny Cash est venu en Angleterre enregistrer les Orange Blossom Sound qui jouent dans le style Country ■ Led Zeppelin a débuté sa première tournée britannique le vendredi 13 juin à Birmingham ■ Frank Zappa a déclaré à Londres : « L'an dernier, j'avais vu ici une émission télévisée sur le nudisme. C'est quelque chose que je n'ai jamais vu aux États-Unis ; les Américains sont obsédés par les gens qui retirent leurs vêtements » ■ Après avoir été numéro 1 en Angleterre avec « Israelites », Desmond Dekker a également classé ce titre au sommet du Hit-Parade hollandais ■ Donovan enregistrerait avec le groupe de Jeff Beck ■ Suite au succès obtenu par les Edwin Hawkins Singers avec « Oh happy day », les Foundations ont décidé d'enregistrer un LP dans une cathédrale ■ Deux compositeurs anglais se sont envolés pour les États-Unis dans le but d'y écrire une comédie musicale pour Elvis Presley ■ Selon certaines rumeurs, deux des Bee Gees, Maurice et Barry Gibb, seraient les vedettes d'une version filmée de Hair ■ Georgie Fame a donné un concert au profit d'un joueur de rugby qui prenait sa retraite ■ Lu dans le Melody Maker : « Il faut avoir un cœur de pierre pour ne pas être touché par la voix de la grande Mahalia Jackson » ■ Ian Anderson du Jethro Tull a déclaré au Record Mirror : « L'Underground est dépassé, beaucoup de jeunes en semblent lassés, les plus vieux l'associent au nudisme » ■ Tube pour les Chicken Shack avec « I'd rather go blind ». Bien que remplacée par l'organiste Paul Raymond, Christine Perfect a accepté de participer à diverses émissions de télévision et de radio avec le groupe ■ Les Doors seront au Royal Albert Hall de Londres le 19 septembre prochain ■ Peter Green et Jeremy Spencer du Fleetwood Mac ont décidé d'enregistrer un album consacré à la vie du Christ ; ils seront accompagnés par un grand orchestre et des chœurs. Jeremy Spencer a dit : « C'est parce que nous sommes croyants que nous avons pris cette décision » ■ Mick Jagger doit jouer le rôle de Ned Kelly, héros australien pendu à Melbourne en 1880 ■ Cliff Richard est un admirateur du Jethro Tull ■ « Get back/Don't let me down and 12 other titles » serait le titre du prochain album des Beatles qui sortirait courant juillet ■ Entrée des Family Dog (« Way of life ») au Top 30 du New Musical Express ■ Dernière minute : Les Rolling Stones donneraient un concert gratuit le 5 juillet à Londres.

ÉTATS-UNIS

Jimi Hendrix produit les Cat Mother qui viennent de sortir « Good old rock'n'roll », 45 t sur lequel les pionniers reconnaîtront plusieurs classiques ■ Peter, Paul and Mary ont enregistré avec des enfants un album intitulé « Peter, Paul and Mommy » ■ Richie Havens a dit à propos des Beatles qu'ils avaient les voix les plus naturelles du monde ■ Les Who ont obtenu de nouveau un accueil délirant aux USA. Leur répertoire actuel comprend des extraits de leur nouvel

telegrammes

album « Tommy » et des classiques du rock ■ Les Doors programmés dans les plus grandes arènes du monde, celles de Mexico : 48.000 places ■ Le Creedence Clearwater Revival attire une foule impressionnante partout où il se produit ■ Chuck Berry en Europe ce mois-ci : les 4 et 5, il sera au Royal Albert Hall de Londres avec les Chicken Shack et les Who ; le 7 juillet à l'Olympia dans le cadre d'un Musicorama organisé par Europe 1 ■ Les Supremes ont expliqué la raison principale de leur prochaine séparation : elles comptent chacune se marier un jour prochain. Aussi pensent-elles que le mariage et la vie artistique d'un groupe vocal féminin sont difficilement conciliables ■ Le chanteur de Rock Steady, Desmond Dekker fait une tournée sur les côtes américaines jusqu'au 28 juillet ■ Un groupe qui monte à San Francisco : le Chicago Transit Authority ■ Les Canned Head, Albert King, Carla & Rufus Thomas, Taj Mahal, Slim Harpo, Booker T & The MG's, Bukka White étaient les principales vedettes au programme du Festival de Country Blues à Memphis début juin ■ Les Doors enregistreront leur premier album public (le cinquième au total) le 21 juillet prochain lorsqu'ils se produiront à l'Aquarius Theatre de Los Angeles ■ Lu dans le Billboard, à la suite du passage de Tom Jones au Copacabana de New York : « Tom Jones a certaines qualités de Frank Sinatra, la sensualité d'Elvis Presley et le Soul de Ray Charles » ■ Les Beach Boys ont confirmé leur participation au Festival Pop de Bratislava qui a eu lieu du 18 au 21 juin ■ Les critiques américains sont d'accord : Le Pacific Gas & Electric constitue un excellent groupe sur scène ■ Au Fillmore East de New York, les Who se sont rués sur un policier, ce qui leur a valu pas mal d'ennuis ■ Al Kooper a sélectionné quinze musiciens qu'il a emmenés en tournée avec lui ■ Richard Harris doit tenir le rôle principal d'un nouveau film dont la musique a été composée par Jim Webb ■ Simon & Garfunkel iraient en Europe en août ou en septembre : on dit même qu'ils se produiraient au Royal Albert Hall de Londres ■ Les Ten Years After se sont produits à Chicago dans un gala gratuit au cours duquel, ils n'ont pas hésité à se dévêtir. Alvin Lee, leur soliste a affirmé : « Le nudisme est une sorte de petite révolution contre la société conventionnelle » ■ Les Watts 103rd Street, très bien classés avec « Do your thing », se produisaient auparavant sous le nom des Soul Runners ■ Eric Burdon se produit en Californie avec un nouvel ensemble composé de musiciens américains ■ Bob Dylan, invité de la première émission télévisée de Johnny Cash le 7 juin ■ Jeff Beck a été surpris, au Fillmore East, de découvrir que Joe Cocker avait fait de gros progrès sur scène ■ James Brown se produira au Madison Square Garden de New York le 4 juillet ■ Nina Simone effectue une tournée des campus depuis le 21 juin ■ Jackie Wilson se rendra en Europe pour une série de récitals en septembre ■ De nombreux artistes, comme Jeff Beck et Albert King, mettent du Presley à leur répertoire ■ Le chanteur-guitariste de blues, Freddie King retournera en Europe cet automne ■ Mort de Coleman Hawkins, l'un des plus grands musiciens de jazz, « père du saxophone ténor ». — JACQUES BARSAMIAN.

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES
NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microsillon de votre choix extrait des prestigieux catalogues C.P.F. Barclay et Compagnie Européenne du Disque. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de la page 82 en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27,50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal Paris-9°. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans. Dans ce cas, envoyez seulement 5 F pour l'envoi des deux disques.

CATALOGUE C.P.F. BARCLAY

SOFT MACHINE
EDDY MITCHELL
JACQUES BREL
PERCY SLEDGE
RAY CHARLES
ARETHA FRANKLIN
WILSON PICKETT
JIMI HENDRIX
RHYTHM & BLUES
ERIC BURDON

Hope for hapiness
De Londres à Memphis
Amsterdam...
When a man...
Ray Charles Story (Vol. 1)
Aretha in Paris
Land of 1000 dances...
Fox Lady...
Formidable (Vol. 4)
Winds of change...

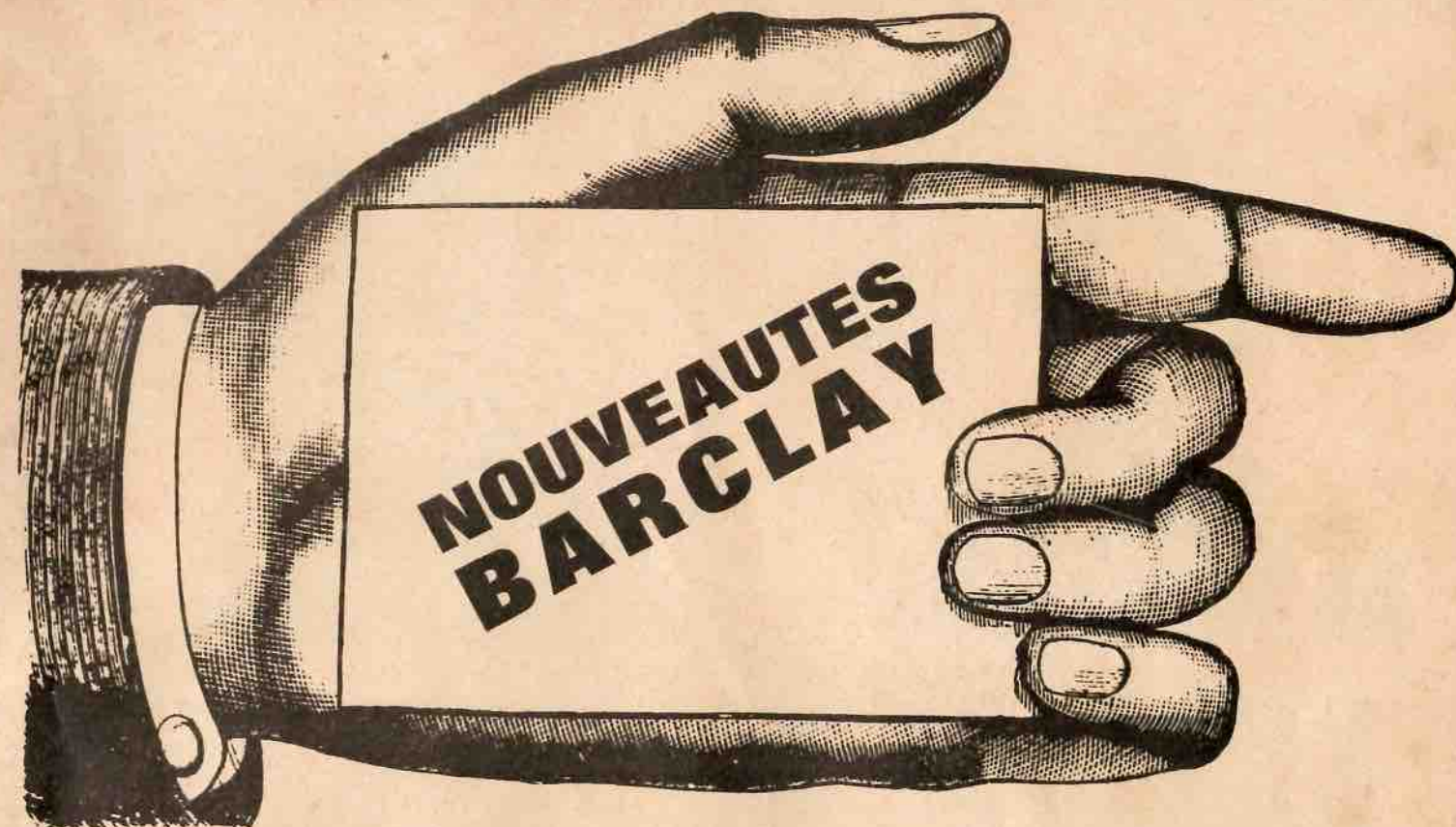
YAMETA	920.082
BARCLAY	80.366
BARCLAY	80.344
ATLANTIC	820.058
ATLANTIC	920.053
ATLANTIC	920.058
ATLANTIC	820.102
YAMETA	820.143
ATLANTIC	820.170
YAMETA	820.171

CATALOGUE C.E.D.

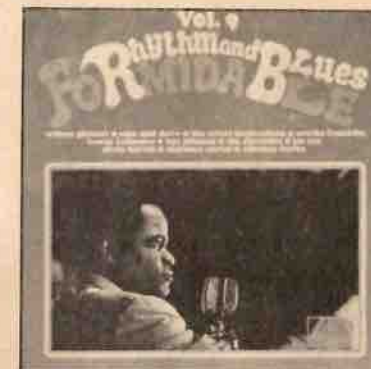
VANILLA FUDGE
JOAN BAEZ
CHUCK BERRY
THE BAR-KAYS
BOOKER T.
ALBERT KING
MUDDY WATERS
O. REDDING-C. THOMAS
RHYTHM & BLUES SHOW
IRON BUTTERFLY

Special pop
There but for fortune...
Carol...
Soul finger...
Soul limbo
Live wire/Blues Power
Electric Mud
Lovey dovey
At the Olympia
In-a-gadda-da-vida

ATCO	5.009
VANGUARD	9.151
CHESS	69.502
ATCO	3.032
STAX	69.013
STAX	69.014
CHESS	69.505
ATCO	3.025
ATCO	3.026
ATCO	3.019



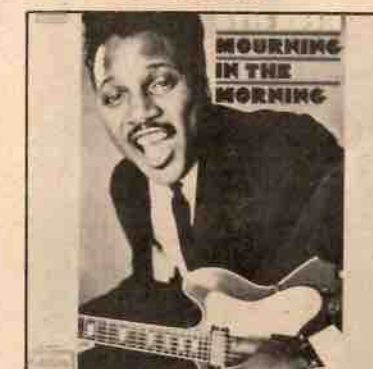
FORMIDABLE VOL 9



WILSON PICKETT
BENNY LATIMORE
CHRIS HARRIS
SAM AND DAVE
LOU JOHNSON
CLARENCE CARTER
THE DYNAMICS
SOLOMON
ARETHA FRANKLIN
JOE TEX

33 T 30 cm MONO-STEREO GU SUPER PANACHE
ATLANTIC N° 0920075

OTIS RUSH



ME
WORKING MAN
YOU'RE KILLING MY LOVE
FEEL SO BAD
GAMBLER'S BLUES
MY OLD LADY
MY LOVE WILL NEVER DIE
REAP WHAT YOU SOW
IT TAKES TIMES
CAN'T WAIT NO LONGER

PRODUIT PAR MIKE BLOOMFIELD

33 T 30 cm MONO-STEREO GU SUPER PANACHE
COTILLION 0920102

LED ZEPPELIN



GOOD TIMES BAD TIMES
BABE I'M GONNA LEAVE YOU
YOU SHOOK ME
DAZED AND CONFUSED
YOUR TIME IS GONNA COME
BLACK MOUNTAIN SIDE
COMMUNICATION BREAKDOWN
I CAN'T QUIT YOU BABY
HOW MANY MORE TIMES

33 T 30 cm MONO-STEREO SUPER PANACHE
ATLANTIC N° 0920078

EGALEMENT DISPONIBLES LES PLUS GRANDS SUCCES DU RHYTHM & BLUES STEREO ATLANTIC :

**DON COVAY - JOE TEX - WILSON PICKETT - PERCY SLEDGE - SAM & DAVE -
ALBERT KING - JOHNNY TAYLOR - RAY CHARLES - SOLOMON BURKE - ARETHA
FRANKLIN** - 10 VOLUMES 45 TOURS SIMPLE : 650.141/650.150



IRON BUTTERFLY

SOUL EXPERIENCE
IN THE CROWDS

45 Tours simple personnalisé ATCO 167

NAZZY

NOT WRONG LONG
UNDER THE ICE

45 Tours simple personnalisé ATCO 168

JOHNNIE TAYLOR

ESTIFY " (I WONNA)

I HAD A FIGHT WITH LOVE

45 Tours simple personnalisé STAX 169049



JOAN BAEZ chante DAVID

DAVID'S ALBUM

IF I KNEW
ROCK SALT AND NAILS
GLAD BLUEBIRD OF HAPPINESS
GREEN, GREEN GRASS OF HOME
WILL THE CIRCLE BE UNBROKEN
THE TRAMP ON THE STREET
I AM A POOR WAYFARING STRANGER
JUST A CLOSER WALK WITH TREE
HICKORY WIND

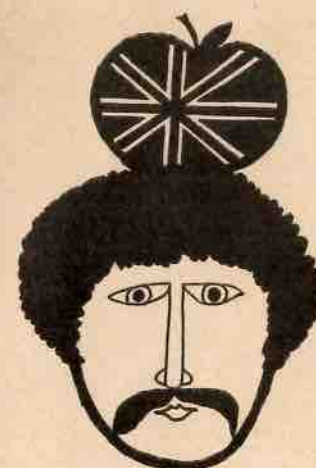
MY HOME'S ACROSS THE BLUE RIDGE MOUNTAINS

33 T. 30 cm Vanguard 19012



DISTRIBUTION C. E. D.

COURRIER DES LECTEURS



A propos de Dylan

Bien que je lise « R & F » depuis le premier numéro, et que j'y sois abonné, je vous écris aujourd'hui pour la première fois. Je dois dire qu'un véritable événement (le mot n'est pas trop fort) m'y a décidé : la sortie de « Nashville Skyline » la dernière œuvre de Dylan. Déjà Jocelyne Boursier avait constaté un : « véritable retour aux sources » à l'occasion de la parution de J.-W. Harding. Cette fois, le changement est stupéfiant. On ne retrouve plus le jeune poète triste des disques précédents, la pochette nous montre un véritable folk-singer, en pleine possession de ses moyens, et qui semble avoir rejoint Guthrie et Houston sur les chemins de la sagesse. Mais évitons de coller une étiquette quelconque sur sa Gibson, il faudrait peut-être la changer dans peu de temps. Pourtant, comme nous semble loin le jeune chanteur qui affirmait : « je ne suis pas encore assez maître de moi. Je ne me lance pas comme l'ont fait B.J. Williams, Guthrie, etc... » Enfin j'espère bien trouver une analyse détaillée de ce 30 cm dans votre prochain numéro. A ce propos, ne pensez-vous pas qu'il serait souhaitable de publier un grand article sur Dylan, dans le genre « où va Dylan » ou encore le « Bob d'aujourd'hui » similaire à ceux que vous écrivez sur d'autres artistes ? Car la dernière mise au point sur lui, remonte à « Dylan dit tout ». Je pense que beaucoup de lecteurs désireraient, comme moi, entendre parler intelligemment de cet homme fabuleux. En vous remerciant d'avance.

F. Lancry,
83, bd du Redon C. 6,
13 - Marseille (9^e).

P.S. Pourrais-je vous demander éga-

lement un article sur B. Jansch et J. Renbourn, ces deux musiciens fabuleux que R & F ne semble pas apprécier à leur juste valeur. Je m'étonne d'ailleurs que J. Vassal, encyclopédie du folk-blues, ne les cite pas plus souvent, les compositions de Jansch étant interprétées par de très grands artistes, Donovan (Deed I do) et Simon et Garfunkel (Angie). Leur technique à la guitare, à tous deux, est vraiment très enthousiasmante, et je déplore vivement qu'ils soient inconnus de beaucoup de gens.

En m'excusant de vous avoir paru trop exigeant.

Dylan encore...

Chers Critiques,
Quel disque !... D'aucuns diront que Dylan donne maintenant dans le commercial et qu'il a fait un disque destiné aux fermiers du Missouri... Mais qui d'autre que lui aurait pu réaliser avec un tel naturel et un tel charme ce cocktail d'influences skiffle, bluesy, folk-song, underground, tout y apportant sa verve et son verbe propre. C'est vraiment la plénitude. Moi qui possède tout Dylan, j'ai réécouté tous ses L.P. dans l'ordre de parution. Conclusion : Dylan est condamné à prendre perpétuellement un an d'avance sur tous les mouvements pop. Je comprends de plus en plus pourquoi on l'appelle God dans les journaux américains. Dans « Nashville Skyline », Dylan rend génialement hommage à Hank Williams, Woody Guthrie, et au rock'n'roll des années 59-60, ainsi qu'au Bob Dylan de 63 (Girl from North Country).

Encore un disque qui va faire perdre la boussole aux plagiaires.

Patrick Malestrait.

P.S. Il ne serait pas temps, maintenant, de toucher deux mots de Johnny Cash dans le canard ?

Dylan toujours...

Je lis le journal depuis le numéro 23. On peut vous féliciter, il ne va qu'en s'arrangeant. Des articles intéressants et assez fascinants par la culture pop qu'ils représentent : ceux de Philippe Parin-gaux. A quand un article sur un certain nombre de groupes américains qu'on pourrait grouper dans la même famille : les Spirit, le Moby Grape, entre autres. Je signale aux amateurs de Bloomfield et Kooper qu'on peut les entendre dans le « Highway 61 Revisited » de Dylan où ils tiennent leurs instruments. Ça explique aussi pourquoi « It takes a train to cry, it takes a lot to laugh », qui appartient à cet album est repris dans Super-session.

Un autre renseignement : la musique que les Spirit ont écrite pour « Model Shop » sortira-t-elle dans un album sous leur nom ?

Autre pièce à laquelle j'espère que vous consacrerez quelques pages : Nashville Skyline, grand tournant et apogée de Dylan. Nerveux, inspiré, grand travail mélodique, et la steel guitar de Pete Drake, très « country », que l'on avait déjà entendue sur « I'll be your baby tonight » de John Wesley Harding, du même génie. Disque aussi important que le Sergeant's Pepper des Beatles, en ce qui concerne Dylan. Amitiés.

Alexandre Kennerec,
39, rue des Canus,
Maisons-Lafitte.

P.S. : Peut-on savoir pourquoi on n'a jamais eu droit à la critique de Moby Grape 69 ?

R : N° 29, page 79.

(suite page 17)

le LP de la
bande originale de **HAIR** est
formidable!

version originale française

HAIR

PHILIPS



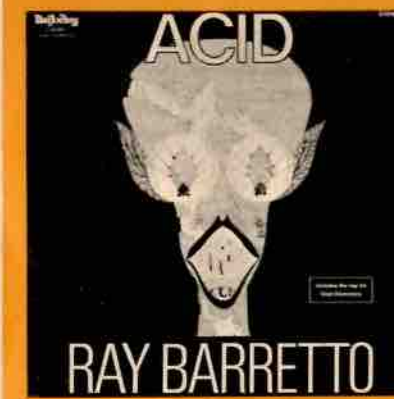
**VOUS DEVEZ
LE CONNAITRE!**
N° 844 987 BY

Sur
discoJockey

le
nouveau simple de
RAY BARRETTO



17.525
maintenant
distribué par C.B.S.
★
RAPPELS



LP 118.001
&



116.501
distribué par
la Société
Française du Son

courrier (suite de la page 15)

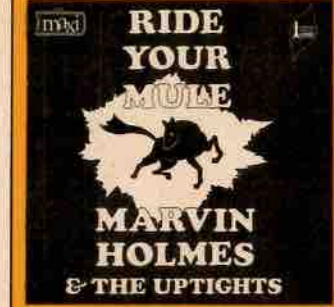
Imbécile attardé...

Je ne suis pas de ceux qui écrivent aux journaux pour un oui ou un non : une fois passe, mais régulièrement M. Eddy Mitchell a droit à une couverture (ça fait vendre, je sais, mais alors pourquoi pas Adamo ? ce n'est donc pas un critère pour R & F). Et à d'abondantes pages où il étale complaisamment sa figure d'imbécile attardé et ses idées resucées, réactionnaires et de toute manière sans aucun intérêt aujourd'hui bien qu'il se prenne pour le défenseur infailible et le pape incontestable de la musique moderne. Il me semblait que le temps était définitivement révolu où l'on pouvait encore prendre en considération la bouillie pour chats de ce faux-jeton prétentieux et autres irréductibles fossiles tels que Bill Haley. Je ne rejette pas Eddy Mitchell en bloc, je lui reproche de vouloir se faire passer pour ce qu'il n'est pas et à vous d'être dupes ou complices. Comme le disait sans rire un présentateur à la radio : « Mireille Mathieu chante « Rien qu'une lettre », et fait du rhythm and blues ». Ne risquez-t-on pas d'en arriver là ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a mieux à faire ? Franchement, sans rire, qui en France connaît bien Jimi Hendrix ou Jeff Beck ? Qui connaît seulement Led Zeppelin ou le Grateful Dead pour ne citer que deux noms vraiment ? (vous en parlez, d'accord, mais quelques lignes contre des pages sur Eddy ou les Bee Gees, bêtes à pleurer, sirupeux à soulever le cœur). Si, plutôt que de lui ouvrir les yeux, vous commencez à vous faire le complice du public français dans ce qu'il a de plus détestable, moi je ne vous suis plus, mieux vaut acheter le Parisien Sideré ou Rance-Dimanche, on sait au moins à quoi s'en tenir.

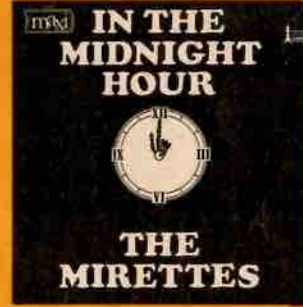
Si vous voulez cependant parler des artistes français, ce qui est bien juste somme toute, voici le genre de scène qui, j'imagine, doit se produire dans certains foyers :
Toute la famille est rassemblée autour de la télé : ce soir il y a Sheila. Elle apparaît : le gosse se met à chialer, la mère lui flanque une claque retentissante « Ah, tais-toi maintenant c'est Sheila, quel sale gosse... » elle ouvre la bouche et toutes les bouches s'ouvrent rondes, un peu de salive aux coins, ainsi que les yeux. Silence religieux, sourires béats. Commentaire extasié de la mère « est-elle mignonne cette petite... » Puis c'est Sylvie Vartan sur l'écran. Aussitôt les conversations (et les quelques) reprennent dans un brouhaha indescriptible, piailllements parmi lesquels on entend « Ah celle-là je l'aime pas. Est-elle bête avec ses dents de lapin. Elle a que la peau et les os... ».
Evidemment elle n'a pas la peau huileuse et les boutons sur la figure, ni les (suite page 19)

SPÉCIAL RHYTHM'N'BLUES
série
« RÉSERVÉ AUX FANATIQUES »

Vol. 1
MARVIN HOLMES



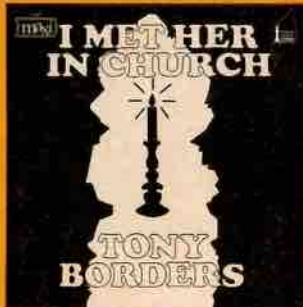
Vol. 2
THE MIRETTES



Vol. 3
MARVIN L. SIMS



Vol. 4
TONY BORDERS



REVUE RECORDINGS



polydor
PRESENTE...



Enfin! le nouveau LP de **BARRY RYAN** comportant ses plus grands succès **ELOISE, MY MAMA.** 662.002 G.U. M.G.M.

"BARRY RYAN SINGS PAUL RYAN"



Après leur passage à l'émission télévisée **FORUM MUSIQUE**, sortie en France d'un album de ce fantastique nouveau groupe anglais.

TASTE
658.141 G.U.



JULIE DRISCOLL BRIAN AUGER & THE TRINITY nous reviennent avec leur fantastique album double 658.145/146 G.U.

"STREETNOISE"



N° 2 en Angleterre : **The Who** 658.149/150 G.U.

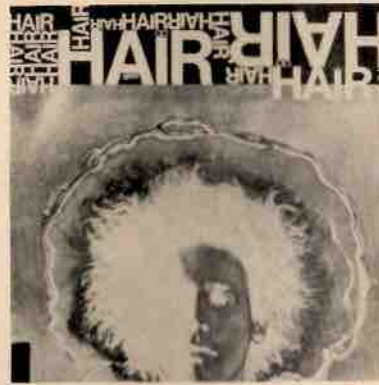
"TOMMY"



Tous les "tubes" de l'année de la pop music anglaise réunis dans cet extraordinaire 33 tours.

"HITS MADE IN ENGLAND" VOL. 2

658.130 G.U.



et la version londonienne de la célèbre comédie musicale **HAIR.**

658.118 G.U.

"HAIR"

(suite de la page 17) cheveux grasseyés en quoi se reconnaissent les jeunes mères. Remarquez tout de même la haute tenue des commentaires musicaux. Ne trouvez-vous pas que dans ce domaine français aussi, il y a quelque chose à faire ? Par exemple un grand truc sur Sylvie Vartan, et donnez-lui une couverture (ce sera aussi rentable que Mitchell et la qualité n'en souffrira pas) car elle évolue dans le bon sens sans s'en écarter d'un pas (Mitchell rétrograde, comme il arrive toujours lorsqu'on rabâche). Sylvie est à tous égards une fille admirable. Aucune fille en France ne ferait ce qu'elle a fait et ce qu'elle continue de faire de manière exemplaire. Elle est la seule à connaître son métier parce qu'elle est la seule à l'avoir appris très tôt, longuement, sérieusement, durement, avec courage, depuis sa première tournée à seize ans avec Bécaud, où elle chantait deux chansons. Et la récompense est là aujourd'hui : elle est la seule Française de classe internationale et très bientôt de classe mondiale, tout en ayant su préserver intacts une qualité, un style toujours très moderne, très « in » et très personnel. Il me semble qu'une telle carrière ne manque pas d'intérêt. Réécoutez ses anciens disques, « En écoutant la pluie tomber », « Mister John B », « I'm watching you » et bien d'autres, et de plus récents comme « L'oiseau », comparez, informez-vous de ses opinions musicales et autres plutôt que de la philosophie ridicule de M. Eddy Mitchell. Elle a beaucoup plus à vous dire, à nous dire, j'en suis persuadé. Comment pouvez-vous être aveugles à ce point ? Mais peut-être est-ce partie d'une certaine politique ? c'est, quoi qu'il en soit, inadmissible de la part de Rock & Folk le seul journal respectable français, et qui doit le rester. Comment ? Pas de démagogie, pas de facilité, pas de laisser-aller, pas de mensonges ni de concessions. Veillez. Voilà. C'est tout ce que j'avais à dire d'important. Sans rancune, mais passablement révolté quand même. Daniel Monnet.

P.S. J'aimerais que ma lettre paraisse, simple question de mise au point. A la réflexion, j'ai peut-être été dur avec le journal mais au fond c'est mieux ainsi.

R : Depuis le premier numéro de « Rock & Folk », nous avons toujours accordé la même place aux Français qui nous semblaient en valoir la peine. Vous êtes contre Eddy Mitchell, c'est votre droit, mais permettez-nous de vous faire remarquer que vous usez d'un vocabulaire violent pour attaquer son physique, ce même vocabulaire qu'emploient les mères que vous fustigez plus loin pour leur attitude envers Sylvie Vartan. D'autre part, que l'on rejette en bloc tous les Français au nom de l'intégrité pop peut être une attitude

logique et justifiable, mais rejeter tel Français au profit de tel autre relève de goûts purement personnels. Voulez-vous parier que d'autres lecteurs raffolent de Mitchell et détestent Vartan ?

Hendrix et Clapton

Je tiens tout de suite à féliciter toute l'équipe de R & F pour l'objectivité, la compétence et surtout l'éclectisme dont elle fait preuve. Mais mes félicitations vont plus particulièrement à vous, Philippe Paringaux qui, à mon sens, avez été le premier en France, avec Kurt Mohr, à considérer la pop-music comme une forme musicale à part entière. Surtout, vous avez été le premier véritable critique de pop-music. J'ai eu beaucoup de plaisir à vous entendre au Pop-Club, l'autre jour, où vous êtes resté malheureusement trop peu longtemps. J'aimerais beaucoup vous entendre animer à la radio des débats sur des thèmes tels que : l'avenir de la pop-music, les relations possibles entre free jazz et pop-music, etc... Peut-on espérer que cela se réalise un jour ?

Je voudrais faire une petite mise au point à propos de votre article sur les guitaristes pop (qui d'ailleurs était excellent). Vous dites de Clapton qu'il est « moins génial qu'Hendrix ». De deux choses l'une : soit vous voulez dire que Clapton fait preuve de moins de génie créatif qu'Hendrix, soit vous voulez dire que les émotions qu'il procure sont moins fortes que celles que procure Hendrix. Dans le premier cas, je ne suis pas d'accord, car si Clapton a inspiré toute une génération de jeunes guitaristes anglais, comme vous le dites si justement, c'est précisément parce qu'il a créé un style nouveau et finalement très éloigné du blues traditionnel qui l'influença au départ. Réécoutez son chorus dans « I'm so glad » et vous serez convaincu.

Dans le second cas, je ne suis pas d'accord non plus. Vous semblez oublier une chose : chaque artiste essaie de procurer à son public l'émotion la plus forte possible et ceci selon son tempérament. Ainsi, Hendrix s'adresse à la sensualité, tandis que Clapton s'adresse davantage à la sensibilité : c'est toute la différence entre la musique qui fait bander et la musique qui fait planer. D'autre part le public porte tout naturellement ses préférences vers l'artiste dans lequel il se retrouve le plus, ce qui explique que beaucoup de jeunes préfèrent Hendrix, car ils retrouvent en lui l'exubérance qui leur est propre. Mais je ne crois pas que le fait que vous soyez plus réceptif à la « défonce » d'Hendrix qu'à la finesse de Clapton vous autorise à rabaisser l'un (suite page 21)

Une création appelée à avoir un grand retentissement...

GEORGE HAYMAN



BATTERIES GEORGE HAYMAN

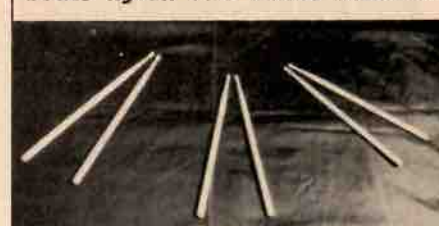
"LA RÉVOLUTION DU SON"

Sonorité accrue par un revêtement spécial à l'intérieur des fûts

CATALOGUES GRATUITS SUR DEMANDE



Enfin l'heureuse réapparition des baguettes **"RINGO STARR"** bouts nylon et 5 autres modèles



Les batteurs les plus exigeants seront comblés par la qualité et la solidité du bois

IMPORTATEUR EXCLUSIF - GROSSISTE :

E.S.M. CORPORATION

Tél. (94) 94-89-93

20, rue Clément-Daniel
83 - LA SEYNE-SUR-MER

ENFIN !

un groupe «D'ACIER» en FRANCE

le TUBE DE L'ÉTÉ

«CRAZY WEEK»



ÉQUIPÉS
par

LUTHERIE

MODERNE

production



par rapport à l'autre. J'attends avec impatience votre prochain article « Instrumentistes pop » sur les organistes : trouverez-vous Keith Emerson plus génial que Brian Auger ? Je suis très heureux de l'effort que vous faites pour rendre le mérite qui lui revient à Nougaro, qui est incontestablement le plus grand chanteur français à tout point de vue. Il est cependant à regretter que ce soudain « Nougaro-Revival » que l'on constate aujourd'hui soit plus le fait d'une campagne publicitaire bien menée que d'une réelle prise de conscience de la part du public.

Toutes mes amitiés.
Denis Brousse,
24, avenue de Chambéry,
74 - Annecy.

Elvis, Elvis, Elvis ! ! !

Parlez d'Elvis Presley, c'est un roi du Rock'n'Roll, et il met tous les chanteurs du monde au pied du mur, et il a tous les atouts. En plus il est beau et reçoit 10 000 lettres par semaine, c'est l'acteur qui reçoit le plus de courrier au monde, et c'est la vedette du cinéma la mieux payée (pour ma part j'ai déjà vu 23 films et j'ai tous ses disques. Il écrase tous ces groupes à la noix qui chantent n'importe quoi). Faites un reportage sur lui 69 il le mérite amplement. Je vous salue le plus Elvisement du monde.
Lecteur Anonyme.

R : Vos critères de qualité semblent un peu « légers ». Combien de lettres Sheila reçoit-elle par semaine, à votre avis ? Et combien touche Jean Gabin par film ?

Ph. P. peut la fermer

Monsieur, je suis une fan de Johnny et aussi une lectrice de Rock & Folk mais votre article sur le 33 t de Jojo ne m'a pas plu du tout. Je peux vous dire que son show du Palais des Sports était terrible. J'y suis même allée quatre fois. Il est un seul chanteur qui peut se permettre de chanter torse nu sans faire rire son public ou de chanter « je te veux », allongé sur la scène en improvisant. C'est Johnny. Quant à son 33 t il est formidable. Donc Monsieur Ph. P. qui a écrit l'article peut la fermer en attendant de faire mieux que Johnny.
Françoise.

R : Qui vous dit que je ne fais pas mieux, chaque matin, sous ma douche ? Venez-donc voir, si vous êtes jolie...

Les contradictions de M. Smet

Je ne peux pas empêcher M. Smet de se mettre un bandeau noir (serait-il anarchiste ?) ou de se barioler la figure pour faire Jagger-Stones, mais vous pourriez

à la rigueur éviter de nous le montrer trop souvent avec ses défauts et surtout avec ses contradictions.

Pour finir, je voudrais vous dire que si vous consacrez 15 pages à Smet, vous pourriez en consacrer 1 000 (si, si, les proportions sont gardées) à un Hendrix à l'Albert Hall, ou bien une à la rigueur, pour faire plaisir.

Mais enfin bravo pour Cohen-Dylan et pour l'article sur les Soft Machine. J'aimerais, que ma lettre soit publiée même si elle est longue. Merci.

Mlle Philibert Monique,
26, rue de l'Aqueduc,
93 - Montreuil.

Wilen le gag

« Les Beatles disent des bêtises sur la révolution et les Mothers of Invention sont des gens qui n'ont rien à dire ». Voilà les sornettes que nous débite Monsieur Barney Wilen. Cela ne m'étonne pas puisqu'il nous dit lui-même que le problème de la qualité en musique l'indiffère. Ce que recherche M. Barney Wilen, c'est le plaisir de jouer. Seulement il ne se rend pas compte qu'il casse alors les oreilles à tout le monde. Mieux vaut cent fois être sourd que d'entendre son horrible cacophonie. Mais ce n'est pas tout, M. Barney Wilen n'est pas seulement stupide, il est également très vaniteux : « Je crois que Mao aimerait beaucoup ce que je fais » ajoute-t-il. Quel gag ! Il a raté sa vocation de clown, c'est sûr. Si Mao lisait cela, il en mourrait de rire (ou bien de peur). Heureusement pour nous, M. Barney Wilen s'en va jouer chez les Pygmées qui ne lui avaient pourtant rien fait. Ou bien ceux-ci fuiront (et nous assisterons alors à la plus belle migration de Pygmées de tous les temps) ou bien ils deviendront cannibales et dévoreront M. Barney Wilen. Bon débarras.

M. Gérard Cloarec,
5, rue des Boulets,
75 - Paris (11^e).

D'accord avec B. Wilen

Félicitations. Félicitations en général pour le dernier numéro réellement très très bien. Et tout particulièrement pour le texte de Philippe Paringaux sur les Byrds qui constituent d'ores et déjà un groupe essentiel de l'histoire de la pop-music. Leur apport et leur influence furent considérables, spécialement pour la musique West-Coast et le mouvement hippie (ils furent un des groupes chéris des hippies) et Philippe Paringaux a très bien su parler de leur musique. Des paroles intelligentes, une sonorité et une couleur très personnelles, une musique rythmée mais riche, étincelante, subtile, une musique superbe. Un tel article s'im- (suite page 27)

VIGON

LES LEMONS

en Angleterre, dans les principaux casinos de France.

LES FROGEATERS

au Byblos à Saint-Tropez et au Japon.

ALAN SHELLY

LES LAKES MEN

en Espagne.

LE CRUCIFÉRIUS

au Japon.

ALAN JACK CIVILIZATION

en gala à travers l'Europe.

LE ROYAL SHOW

à travers toute la France.

et le chanteur noir américain

«CHAMPION JACK DUPREE»

en galas dans les casinos

Sont des orchestres
représentés en exclusivité par



38, rue Brunel, PARIS-17^e

Tél. : 755-75-60

(3 lignes groupées)

et à Londres

**GAILLARD,
Peter Rice Agency**

101 Wardour Street
London W1

drums

drums

drums

KENNY
CLARKE
joue en
exclusivité sur
Premier

Premier
MADE IN ENGLAND
distribution exclusive
en France par
SELMER

SAG-PARIS 3129

photo Rochereau

Documentation sur demande: SELMER, 18, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris 11^e, tél.: 023-09-74

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Bob Dylan	1		CBS
R & F Actualités	3		
Hair	3	F.-R. Cristiani	Massal
Elvis Presley	4	J. Barsamian	
Raimon	5	J. Vassal	J.-P. Leloir
Aynsley Dunbar	5	J. Barsamian	Golf Drouot
Blind Faith	6	S. Dumonteil	
	7	P. Chevaux	P. Chevaux
Alan Jack	8	J. Barsamian	Byg
Golf Drouot	9	J. Barsamian	Golf Drouot
Vaudou à Paris	9	Ph. Paringaux	X
Télégrammes	11	J. Barsamian	
Courrier	15		
Hit-Parade	25		
Concours PMR	29		
Rault aux USA	34	Ph. Rault	G. Nencioli
Mothers of Invention	37	Ph. Paringaux	J.-P. Leloir
John Mayall	40	Ph. Paringaux	J.-P. Leloir
Bob Dylan	49	Ph. Paringaux	J.-P. Leloir
Julien Clerc	52	Fr. Seloron	Massal
Nouveaux Canadiens	55	F.-R. Cristiani	J.-P. Leloir
Disques hors étoiles	65		
Disques du mois	77		
Pop Potins	85	F. Jouffa	

Voir page 29

PMR ? =

**POP
MUSIC
REVOLUTION**

Editions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél.: 874-44-82 et 71-37.
Revue mensuelle. Numéro 30, Juillet 1969.
Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.
Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 86.
Editions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchot.
Service Photo: Jean-Pierre Leloir.
Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchot.
Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.
Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Editions du Kiosque 1969.

TECHNIQUES DANS LES COULISSES DE "HAIR"

Le théâtre de la Porte Saint-Martin vient de lever son rideau sur la plus fantastique comédie musicale de l'année : "HAIR".

En effet, sous la baguette magique de Bertrand Castelli, ce théâtre traditionnel a secoué sa poussière et a fait surgir une forêt de câbles, projecteurs, micros et haut-parleurs de toutes sortes.

Jules Ficher, qui est certainement l'un des plus grands spécialistes du Light Show aux Etats-Unis, a réglé un merveilleux ballet de lumière dont les couleurs s'étalent en mille feux.

C'est un émerveillement ! les rouges, les bleus, les violines se succèdent à une cadence infernale, tandis que les éclairs des strobs éclatent en une apothéose.

Il a fallu pas moins de trois jeux d'orgues, trois stroboscopes, cent lampes Flash, dix phares tournants, cinq projecteurs à effets, deux projecteurs de poursuite, et surtout une nouvelle ligne de courant qui a été spécialement tirée de la Centrale EDF au théâtre de la Porte Saint-Martin pour alimenter cette super nova.

Mais l'émerveillement de l'ouïe égale bien celui des yeux. En effet, Alain Dubois, maître en acoustique, a créé, avec la collaboration de la Lutherie Moderne, une sonorisation de la nouvelle génération.

Les techniques employées sont d'avant-garde, et de très loin :

- utilisation de zones successives en superposition de couches acoustiques par des ensembles de diffusion à double cavité raisonnante ;
- amplification multi-dimensionnelle par des centrales de puissance à transistors J. COLLYNS ;
- prise de son multiple par capteur électro-statique à longue distance ;
- mixage des informations, correction et répartition en multi-point par console de mélange.

Je crois qu'en effet, il s'agit bien là d'une installation qui, par sa technique avancée, fera date dans l'histoire de la sonorisation.

La Lutherie Moderne, bien connue du monde du Show Business, grâce à sa brillante équipe et à la collaboration éclairée de M. Alain Dubois, a réalisé là un fort bel ensemble.

Le matériel a été choisi avec un soin tout particulier et M. Dubois, après

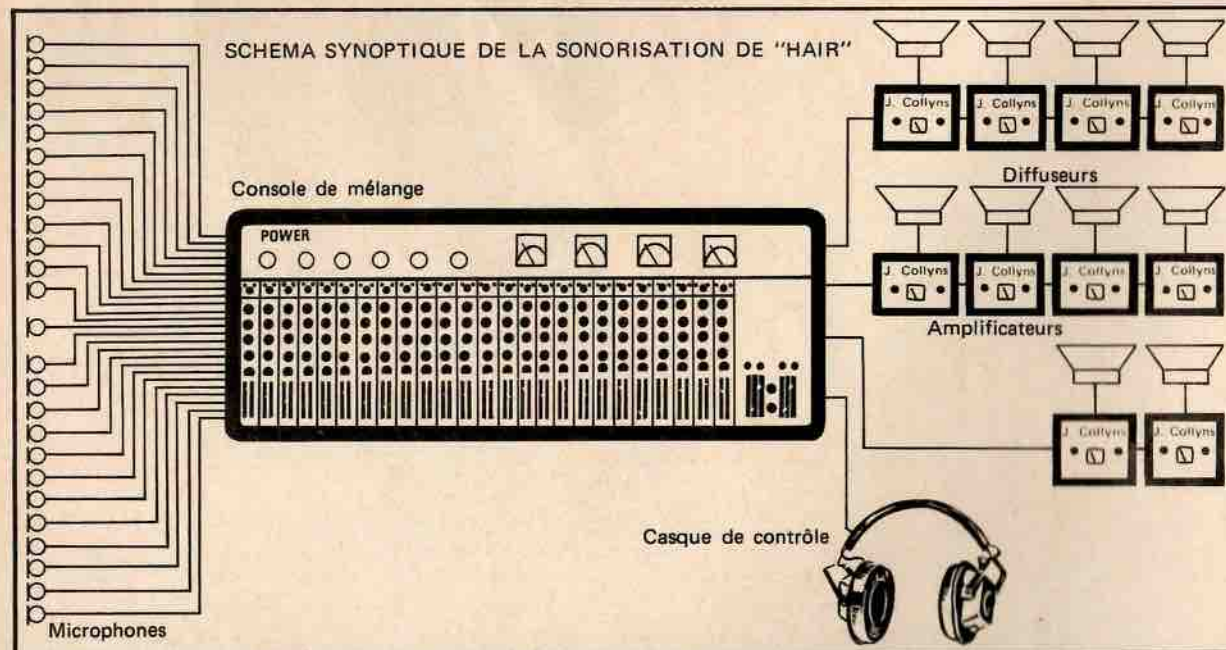
de longs essais, a sélectionné un certain nombre d'éléments :

notamment, pour l'amplification et la diffusion, des ensembles de puissance de la firme J. COLLYNS ; en mixage et correction, il a fait réaliser une console par la Société Power.

Les amplificateurs de guitare ont fait l'objet d'un choix minutieux. Les derniers nés de la prestigieuse gamme 200 J. COLLYNS ont été retenus.

Pour réaliser la sonorisation de "HAIR", il a fallu vingt-cinq micros dynamiques et électrostatiques, huit amplis de 120 W à transistors, deux amplis de 45 W, représentant une puissance totale de 1050 W, dix baffles et diffuseurs à double cavité raisonnante, une console de mélange à vingt entrées et quatre sorties, 6000 m de câble, trois amplificateurs de guitare 200 W J. COLLYNS, etc. La liste serait longue à énumérer dans le détail, mais je pense que la seule chose à faire c'est, non pas de voir, mais d'écouter la qualité de cette réalisation.

J.C.



HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-juin. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort ; les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



Melody
Maker

45 t	1	GET BACK	Beatles With Billy Preston-Apple 2490	6/14	6/7
	2	IN THE GHETTO	Elvis Presley-RCA Victor 9741	3	5
	3	ROMEO & JULIET THEME	Henry Mancini-RCA Victor 0131	4	9
	4	BAD MOON RISING	Creedence Clearwater Revival-Fantasy 622	2	13
	5	TOO BUSY THINKING ABOUT MY BABY	Marvin Gaye-Tamla 54181	10	11
	6	GRAZIN' IN THE GRASS	Friends Of Distinction-RCA Victor 0107	7	8
	7	ONE	3 Dog Night-Dunhill 4191	11	21
	8	THESE EYES	Guess Who-RCA Victor 0102	6	4
	9	ISRAELITES	Desmond Dekker & Aces-Uni 55129	12	24
	10	GOOD MORNING STARSHINE	Oliver-Jubilee 5659	13	30
30 cm	1	HAIR	ORIGINAL CAST (RCA Victor LSO 1150) (08S-1038)	1	
	2	BLOOD, SWEAT & TEARS	(Columbia CS 9720) (COL 1810-0552) (COL 1410-0552)	2	
	3	THE AGE OF AQUARIUS	5th DIMENSION (Soul City SCS 92005) (8951) (4951)	3	
	4	ROMEO & JULIET	ORIGINAL SOUNDTRACK (Capitol ST 2993) (8XT 2993) (Y18 2993)	4	
	5	NASHVILLE SKYLINE	BOB DYLAN (Columbia KCS 9825) (COL 18H0-0670) (COL 14H0-0670)	5	
	6	HAPPY HEART	ANDY WILLIAMS (Columbia CS 9844) (COL 1810-0688) (COL 1410-0688)	10	
	7	GALVESTON	GLEN CAMPBELL (Capitol ST 210) (8XT-210) (Y1T-210)	6	
	8	TOMMY	THE WHO (Decca DXSW 7205) (6-2500)	22	
	9	DONOVAN'S GREATEST HITS	Epic BXN 26439 (N18-10154) (N14-10154)	7	
	10	HAWAII FIVE-O	VENTURES (Liberty LST 8061)	12	

45 t	1	(1) DIZZY	Tommy Roe, Stateside		
	2	(15) BALLAD OF JOHN AND YOKO	Beatles, Apple		
	3	(9) OH HAPPY DAYS	Edwin Hawkins Singers, Buddah		
	4	(2) GET BACK	Beatles, Apple		
	5	(3) MAN OF THE WORLD	Fleetwood Mac, Immediate		
	6	(11) TIME IS TIGHT	Booker T and the MG's, Stax		
	7	(4) MY WAY	Frank Sinatra, Reprise		
	8	(7) BOXER	Simon and Garfunkel, CBS		
	9	(6) RAGAMUFFIN MAN	Manfred Mann, Fontana		
	10	(9) LOVE ME TONIGHT	Tom Jones, Decca		

30 cm	1	(1) NASHVILLE SKYLINE	Rob Dylan, CBS		
	2	(2) ON THE THRESHOLD OF A DREAM	Moody Blues, Deram		
	3	(9) TOMMY	Who, Track		
	4	(4) BEST OF THE SEEKERS	Seekers, Columbia		
	5	(3) HOLLIES SING DYLAN	Hollies, Parlophone		
	6	(5) HAIR	London Cast, Polydor		
	7	(14) MY WAY	Frank Sinatra, Reprise		
	8	(6) SONGS FROM A ROOM	Lennard Cohen, CBS		
	9	(16) 2001	Soundtrack, MGM		
	10	(10) ELVIS PRESLEY (NBC TV SPECIAL)	Elvis Presley, RCA		

NOUVEAUTÉS



ISLEY BROTHERS
45 t. SG 79
45 t. SG 94
30 cm. STECLP 58

IT'S YOUR THING
DON'T GIVE IT AWAY

THE ISLEY BROTHERS



SOUL AND BLUES
Pic and Bill



SOUL AND BLUES
SR 1, 2, 3, 4, 5
30 cm.
SR 1001

et la sortie
prochaine des
BROTHERS THREE
45 t. SG 84

SOUL AND BLUES
THE SOUL OF A MAN



Pic and Bill



32, rue François-1^{er} - Paris

Courrier (suite de la page 21) posait dans l'indifférence actuelle du public à leur égard, surtout après leur sale aventure d'Afrique du Sud que j'ignorais totalement et qui devrait être une raison de plus de les écouter. Voilà qui m'a fait plaisir, Philippe Paringaux, et ce n'est pas une vaine formule. Merci. Une autre vérité, une autre chose m'a également fait plaisir, une simple phrase de Barney Wilen (que d'ailleurs je suis loin d'approuver en tous points) : « Les Beatles sont de petits bourgeois réactionnaires ». Je crois en effet qu'il serait enfin temps de considérer les Beatles avec lucidité plutôt que de se répandre d'emblée avec une belle unanimité (c'est là le ridicule) sur tous les tons et toutes les antennes à chaque nouvelle parution d'album, en phrases toutes prêtes englobant dans un même enthousiasme plus ou moins feint et inconsideré l'œuvre elle-même, ce qui s'y rattache, et ce qui en découle (et c'est là le danger). Evidemment ça plaira au public puisque c'est ce qu'il attend qu'on lui dise, et puis aimer les Beatles et en dire du bien ça prouve qu'on est toujours dans le coup non ? Et sans trop se mouiller. En vérité il y a pas mal de réserves à faire sur la philosophie des Beatles, disons de préférence leurs idées pour le moins confuses

ou ambiguës lorsqu'elles ne sont pas proprement réactionnaires (change-toi d'abord toi-même avant de changer le monde) et une bonne partie de leur œuvre n'est, tout bien considéré, que de la variété courante aussi réussie et jolie soit-elle — ce qui d'ailleurs n'est pas toujours le cas, témoins ces horreurs que sont « Yellow Submarine » ou « Ob-la-di Ob-la-da ». Pas ou peu de novation importante, pas de quoi crier au prodigieux bond en avant encore une fois renouvelé, etc., etc... Ni de dire « maîtres » d'un ton humble, mais bien fier tout de même de montrer qu'on goûte, qu'on « sait ».

On a dit un jour que si Adamo enregistrerait « Sambre et Meuse » son chiffre de vente resterait intact. Le même phénomène se produirait sensiblement pour les Beatles, mais il y aurait mieux, le public « éclairé » se refusant obstinément à admettre que les Beatles puissent faire de la chansonnette. Ainsi l'on verrait les mots « Sambre et Meuse » et « Beatles » dans les couloirs du métro comme le slogan de la pensée progressiste. J'exagère, bien sûr, mais voilà à quoi on peut en arriver à force de confusion.

Il faut écouter les Beatles (faire suivre d'un Jimi Hendrix bien sanglant, par

exemple, pour se déboucher les oreilles, et comparer du point de vue apport réel) et les voir enfin sous leur vrai jour, tels qu'ils sont : des compositeurs de talent mais de gentils instrumentistes (cf. les versions d'autres groupes, Vanilla Fudge entre autres), doués (mais attention ceci est peut-être déjà du passé) d'une intelligence et d'une sensibilité qui leur permettent de piger et d'assimiler vite tout ce qui se fait dans l'heure, et trop souvent hélas d'en raboter soigneusement qualités et défauts pour mieux le commercialiser — ce qui en tout cas les classerait plutôt comme suiveurs.

Ne pas surtout en faire des porte-paroles ou chefs de file de quelque pensée, avant-garde ou révolution, que ce soit. Je ne suis pas contre les mythes. Encore faut-il qu'ils ne soient pas usurpés ou entretenus afin de masquer une vaste opération commerciale ; mais les Beatles ne sont peut-être pas les responsables. Parlez de très bons musiciens comme le Pink Floyd, d'excellents instrumentistes comme Jeff Beck qui doit, paraît-il, enregistrer avec Donovan, ou alors de vrais partisans de changement, l'un n'empêchant pas l'autre, au contraire. Merci encore. Compliments et amitiés.

Daniel Monnet.

travelling

Good Rock



à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC

Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

Importateur exclusif pour la France

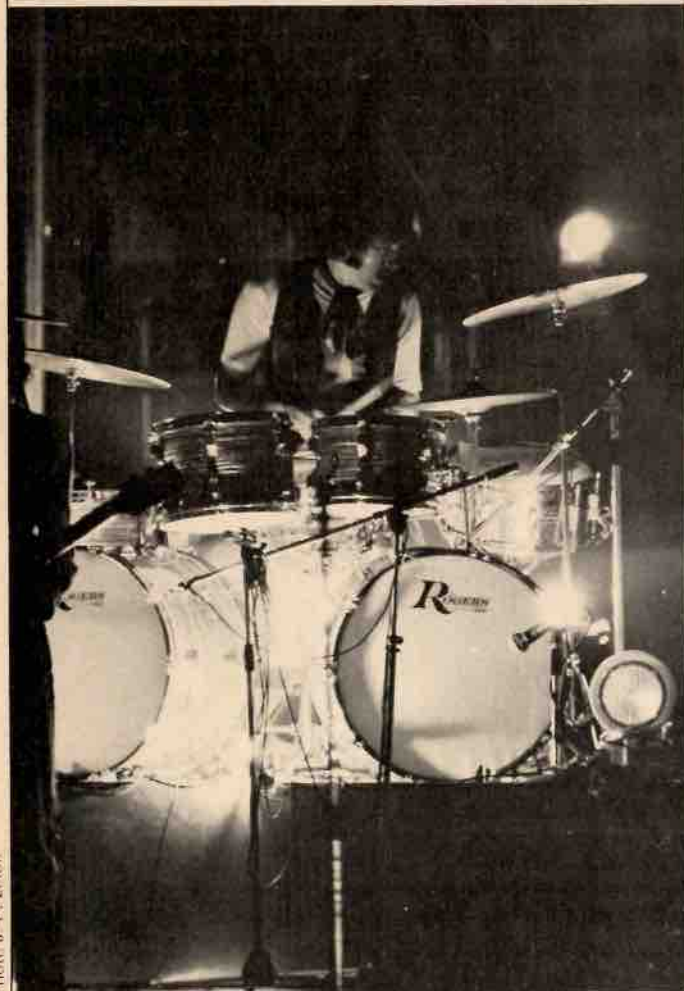
18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

TOMMY BROWN, batteur de JOHNNY HALLYDAY,
joue maintenant sur ROGERS



**HOLLY
& IVY**

Après avoir remporté un vif succès à travers l'Europe, les Holly Guns descendent à Paris et auditionnent à l'Oasis Club de Sarcelles, puis, à la suite d'un contrat signé avec les Productions Gavroche, ils enregistrent un super titre qui vient d'être distribué par AZ. Ils profitent de leurs différents séjours à Paris pour rendre visite à leur ami l'Indien des Puces (stand 1744, Saint-Ouen) qui leur fournit à chaque passage une garde-robe démente d'une telle ampleur qu'ils ont été obligés d'aménager une camionnette spécialement pour la transporter. Dans le cas où leurs espoirs seraient déçus, il leur restera toujours la ressource de s'installer marchands de vêtements ambulants !



DISQUES
et la revue
rock & folk

**GRAND
CONCOURS**



DU 1^{er} JUILLET AU 30 AOUT 1969

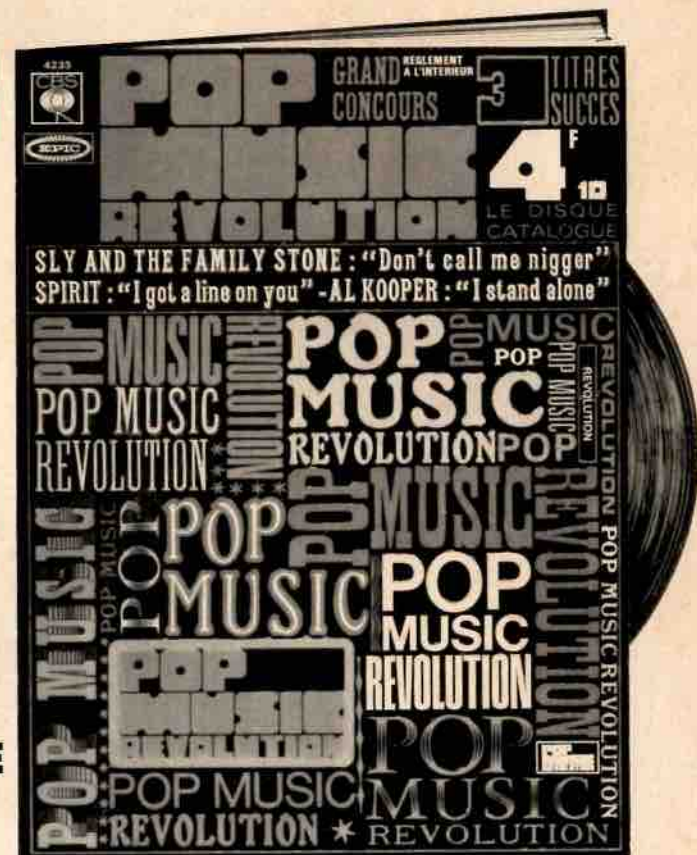
EXCEPTIONNEL

PENDANT LA DUREE DU CONCOURS

**1 DISQUE
ALBUM**

3 SUCCES

**AL KOOPER
SLY AND THE FAMILY STONE
SPIRIT**



4^e

règlement du concours

Article 1 — Le présent concours commence le 1^{er} juillet et sera clos le 30 août 1969. Seule la date indiquée par le cachet de la poste fera foi.

Il porte sur les disques CBS suivants, choisis dans la collection 30 cm "APOLLO" :

- AL KOOPER "I stand alone" (S. 7-63538)
- JANIS JOPLIN (Big Brother and the Holding Company) "Cheap Thrills" (S. 7-63392)
- SPIRIT "The family that plays together" (S. 63523)
- THE CHAMBERS BROTHERS "A new time, a new day" (S. 7-63451)
- BLOOD, SWEAT AND TEARS (S. 63504)
- SLY AND THE FAMILY STONE "Stand" (BN. 7-26456).

Article 2 — Ce concours est ouvert à tous sans limitation d'âge. Seuls les membres du personnel de la Société CBS et de la revue "ROCK & FOLK" ne peuvent participer à ce concours non plus que leurs familles.

Article 3 — Il ne sera accepté qu'un bulletin de réponse par concurrent. Tout concurrent qui enverra plusieurs bulletins de réponse sera éliminé.

Article 4 — Le GRAND CONCOURS "POP MUSIC REVOLUTION" consiste à donner les bonnes réponses aux cinq questions, en utilisant le bulletin réponse. Chacune des quatre premières questions vaut un certain nombre de points calculés en fonction de sa difficulté. Ce nombre de points est indiqué sur le bulletin réponse en regard de chaque question. Les points s'additionnent et les concurrents sont classés selon le nombre total de points obtenus. Il n'est pas absolument nécessaire de répondre à l'ensemble des quatre premières questions pour que le bulletin réponse soit valable. Par contre, la réponse à la question subsidiaire N° 5 est obligatoire.

Article 5 — En cas d'ex-æquo ceux-ci seront départagés par la réponse à la question N° 5. Les légendes seront examinées par un Jury composé de :

M. BAUDELET (Directeur de la revue "Rock & Folk"). M. DEFFE (Chef Publicité-Promotion CBS). M. TRONCHOT (Rédacteur en Chef du "Métier"). M. BARBEROUSSE (Dessinateur humoristique). M. LEPROUX (Directeur du Golf Drouot), et dont les décisions seront sans appel.

Article 6 — Les réponses aux quatre premières questions seront déposées avant l'ouverture du Grand Concours "POP MUSIC REVOLUTION" chez Maître LESAGE, Huissier de Justice, 23, rue de Cléry (PARIS 2). Maître LESAGE assistera aux délibérations du Jury, qui auront lieu : LE LUNDI 15 SEPTEMBRE 1969.

Article 7 — Le fait de participer au Grand Concours "POP MUSIC REVOLUTION" implique l'acceptation sans réserve du présent règlement.

Article 8 — Le bulletin réponse pourra être trouvé gratuitement dans tous les points de vente "DISQUES". Il sera expédié gratuitement à toute personne qui en fera la demande à : DISQUES CBS, 3, rue Freycinet, PARIS-16^e.

liste des prix

1^{er} PRIX : 15 jours au CLUB MEDITERRANEE (pour deux personnes).

2^e PRIX : Une chaîne haute fidélité ERA (d'une valeur de 2.500 F).

3^e PRIX : Une garde-robe complète "Podium" BAYARD (d'une valeur de 1.500 F), comprenant : un manteau, un costume, une veste, un pantalon, un pull et une chemise.

4^e PRIX : Une guitare électrique CBS-MASTERWORK, double micro "Cherry Red" avec un amplificateur à vibrato, un micro "Cardioïde", des écouteurs stéréo "de luxe" réglables, une méthode de guitare, un médiateur et un diapason (pour une valeur de 1.400 F).

5^e PRIX : Un voyage avion aller-retour en GRECE (OLYMPIC AIRWAYS).

6^e PRIX : Une guitare électrique CBS-MASTERWORK "Sunrise" avec un amplificateur "Semi-Pro", un micro "Boule", des écouteurs stéréo, une méthode de guitare, un médiateur et un diapason (pour une valeur de 960 F).

7^e PRIX : Une discothèque "POP" de 30 disques 30 cm à choisir dans le catalogue CBS "APOLLO" (d'une valeur de 800 F).

8^e PRIX : Un appareil anti-sommeil pour voiture "RAM-DAM" (d'une valeur de 600 F).

9^e PRIX : Une discothèque "POP" de 20 disques 30 cm à choisir dans le catalogue CBS "APOLLO" d'une valeur de 500 F).

10^e PRIX : Un fauteuil gonflable "RAM-DAM" (d'une valeur de 300 F).

ATTENTION ! CONCOURS PMR ! Nous avons glissé intentionnellement dans ce texte dix erreurs qu'il vous suffit de trouver en le comparant aux textes figurant dans le catalogue du disque-concours CBS - Pop-Music Revolution (45 tours 4233)...



Révolution, le terme est on ne peut plus juste. Comment qualifier autrement ce qui se passe aujourd'hui là-bas, sur les rives du Pacifique ou dans le frénétique underground new yorkais ? Bien plus qu'une de ces éphémères convulsions qui agitent périodiquement le désormais vaste monde de la pop-music, c'est une révolution au sens propre du terme, c'est-à-dire le bouleversement d'un ordre établi, que sont en train de réaliser aux États-Unis quelques jeunes gens aux cheveux longs. Oh ! elle ne s'est pas réalisée comme ça, du jour au lendemain, cette révolution, ses origines remontent très, très loin, aux rythmes africains et au bon vieux blues, si l'on veut vraiment approfondir. Et, comme toutes les révolutions, elle a eu ses martyrs, les premiers pionniers du rock, par exemple, rejetés à l'unanimité par une société qui se voulait bien-pensante ; elle a eu son prophète aussi, Bob Dylan, l'homme sans lequel rien n'eût été possible. Bob Dylan... Tous les chanteurs ou groupes qui participent à cette pop-music révo-

lution sont, d'une manière ou d'une autre, ses héritiers. Et le fait qu'ils se fassent une gloire d'avoir été influencés par lui montre bien en quelle estime tous le tiennent. Mais si certains de ses enfants, une fois comprise la parole du Maître, ont persévéré dans la voie royale qu'il leur avait tracée, celle de l'intelligence verbale et mélodique (Léonard Cohen, Donovan, Tim Hardin, Simon & Garfunkel), d'autres, plus curieux peut-être, ont voulu aller plus loin, bien plus loin. Pour ce faire, et c'est en cela qu'il y a révolution, ils se sont servis de leur esprit, de leurs yeux et de leurs oreilles grands ouverts, et en sont arrivés à créer une musique neuve qui est un extraordinaire mélange, sans exclusive aucune, d'inspirations allant du blues à la musique électronique en passant par le Country & Western, la musique classique et le free-jazz. Un amalgame qui ne pouvait être réalisé sans finesse ni intelligence, qualités qui, avec le swing, sont peut-être les plus évidentes parmi toutes celles que l'on peut déceler

chez des artistes tels que Al Kooper, Mike Bloomfield, Roger McGuinn (Spirit) ou tous les membres de cet extraordinaire orchestre qu'est Blood, Sweat & Tears. A ces qualités il faut en ajouter une autre, essentielle : le soul, le sens jamais perdu du rythme, ce soul que l'on retrouve dans chaque sillon de chaque œuvre des « révolutionnaires », qu'ils soient Noirs ou Blancs, et qui fait que leur langage, pour intelligent et raffiné qu'il soit souvent, n'en est pas moins immédiatement accessible à tous. Et que personne ne s'y trompe : qu'il soit au second (Blood, Sweat & Tears, Al Kooper, Spirit, Moby Grape, Byrds) ou au premier degré (Mike Bloomfield, Taj Mahal, Janis Joplin, Sly and the Family Stone, Johnny Winter), le swing reste malgré tout l'arme essentielle de nos révolutionnaires. Et leur dieu...

SÉRIE STANDARD

On ne présente plus au public français Little Richard, frénétique pionnier du rock. Pas plus que Bob Dylan, l'une des figures

artistiques et humaines les plus importantes de notre temps. Pas plus que Donovan, le presque égal du précédent. On ne présente pas non plus Simon et Garfunkel, autres défenseurs acharnés de ce que la chanson contemporaine a de meilleur. Tous ceux-là sont des chanteurs populaires, au meilleur sens du terme, connus et reconnus de tous, bien au-delà des barrières sociales, raciales ou politiques. Ce n'est que justice. Justice sera rendue aussi, bientôt, à des artistes de l'envergure de Léonard Cohen et Tim Hardin. Plus que de simples folk-singers, ils sont de vrais poètes et de vrais musiciens dont l'art n'a que faire des étiquettes et des catégories. De même Steve Stills et Al Kooper, artisans de l'inoubliable « Super Session », dont la seconde rencontre est plus explosive encore que la première. Qui eût cru cela possible ? Et qui eût cru que Bach pouvait swinguer autant, par Walter Carlos interposé ?

LEONARD COHEN

Poète et romancier canadien et à succès, Leonard Cohen décida un jour de chanter les mots si beaux qu'il écrivait si bien. Bien lui en prit, puisque deux disques splendides, tendres et amers à la fois, lucides toujours, font la démonstration que l'homme est, sans doute possible, l'une des figures marquantes de la très bonne chanson d'aujourd'hui.

DONOVAN

Il a parcouru bien du chemin, le petit troubadour écossais, depuis le temps où il imitait (bien) son maître à chanter et à penser, Bob Dylan. Donovan est aujourd'hui Donovan, c'est-à-dire l'un des plus merveilleux chanteurs qui soient, maître d'un art qui n'appartient plus qu'à lui, tout empreint de cette sereine beauté et de cette merveilleuse fraîcheur qui n'appartiennent qu'à ceux qui regardent le monde avec des yeux d'enfant.

BOB DYLAN

Le plus grand de tous, et pour longtemps encore. Poète à la sensibilité d'écorché dans les mots duquel se retrouvent tous les malheureux de la terre, musicien capable d'écrire des notes aussi belles que ses mots, précurseur et chef de file à la fois, Bob Dylan fait partie de ces très rares artistes dont le talent ne souffre aucune discussion. C'est peut-être la raison pour laquelle, éternel insatisfait, il vient, une fois encore, de changer son aspect, sa voix et ses chansons (« Songs from a room »). Une seule constante dans cette quête d'on ne sait quel absolu : le génie.

SIMON & GARFUNKEL

Ils se sont mis à deux, mais le résultat en valait la peine : Simon & Garfunkel, grandes vedettes aux USA depuis des années, le sont maintenant en France, grâce à la musique qu'ils écrivirent pour le film « Sounds of silence ». Succès mérité pour deux jeunes gens constamment à la recherche de la perfection mélodique et de l'intelligence verbale. Tout ce que font Simon & Garfunkel est beau, de cette beauté qui n'exclut pas l'émotion et dont on ne se lasse jamais.

TIM HARDIN

Certainement le plus talentueux parmi les folk-singers américains de la nouvelle génération. Compositeur rendu célèbre par un morceau qui est devenu un classique du genre, « There but for fortune », il est aussi le meilleur interprète possible pour ses propres œuvres, sensibles, intelligentes et d'une lucidité qui peut paraître parfois cruelle mais qui n'est, après tout, que de la lucidité.

WALTER CARLOS

Jean Sébastien Bach en tête de tous les hit-parades, catégorie « Pop », cela aussi, en un sens, c'est une petite révolution. Due à Walter Carlos, cette opération de dépoussiérage et de remise au goût du jour ne déplaira qu'aux grincheux et aux sectaires. Elle enchantera, par contre, tous ceux qui ont l'esprit un peu ouvert et soupçonnaient Bach de pouvoir swinguer comme un fou.

SÉRIE APOLLO

Et voici les révolutionnaires. Tout ce qui bouge, tout ce qui fait avancer la pop-music d'aujourd'hui et contribue de plus en plus à en faire un art à part entière, c'est à eux qu'on le doit. Prodigeux brassage de talents et de genres musicaux dans ce qu'ils ont de meilleur, du rock hystérique de Screamin' Jay Hawkins aux arrangements raffinés des Blood, Sweat & Tears. Là encore, une liste impressionnante de grands noms, de ces noms que tout amateur de musique moderne connaît sur le bout des lèvres : Byrds (presque les doyens de la liste, c'est assez dire que les vieilleries n'ont pas leur place ici), Chambers Brothers, Janis Joplin, Al Kooper, Blood, Sweat & Tears. Et d'autres qui ne tarderont pas à être aussi connus que les précédents, pour la simple et bonne raison que leur talent n'est en rien inférieur : Spirit, Taj Mahal, Moby Grape, Sly and the Family Stone, Johnny Winter, etc. Que dire de plus, sinon que voilà bien démenti le dicton qui affirme qu'abondance de biens nuit...

APOLLO

BLOOD, SWEAT & TEARS

Le groupe le plus intelligent que la pop-music ait jamais produit. Neuf jeunes gens, musiciens jusqu'au bout des ongles, capables d'intégrer et de comprendre toutes les influences imaginables, du blues à la musique pakistanaise, capables de créer une musique qui soit entièrement leur. Deux albums magnifiques permettent à la pop-music et au jazz de se découvrir des perspectives d'avenir jusqu'à présent insoupçonnées. Blood, Sweat & Tears, c'est à la fois la musique d'aujourd'hui et celle de demain.

BYRDS

Les enfants spirituels et électriques de Bob Dylan, à qui ils doivent, grâce à un « Blowin' in the wind » inoubliable, leur départ fulgurant dans la carrière de pop-stars. Ils ont tant apporté à la pop-music qu'on les considère déjà comme des presque vétérans. Peut-être parce qu'ils n'ont jamais déçu, poussé le rock aux limites extrêmes de la perfection, réussi à intégrer d'étonnante façon le folk, le country & western et la musique... spatiale !

CHAMBERS BROTHERS

Le Gospel et le Blues mis à l'heure de la musique psychédélique. Un spectacle prodigieux sur une scène et une musique qui ne l'est pas moins, les Chambers Brothers font faire un grand bond en avant à la musique negro-américaine en acceptant d'y intégrer des éléments progressistes qu'elle évitait prudemment jusqu'alors. Ils n'ont rien renié, pourtant, et le soul demeure intact au cœur des délires les plus affolants.

ELECTRIC FLAG

Ce « Drapeau Électrique » fut d'abord l'orchestre d'un fameux guitariste : Mike Bloomfield. Puis celui d'un non moins fameux organiste : Buddy Miles. L'Electric Flag n'existe plus aujourd'hui, mais il a eu la bonne idée de nous laisser deux disques en souvenir d'une météorique carrière qui lui avait permis de dépoussiérer le rhythm and blues et d'en faire une musique neuve. Des pièces de collection, bientôt...

GUN

Trois Anglais, deux guitares et une batterie, une sonorité énorme et une virtuosité rare. Les Gun n'ont aucune chance d'entrer dans la foule sans cesse grossissante des groupes oubliés après un premier succès : ils en ont déjà deux à leur actif...

JANIS JOPLIN

La voix féminine de la pop-music. Héritière des grandes chanteuses de blues, Janis Joplin, grande buveuse devant l'Éternel, déchaine, à s'en briser les cordes vocales, des ouragans inouïs dont aucune oreille ne peut sortir intacte. Un tempérament de feu, une voix d'airain, Janis est incontestablement une grande dame.

AL KOOPER

Il a tous les talents, l'ancien accompagnateur de Donovan : pianiste, organiste, chanteur, compositeur, arrangeur et... producteur. Capable de créer la musique la plus raffinée comme le swing le plus torride, Al Kooper est la figure la plus importante de ce mouvement qui est en train de révolutionner la pop-music. Sans doute sera-t-il à la prochaine génération ce que Dylan est à celle-ci.

TAJ MAHAL

Le meilleur des jeunes bluesmen noirs. Taj Mahal sait qu'il faut vivre avec son époque et ne pas s'enfermer dans des formes musicales d'un autre âge. D'avoir été, juste retour des choses, influencé par les Rolling Stones et les Beatles ne lui semble pas être une hérésie, et il a raison. Deux disques magnifiques sont là pour convaincre les plus sceptiques et satisfaire aussi bien les puristes que ceux qui ne le sont pas.

MOBY GRAPE

Ces quatre jeunes Californiens sont la vivante illustration de ce qu'il y a de nouveau dans la pop-music : avant, il y avait les musiciens qui « chauffaient » sans intelligence et les musiciens intelligents qui ne « chauffaient pas ». Il y a maintenant des gens comme les Moby Grape qui « chauffent » avec intelligence. Que demander de plus ?

SLY AND THE FAMILY STONE

Sly et sa petite famille, au sein de laquelle on trouve une jeune fille qui joue de la trompette, pourraient bien former le grand groupe de demain. Eux aussi ont réussi le mariage que l'on croyait impossible entre le blues noir et la musique psychédélique des groupes blancs de Californie. On en prend plein les oreilles, mais c'est certainement une chose qu'il faut avoir entendue une fois dans sa vie.

SPIRIT

Sous la direction du batteur chauve John Locke, Spirit crée avec une facilité étonnante une musique tout en finesse et remar-

quablement construite. Le rock d'aujourd'hui, en un mot, enfin adulte et n'ayant plus rien à envier à aucune autre musique. A cela, Spirit ajoute un bon goût de tous les instants, ce qui n'est pas toujours le cas des musiciens dits « sérieux ».

JOHNNY WINTER

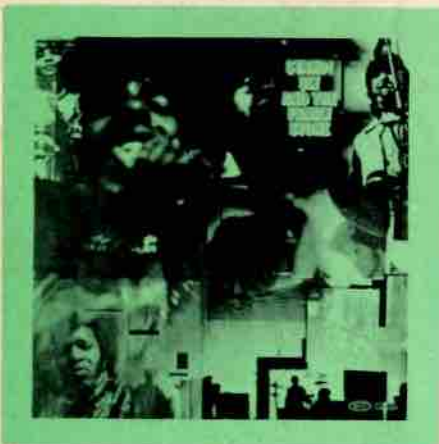
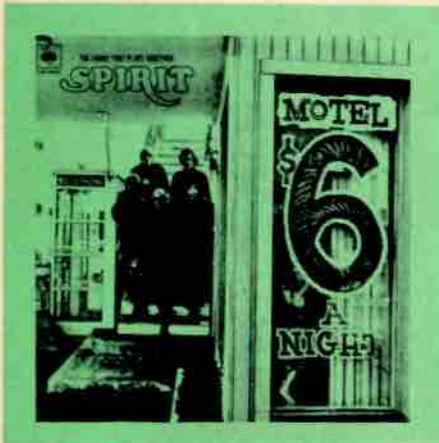
Que ce jeune Texan soit albinos est sans doute assez original. Qu'il soit le meilleur guitariste pop du monde l'est certainement encore plus. Johnny Winter vient de faire une entrée fracassante dans le blues et la pop-music, et le fait que des gens de la taille de Jimi Hendrix ou Mike Bloomfield l'aient immédiatement considéré comme leur égal constitue une assez sérieuse référence.

BLUE HORIZON

Le blues. C'est la musique du moment, et l'on a un peu tendance à oublier qu'il est à l'origine de toute la pop-music, qu'il n'est pas né d'hier et qu'il existait bien avant que les groupes anglais le redécouvrent. Voici, en quelques disques, brossé son histoire, d'Elmore James aux Chicken Shack, du fin fond du Mississippi aux clubs de Londres. Les chanteurs noirs qui traînaient sur les routes du « Deep South » leurs chaussures poussiéreuses et leurs chansons magnifiques n'ont pas été évincés par les jeunes gens en cheveux longs : il y a de la place pour tout le monde dans le blues, pour tous ceux, en tout cas, qui ont un peu souffert, qui savent raconter une vie en une chanson et faire pleurer une guitare. Et les jeunes musiciens d'aujourd'hui savent fort bien faire cela, peut-être parce qu'ils se sentent un peu les « nègres » de notre société. C'est bien le blues que jouent Chicken Shack ou Fleetwood Mac, finalement pas tellement différent de celui d'Elmore James ou de Champion Jack Dupree, juste un peu plus électrique mais toujours émouvant comme aux premiers jours.

BLUE HORIZON

CHICKEN SHACK
C'est une sorte de petit miracle musical, que cinq jeunes Anglais, quatre garçons et une fille, jouent et chantent le blues comme s'ils étaient nés dans le quartier noir de Chicago. Ils ne sont pas des imitateurs mais bien des continuateurs d'un genre qui avait besoin de sang neuf et d'un petit peu de fantaisie. L'essentiel est que l'esprit du blues soit respecté. Les Chicken Shack s'y emploient avec la ferveur de vrais missionnaires.



**PHILIPPE RAULT :
AUX U.S.A.
CA SWINGUE
TOUJOURS !**

J'ai été à New York, Memphis, Los Angeles, Nashville. Ah! oui, je suis un peu passé à Dallas, épouvantable, les gens vous regardent de travers, ils n'aiment pas les cheveux longs, il y a une salle ambiance. On se fait traiter de communiste à tous les coins de rues.

Bon, alors, à New York, ça bouge beaucoup. Retour à la musique avec cuivres. Arrangements super-chiads. «Blood Sweat and Tears», par exemple, se trouvent originaux par la manière dont ils ont mélangé rock, pop et jazz: pour ce qui est de l'influence jazz, il y a aussi bien du middle-jazz que du Muddy Waters. J'ai vu aussi à New York Jeff Beck, Joe Cocker qui commence à devenir une vedette. On est dans l'esprit des super-groupes, des super-sessions: j'ai vu au «Fillmore» Al Kooper avec Joe Cocker. Sinon, il y a ce revival du blues, ce revival qu'on a déjà connu en Europe depuis quelques années à travers les tournées du «Folk Blues Festival». Par exemple, à l'«Electric Circus», il y a tous les mercredis des soirées blues, et des vieux, des purs: j'y ai vu John Lee Hooker, Muddy Waters, Otis Spann: en effet, il semblait que les États-Unis restaient un peu à la traîne en ce qui concerne ce retour au vieux blues, au blues pur, du sud. Il y a aussi à New York ce phénomène du gospel revival. Ceci grâce surtout au «Happy day» des Edwin Hawkins Singers. J'ai vu à New York trente fillettes de douze à quinze ans, les «Voices of East Harlem», avec la tante et la grand-mère dirigeant le tout, et le cousin à l'orgue, l'un des oncles à la batterie, et vraiment c'était le super-pied.

Ils ont chanté plusieurs thèmes de «Hair». Je crois d'ailleurs que les groupes de gospel ont du succès grâce à des thèmes qui ne sont pas du pur répertoire gospel: «Happy day», de toute façon, c'est à la limite de Burt Baccarach et du gospel, ça n'est plus vraiment du gospel authentique. Il y avait un petit gosse de huit ans qui a déboulé sur scène, comme ça, alors le super-pied, James Brown enfant, sûr de lui comme il est pas possible, dansant et chantant.

Il y a aussi Led Zeppelin. On dit d'eux que ce sont les nouveaux Cream. A mon avis, ça aurait pu être Jeff Beck, le Jeff Beck's Group, qui comporte des éléments

favorables, comme le chanteur Rod Stewart; mais, chez Jeff Beck, il y a un manque de coordination entre Beck et le chanteur: c'est d'ailleurs un problème des groupes anglais, ce manque de coordination entre le chanteur et le soliste. Led Zeppelin semble avoir trouvé une meilleure cohésion. Les Cream, c'était Clapton, super-guitariste, Jack Bruce, super-bassiste, et Ginger Baker, super-batteur. Chez Led Zeppelin, on retrouve cette même cohésion avec le bassiste John Paul Jones, le chanteur Robert Plant et puis Jimmy Page, bien sûr, le guitariste que tout le monde observe depuis des années — et d'ailleurs, aux États-Unis, on écoute encore les Yardbirds, ils n'ont pas du tout été oubliés.

Les groupes anglais sont-ils toujours populaires aux États-Unis? En fait, les Américains, comme on le sait, ont repris du poil de la bête, mais les Anglais restent des objets de curiosité. Ils ont la réputation d'être les super-musiciens. A la suite de ce phénomène de passoire entre l'Amérique et l'Angleterre, les groupes anglais qui se risquent aux États-Unis savent qu'un public très au courant, le plus hip du moment sans doute, les attend là-bas. On parle beaucoup de Blind Faith, le nouveau groupe Clapton, Baker, Stevie Winwood: Traffic, l'ancien Traffic marchait bien; Hendrix marche bien; Joe Cocker monte; Jethro Tull; Aynsley Dunbar; Mayall a sa réputation, Fleetwood Mac aussi; Savoy Brown; Procol Harum, oublié chez nous, mais là-bas leur dernier album a très bien marché et le nouveau, «Salty Dog», démarre très fort.

Les Animals sont un peu râpés. J'ai rencontré Eric Burdon à Los Angeles; il a des projets avec un nouveau groupe qui s'appelle «Blues in night»; il a changé de management: il est un peu dans les vaps; il n'a pas l'air de très bien savoir ce qu'il veut. J'ai vu également Hilton Valentine, l'ancien soliste des Animals, qui vient de faire un disque en soliste chez Capitol produit par un autre Animal, Vic Briggs.

A Los Angeles, le climat est très différent. C'est plus soft, plus sophistiqué. Il y a beaucoup d'artistes qui bénéficient d'une réputation sur le plan local, comme Albert Collins, un formidable guitariste de blues dont on reparlera. Iron Butterfly marche très fort. En Californie, à Los

Angeles en tout cas, la musique est beaucoup plus douce, beaucoup plus étudiée. Les productions de Phil Spector ont beaucoup de succès. Il ne faut pas confondre avec San Francisco. Comme dans le jazz West Coast, Los Angeles est une contrée de méditation.

Le phénomène important, c'est le retour au blues, à une forme plus pure de blues. Johnny Winter en est l'un des exemples les plus typiques, un albinos qui louche, qui est originaire de Beaumont dans le Texas, et pour lequel Columbia vient de dépenser une fortune. Steve Paul, propriétaire d'une boîte de New York qui s'appelle «The scene», une boîte pour les musiciens, super-hip, est devenu le manager de Johnny Winter et a négocié un contrat extraordinaire avec Columbia, puisque Columbia a payé 500 000 dollars (250 millions anciens) pour une période de cinq ans. A Nashville, tout le monde connaît Johnny Winter parce qu'il rôdait dans les environs depuis dix ans; il a notamment fait des tas de disques pour un producteur qui s'appelle Bill Hall et rien ne s'était vendu, mais maintenant Bill Hall se frotte les mains parce qu'il lui reste quinze ou vingt plages inédites de Johnny Winter. Il a d'ailleurs fait une chose qui ne plaira peut-être pas à Johnny Winter, il a pris la bande 4 pistes, gardé la voix de Johnny Winter et refait entièrement toute la partie instrumentale, batterie, lead guitar et basse. Ça sonne 69 alors que ça avait été enregistré en 62, 63. Je ne crois pas que Johnny Winter accrochera tout de suite, parce que sa forme de blues est beaucoup plus proche du Delta, du Mississippi que celle d'Eric Clapton, Eric Burdon ou Jeff Beck. Pour l'instant, toute la jeunesse américaine est avant tout sur le son du blues, mais revu par les Anglais.

Nashville, c'est vraiment quelque chose de différent. Memphis, c'est une ville d'enregistrements, de studios, mais les studios sont très dispersés et il y a un énorme esprit de compétition: Stax, par exemple, n'a jamais prêté son studio et ses musiciens à qui que ce soit, on conserve jalousement le secret du «son Stax». Petite parenthèse sur le rhythm and blues: ça marche toujours aussi fort aux États-Unis, bien sûr, puisque c'est totalement implanté, ça n'est pas une question de mode comme chez nous. Il faut d'ailleurs écouter



les radios, avec Rufus Thomas qui a son show tous les soirs sur WDIA. Et sur WLOK aussi, ça swingue et c'est présenté d'une manière ultra-hip : c'est même très excitant d'écouter les programmes parce que les Noirs y sont totalement dans leur élément et la façon de présenter est assez extraordinaire.

Pour en revenir à Nashville, donc, les studios, les bureaux, les maisons d'édition sont tous groupés dans un même secteur, c'est vraiment un village à l'intérieur de Nashville. C'est le super-pied parce que tout le monde se connaît, les gens de Columbia sont chez les gens de RCA, et tout le monde joue avec tout le monde. J'ai vu une séance avec Joe Simon, avec Kenny Buttrey, le batteur de Bob Dylan, il y avait le pianiste de Johnny Cash et le bassiste de James Brown. C'est vraiment à Nashville que la musique country et le rhythm and blues se rencontrent pour former un tout.

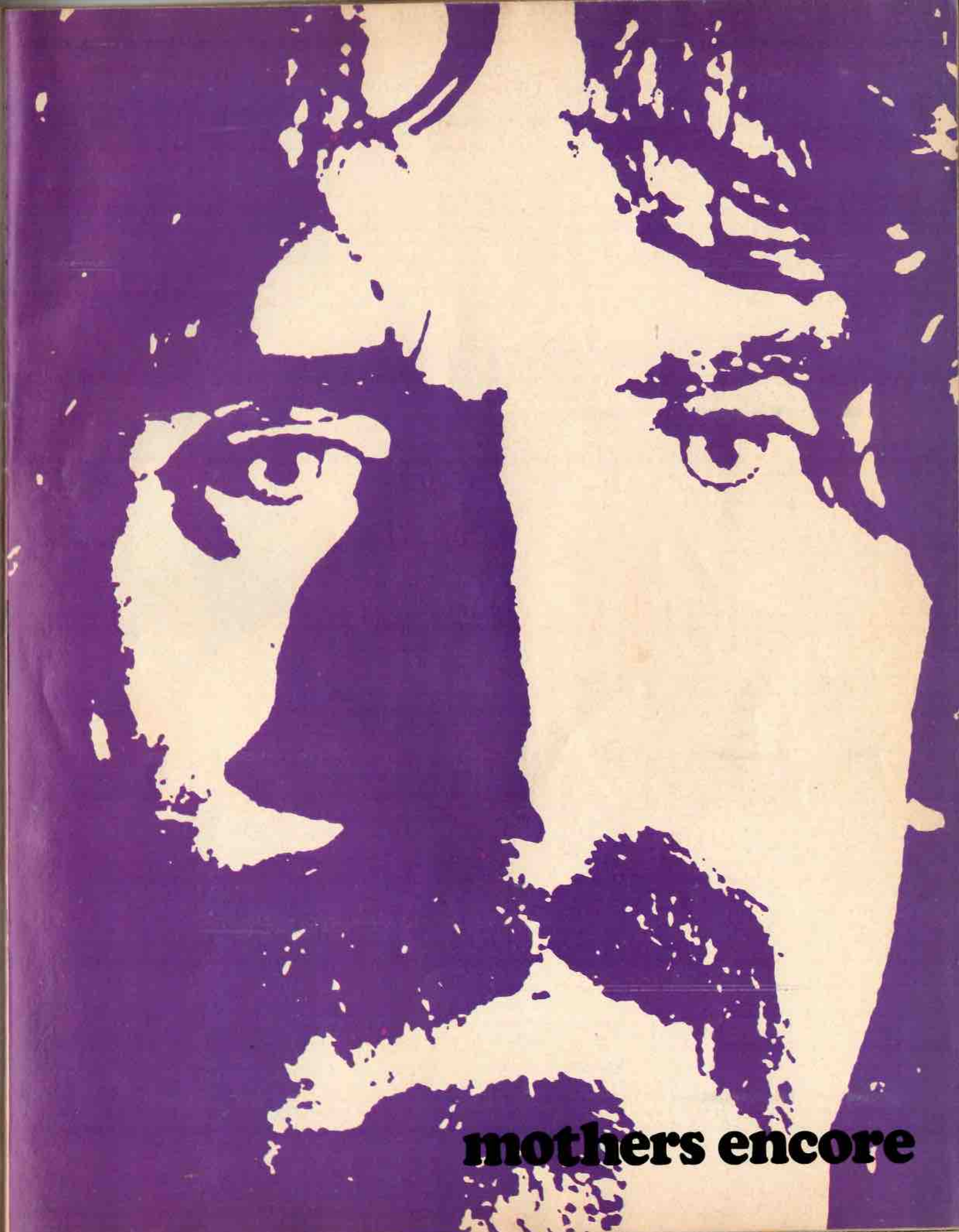
Le country and western a considérablement influencé la musique pop depuis quelque temps. C'était déjà latent dans des groupes comme les Byrds ou Buffalo Springfield. Je crois que la musique country est formidable en elle-même : le grand drame du country, c'est le côté square des paroles. C'était vraiment le seul domaine dans la musique américaine qui n'avait pas connu cette évolution, les paroles restaient super-sirupeuses. Maintenant, avec les Flying Burrito Brothers (avec Clark et Dillard, ex-Byrds), le country se réveille sérieusement. Ce sont ces paroles stupides qui finissaient par endormir la musique country and western car, dans bien des cas, elle peut posséder des tripes étonnantes. Il y a des guitaristes, des « pickers » qui jouent comme des fous. Quand on écoute le dernier album de Dylan, on se rend compte de tout ce qui peut être fait dans ce domaine.

La musique country and western était tombée aux mains des conservateurs, des gens les plus bornés qu'on peut rencontrer dans le Sud des États-Unis. Mais, par les médias de la radio, de la télé-

vision, il se produit une évolution. La pop-music a apporté de nouveaux éléments pour faire évoluer les esprits. Hendrix a quand même fait des tournées dans le Sud avec beaucoup de succès ! La ségrégation existe peu au niveau du concert, Noirs et Blancs s'y rendent ensemble.

A Memphis, j'ai assisté à une Convention Stax (n'oublions pas que je me suis rendu là-bas au nom de la maison Barclay qui distribue Stax) et j'ai vu un show avec pratiquement tout le monde. Booker T. et les M'G's, les Barkays qui sont nouvellement reformés et très au point, Albert King — justement un de ces éléments du blues qui marche vraiment très bien aux États-Unis — Carla Thomas, les Staple Singers, Albert King, pour en revenir à lui, a enregistré douze des plus grands succès d'Elvis Presley et c'est vraiment le pied. « Jailhouse rock », « Heartbreak Hotel », tous ces vieux classiques sur les formes modernes de blues. Il va aussi y avoir un très bon album de Steve Cropper, un autre avec Isaac Hayes, très intéressant parce que ça devient très « progressive », avec des arrangements terribles : là, Stax a vraiment pris le tournant.

Quant à Monsieur Toutlemonde, aux U.S.A., il aime Mantovani, il adore Glenn Campbell (de la pop-music sortie du country and western mais ayant conservé le côté square du country and western), il aime Tom Jones, il aime les Fifth Dimension, il aime bien Dean Martin — que j'ai vu à la télévision dans un show Bishop, et qui était rond comme une bourrique : la société américaine reproche aux jeunes de fumer des herbes mais cultive le respect de l'alcool. L'Américain moyen aime aussi Hair, qui est devenu très populaire — toutes les chansons de Hair sont reprises par un groupe ou par un autre. Il adore aussi Diana Ross et les Supremes. Il aime Henry Mancini. Et, de la France, il ne connaît ni Johnny Hallyday ni Georges Brassens, mais, avant tout, Maurice Chevalier. — PHILIPPE RAULT.



mothers encore

Un Olympia aux deux tiers plein pour les Mothers, c'est la preuve que les times they are a-changin' et qu'il a aujourd'hui un public pour des groupes ou des artistes qui n'auraient pas fait un rond il y a deux ans. Bien sûr, ça n'était pas plein ; bien sûr, il y avait un tiers de snobs underground et de hippies de luxe qui prononcent Mothers comme on dit Mèêêre à Passy ; bien sûr, il y avait l'habituel contingent de « bidons » que draine chaque Musicorama, et les « vedettes » de service et bien de chez nous dont on espère à chaque fois qu'elles sont venues prendre une leçon de swing mais qui démontrent toujours ultérieurement qu'il n'en était rien. Ça, c'est le folklore, et l'œil peut supporter, sinon l'oreille. Non, le côté encourageant de la chose, c'est qu'il y avait ce soir-là un tas de jeunes gens venus écouter de la bonne musique et non pas venus, comme on va au zoo, voir une bande de monstres rigolos faire n'importe quoi sur une scène. On verra plus loin que les rigolos n'étaient pas sur la scène mais bel et bien dans la salle, et qu'ils nous gâchèrent une partie de notre plaisir par un enthousiasme qui n'eût été excusable que s'il avait été spontané. Nous n'en étions pas encore là quand le rideau rouge cher à Edith Piaf et à Gilbert Bécaud (qui n'étaient d'ailleurs ni l'un ni l'autre dans la salle) se leva (ou s'ouvrit ? Oui, je crois bien qu'il s'ouvre) sur les chaussettes bleu électrique et le pantalon vert pomme de Frank Zappa, physique idéal de troisième couteau dans un western italien. Et pour quelques dollars de plus, we are in it only for money. Il est déjà en plein solo, Zappa, et sa Gibson Les Paul swingue très dur tandis que l'énorme et brillante Church (qui a dit que les Mothers étaient négligés ?) de droite écrase la pédale wah-wah avec une belle régularité. Les Mothers sont derrière, au complet et pas du tout gênés par leurs smokings de scène. Le cheveu se porte long, très long (sauf pour Zappa qui ressemble de nouveau à la vieille photo de lui qui orne le verso de « Cruising with Ruben & the Jets »). Saisissant retour en arrière, croit-on... jusqu'à ce qu'il se retourne et nous montre son beau catogan), la chemise se porte au-dessus de la ceinture et le pantalon comme on peut. Dix en tout, dont un aux fonctions assez indéfinies mais qui semble bien être chargé d'allumer pour ses copains des cigarettes qui se fument d'une drôle de façon et, de temps à autre, quand il y pense, d'agiter un vague tambourin. Zappa, sérieux comme un pape, continue son solo, ce qui me permet d'affirmer sans risque d'erreur à mon voisin qu'il est le lead-guitar du groupe. Pas mon voisin, il joue du trombone, Zappa. Du trombone, Zappa ? Oooh !!! Il fait aussi de grands gestes avec ses bras, et le voilà chef d'orchestre.

fidèle à sa légende. A côté de lui, chargé de la basse et des onomatopées, se dandine Roy Estrada, gros ours au talent fou, bassiste véritablement « monstrueux », comme on dit maintenant pour marquer une admiration sans bornes. Marquons donc, il le mérite et sa grande classe aussi. J'avoue n'avoir jamais été autant impressionné par un bassiste que par celui-là. A gauche, une monastique calvitie au beau milieu du crâne, le pianiste Don Preston, à moitié endormi (sauf ses doigts), rien à voir avec le Preston qui joue avec les Beatles, précision inutile s'il en fût. Un peu plus à gauche encore, Motorhead Sherwood, qui joue pour l'instant du tambourin et passera tout à l'heure aux choses sérieuses avec le baryton. Derrière lui, nous en avons déjà parlé, l'allumeur de cigarettes, également au tambourin. Deux batteurs au milieu, Jimmy Carl Black, dit l'Indien, il est Indien et moustachu de surcroît (comme tous les autres — moustachus, pas Indiens), forgeron du rythme qui plantera durant toute la soirée des clous dans ses caisses et ses cymbales, vivante illustration de ce que peut être un tempo de plomb (s'il n'existe pas de métal plus lourd), et son compère Arthur Dyre Tripp III (la noblesse américaine joue exclusivement chez les Mothers, et Sam Houston Andrews III, de chez Janis Joplin, n'est qu'un roturier déguisé). Cet Arthur III se révéla en tout cas, noble ou pas, un « monstrueux » batteur (c'est la mode, moi, je suis), beaucoup plus fin que son ami l'Indien et ambidextre de surcroît, parfaitement à son aise sur tous les tempos (et Dieu sait que les tempos changent souvent chez les Mothers) et doté d'une très, très belle frappe. Son entente avec Roy Estrada fut un véritable régal pour les connaisseurs, je vous répète ce qu'ils m'ont dit. Et je signale au lecteur inattentif que le solo de Zappa continue pendant cette brève présentation de l'orchestre, solo très long, très bon et, je le répète, à la pédale wah-wah, engin dont Zappa fait une effrayante consommation. Ian Underwood, un autre client sérieux, est à l'alto, à la clarinette, à la clavoline et à la flûte, le tout presque en même temps, tellement il est doué. Et il trouve en plus le moyen d'expliquer aux deux vieillards grisonnants qui complètent avec lui la section des cuivres amplifiés, de leur expliquer qu'il faut jouer ce thème dans cette clé-là et pas dans une autre, que le riff doit tomber juste à cet endroit-là, regardez mon doigt, et qu'ils pourraient bien savoir tout cela à leur âge, eux les plus vieilles de toutes les Mamans. Les deux vieillards en question, belles barbes grises, beaux cheveux gris et longs, belles bedaines, sont Bunk Gardner (ténor, basson et deux ou trois autres instruments bizarres) et un trompettiste dont j'ai oublié le nom (à supposer que

je l'aie jamais su), mais ça n'est pas grave, il est vraiment trop mauvais. Voilà pour le personnel, le compte doit y être, pour tous renseignements biographiques, discographiques, etc., s'adresser aux disques Vogue, PLA. 73.00, chez qui on annonce d'ailleurs, et non sans une légitime fierté, un prochain double-album « Antoine meets the Mothers of Invention », et dans lequel notre beatnik repentil remplacera la Maman dont je vous ai déjà parlé et qui est chargée d'allumer les cigarettes. Le bruit circule d'ailleurs que Georgette Plana chanterait en duo avec Zappa un morceau intitulé « Offre-nous une cigarette ». Mais motus, rien n'est encore fait.



LA CHOSE AU TORSSE PLAT

En attendant, Zappa a terminé son solo-marathon (il fera, durant toute la soirée, la preuve qu'il est un excellent guitariste, contrairement à ce qu'affirmait péremptoirement Philippe Paringaux dans un ancien R & F) et annonce la suite des réjouissances : après cet extrait du double-album « Uncle Meat » (« A pound for a brown on the bus »), c'est « Ballet, premier mouvement ». Pièce pour flûte (Ian Underwood), très belle, très musique classique des années trente, Ravel et Satie sont plus proches que Cage ou Stockhausen, unisson des cuivres avec ponctuations de Zappa à la cymbale puis aux castagnettes. Mais la pièce pour flûte devient vite « pièce pour poisson et poulet plumé », deux accessoires inattendus qui font sur scène une entrée triomphale et vont se loger sous le bras droit (le poisson) et sur le manche de la basse d'Estrada (le poulet). Le poisson en restera là de ses tribulations post-mortem (je m'empresse de rassurer les cœurs



...ou
les caprices
du grand
Zappa...



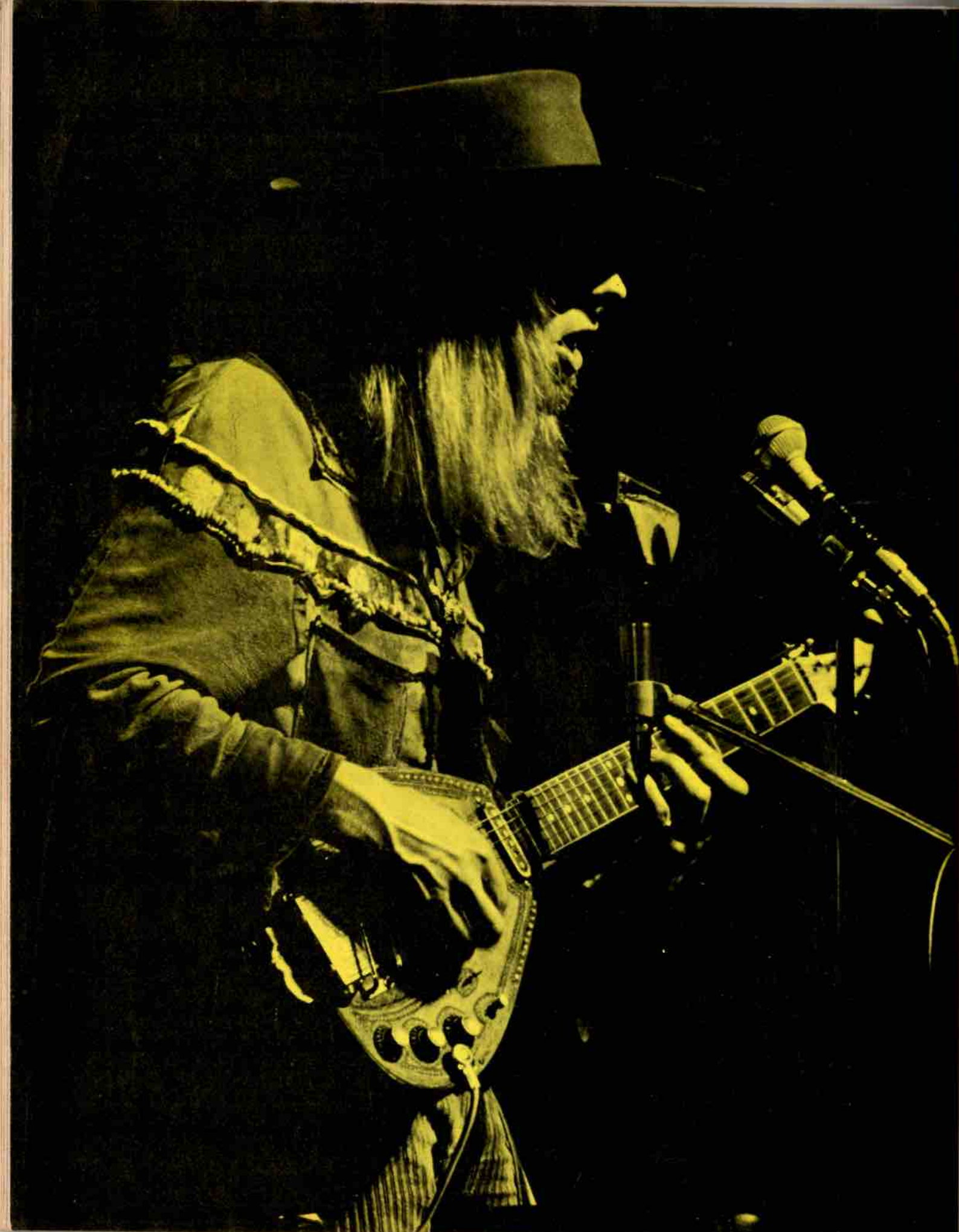
sensibles et la SPA : les deux animaux étaient déjà morts avant d'entrer en scène), le poulet connaîtra la consécration de l'Olympia en allant se promener un peu partout et se frotter à tous les instruments avant de finir le concert juché sur un ampli d'où il échangera avec l'Indien des regards d'une effroyable sauvagerie. Lequel a fini par dévorer l'autre, mystère. « Ballet, deuxième mouvement », long solo de batterie, l'Indien et Arthur III s'entendent comme larrons en foire, la finesse de l'un complétant la brutalité de l'autre. Les Mothers font ainsi revivre d'une façon étonnante les plus prestigieuses soirées de l'Opéra. « My guitar wants to kill your Mamma », et Zappa précise bien : « folk song ». Ça chauffe dur pour une folk-song, Zappa chante, se débarrasse du dernier couplet et s'empresse d'entamer un long solo de guitare tout distordu. Une chose indéfinissable se précipite alors sur la scène et se met à danser un joli ballet érotique pour hanches suggestives et cheveux dans les yeux. « Jolie fille », apprécie l'assistance, jusqu'au moment où la « chose » dénude un torse d'une désespérante platitude. La chose était un homme, ce qui n'empêcha pas le gorille de service de lui sauter dessus. Lutte de la Souplesse et de la Force sur fond de guitare zappaïenne. La Force est sur le point de triompher quand la Souplesse reçoit des renforts et renverse la situation. Mêlée générale. D'un doigt, Zappa arrête la machine à swing qui tourne dans son dos et envoie un de ses hommes à la rescousse. Le danseur est accepté par le maître, même s'il a un morceau de retard sur le ballet.

LE SOUFFLE DU GORILLE

La deuxième partie commence par une nouvelle pièce modernoclassique pour fluegelhorn, clarinette et basson, jouée hors tempo et qui démontre avec une aveuglante évidence que la légende Mothers = révolution musicale est plus fausse qu'un jeton. Tout est remarquablement construit, mis en place à la perfection, plein de trouvailles et de gags sonores, original parfois, swingant le plus souvent, mais il est bien certain que cinq mille compositeurs classiques, modernes, pop ou jazz ont déjà été plus loin que Zappa. Ce qui n'enlève rien à son talent qui est grand. Nouvel extrait d'Uncle Meat : « King Kong », histoire du film vue par les Mothers : « Un gentil gorille vivait sur une île où même les Américains n'avaient jamais mis les pieds. Ils y vont. Ils droguent le gorille. L'emmènent aux States. Se font plein de fric avec. Le tuent ». La parabole est valable pour bien d'autres lieux et bien d'autres gens. Gongs inquiétants, cloches, roulements profonds des tambours, la voix rauque et majestueuse du baryton s'élève.

Climat étonnant, toutes les îles sont là, qui bruissent doucement au vent. « Là, dit Zappa, vous pouvez presque sentir le souffle du gorille dans votre cou ». Et c'est vrai ! Nouveau danseur sur la scène, personne ne le regarde, le bide. « Variations on a theme by Igor Stravinsky » (réponse aux B, S & T ?) sera, hélas, le dernier morceau du concert. Sur une formidable assise rythmique qui mettra une fois de plus en valeur Estrada et Arthur III, chacun se fend de son long solo, ce qui n'ira pas sans quelques mauvaises surprises. Les bonnes d'abord, et mis à part le jeu de Zappa que l'on connaît à fond, puisqu'il n'a pratiquement pas arrêté de jouer depuis une heure : Ian Underwood, à l'alto wah-wah, qui sait créer un climat mais ne fut malheureusement guère audible ; Roy Estrada, dont le très beau solo sera gâché par l'irruption sur scène d'une cinquantaine de danseurs en folie ; Don Preston, (p.elec), fut simplement moyen et mérite un mauvais point pour avoir perdu le tempo au beau milieu de son solo (professionnel en diable, il rattrapa bien vite cette petite erreur de parcours) ; Bunk Gardner, au ténor amplifié, fut assez bluesy mais ne renversa certainement personne par terre ; quant au trompettiste anonyme, il prouva en l'espace d'un long solo fumeux, plat et bourré de clichés, qu'il méritait bien de le rester. La tasse noire. Sans aucun doute, les deux derniers méritent parfaitement le compliment que leur envoie Barney Wilen dans le dernier R & F : des musiciens de studio qui se sont laissés pousser les cheveux mais n'ont rien à dire. Mais Zappa, Arthur, Estrada et Underwood ont, eux, quelque chose à dire, pas de doute. Tout comme l'orchestre, pris dans son ensemble, a quelque chose à dire. Le fait que les Mothers aient un métier de fer, sachent lire des partitions relativement complexes et respecter un tempo pendant vingt minutes ne peut pas être porté à leur débit. Même si leur spontanéité peut paraître parfois assez... mécanique. A noter, au cours de ce dernier morceau, les extraordinaires riffs de Zappa à la guitare, l'homme montrant là que, s'il est un excellent soliste, il est encore meilleur accompagnateur. Puis la scène fut envahie par la troupe de « Hair », et tout le monde trouva cela très amusant jusqu'au moment où l'on vint dire à Zappa qu'il fallait arrêter de jouer. Ce qu'il fit. Toujours très professionnel. « Dommage », commenta laconiquement et un peu plus tard le premier chef d'orchestre pop du monde (deuxième : Paul Mauriat), nous aurions bien joué un peu plus longtemps. » Il n'avait pas l'air trop accablé tout de même... — PHILIPPE PARINGAUX.

P.S. Je vous le dis tout de même, le trompettiste s'appelle Buzz Gardner.



John Mayall, ou
le père spirituel
des nouveaux bluesmen :
Paris lui a réservé
un accueil triomphal.

MAYALL ENFIN

D'un côté on a ceci : « Le Blues... c'est Mayall... le grand, le BEAU Mayall!!! Oui, Mayall, le fantastique Mayall!!! Lui, par SA musique, par ce Blues qu'il a depuis si longtemps servi et su faire triompher, LUI... le Maître, il vous possède, il vous arrache des larmes, vous fait mal. Ce soir-là — et je n'y serai pas — une salle immense pour un Dieu de l'Éternel, l'Olympe de la Consécration alors que nous lui devons l'Univers... Mayall, c'est LE bluesman que chacun doit connaître, que tout le monde doit aimer. Et je l'aime, je l'aime ce Maître Suprême de cette merveilleuse musique, parce qu'il sait me faire oublier tant de choses. Je le suis, je me perds à ses côtés dans cette croisade qu'il mène avec tant d'amour.

« Faut-il marcher sur un couder de soleil pour atteindre cette étoile qu'est le Blues ? Oui, parce que dans ce ciel où nous avons vu s'éteindre tant de lunes, il y a toujours John Mayall.



» Et toi, Rock & Folk, n'oublie pas de nous conter les instants que te fera vivre le Blues-Mayall. Souviens-toi que le 2 juin 1969, le chant d'un harmonica, les lamentations d'une guitare empliront mon cœur et celui de nombreux de ses fans qui n'auront qu'un rêve pour voir et entendre... et un rêve, c'est si loin quand on aime... le BLUES. » (Lettre d'une lectrice à R & F).

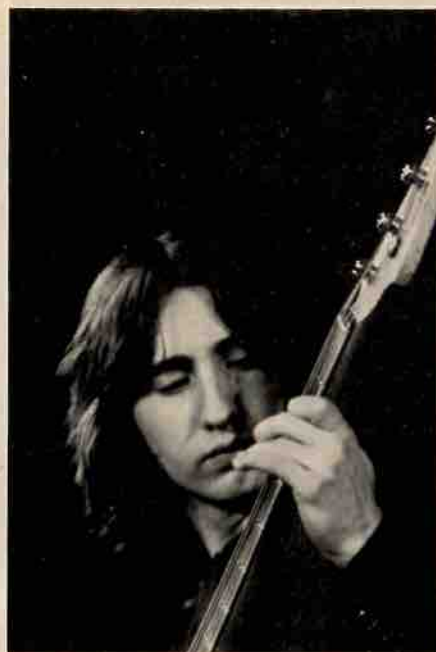
D'un autre côté, on a cela : « Mayall ? Pfft ! Du blues ? Vous voulez rire ! Tous ces petits jeunes gens à cheveux longs n'ont pas l'air de s'apercevoir que ce que joue et chante Mayall, nombre d'autres l'ont bien mieux joué et bien mieux chanté avant lui. Tout cela n'est que de la plate imitation. Ah ! la ! la ! écoutez-donc Leadbelly et Big Bill Broonzy, Elmore James et Lightnin' Hopkins ; eux représentent le blues, le vrai, dans ce qu'il a de plus authentique. Eux n'imitent personne. »

Deux excès bien fréquents, de l'ado-

ration infantile au purisme sénile, deux façons d'envisager l'art de John Mayall et, à travers lui, tout le blues blanc d'aujourd'hui. On voit les choses par le petit bout de la lorgnette et l'on élève l'homme au rang de divinité quand on ne le rabaisse pas à l'état de rien du tout. Pour une fois, une attitude centriste s'impose, à mi-chemin entre les enthousiasmes charmants (voir ci-dessus) mais un peu excessifs tout de même, et l'écrasant mépris des vieilles barbes pour lesquelles le blues se chante exclusivement en 78 tours. Mayall, à vrai dire, ne mérite ni autant d'honneur ni autant d'indignité. Ni Dieu ni Diable, il est juste



Johnny Almond



Steve Thompson

un Anglais blanc et blond qui essaie de son mieux de faire la musique qu'il aime et, ma foi, y arrive fort bien. Honnête jusqu'au bout des ongles, il ne se fait pas faute de clamer bien haut les noms de ses maîtres noirs et ne se pique surtout pas d'avoir inventé un genre musical dont chacun sait qu'il n'est pas né sur les rives de la Tamise. Et si quelques-uns de ses fans (contraction de « fanatiques ») les plus aveugles (les fanatiques sont toujours aveugles, excusez le pléonasme) croient dur comme fer qu'il est l'authentique inventeur du blues, Mayall n'y est vraiment pour rien.



John Mayall

Toujours est-il qu'en ce soir du 2 juin il était à Paris pour la première fois, sur la scène d'un Olympia rempli comme rarement il le fut, avec, en dépit d'un métier consommé, un trac épouvantable. C'est que Mayall tentait une expérience et que le public parisien était son cobaye. C'est qu'il ne s'était encore jamais produit sur une scène avec la formation qui l'accompagnait. C'est qu'un après-midi entier de répétitions avait révélé quelques-uns de ces petits défauts de cohésion que les plus professionnels des musiciens ne peuvent éviter quand ils jouent ensemble pour la première fois. Par chance, c'était de blues qu'il s'agissait et non pas de compositions de Jim Webb...

Une belle ovation salua l'entrée en scène du grand cow-boy blond, chapeau en





feutre, veste en daim et pantalon en velours, une cartouchière remplie de pacifiques harmonicas autour de la taille. Avec lui, trois musiciens : Steve Thompson à la basse, survivant de Laurel Canyon (beau titre de Western), Jon Marks à la guitare sèche et assis par terre, et Johnny Almond au ténor et à la flûte. Plus d'orgue ni de batterie, c'était là la nouveauté, un autre pas vers la simplicité, peut-être sera-ce bientôt de nouveau « the blues alone ». Simplicité en ce qui concerne la formule orchestrale uniquement, parce que, pour ce qui est du résultat, c'est-à-dire la musique, on aura pu noter une certaine tendance (une tendance certaine) à la sophistication. Ceci n'a rien de péjoratif, bien au contraire, les douze mesures du blues s'accommodant d'à peu près tout sauf de certains Français. Sophistication donc, très évidente dans les morceaux avec flûte et surtout dans le tout dernier, dont nous reparlerons. Pour ce qui est du manque de cohésion, il ne fut perceptible qu'en de très rares moments, à la fin des morceaux surtout, quand les trois musiciens levaient vers leur leader des yeux un peu inquiets qui avaient l'air de dire « patron, ça serait trop bête de se casser la gueule si près de la fin ». Mais tout se passa bien et chacun se tira à son honneur de situations qui ne furent jamais vraiment délicates. En témoignaient les rires soulagés qui ponctuaient chaque dernière note. Et le Maître lui-même daignait sourire ! Un son neuf pour un blues plus élaboré sous une apparente simplicité, prolongation logique des recherches orchestrales de « Bare Wires » et du mélodieux dépouillement de « Laurel Canyon ». Son délicat, poli, ouaté et souvent intimiste, basse discrète et ronde, arpèges raffinés de la guitare sèche et contre-chant mélodieux de la flûte qui joue désormais, et avec plus de fraîcheur, le rôle que tenait l'orgue dans les formations précédentes.

Il ne faut cependant pas croire que c'est à un récital de musique de chambre que le public parisien était convié. C'était bel et bien du blues, rythmé et riffé, si parfaitement que l'absence de batteur ne se fit pas sentir une seule seconde (Jon Marks en fit parfois office, en marquant le temps sur la caisse de sa guitare, à la manière d'un bongoïste).

DES GUITARES SUPERBES

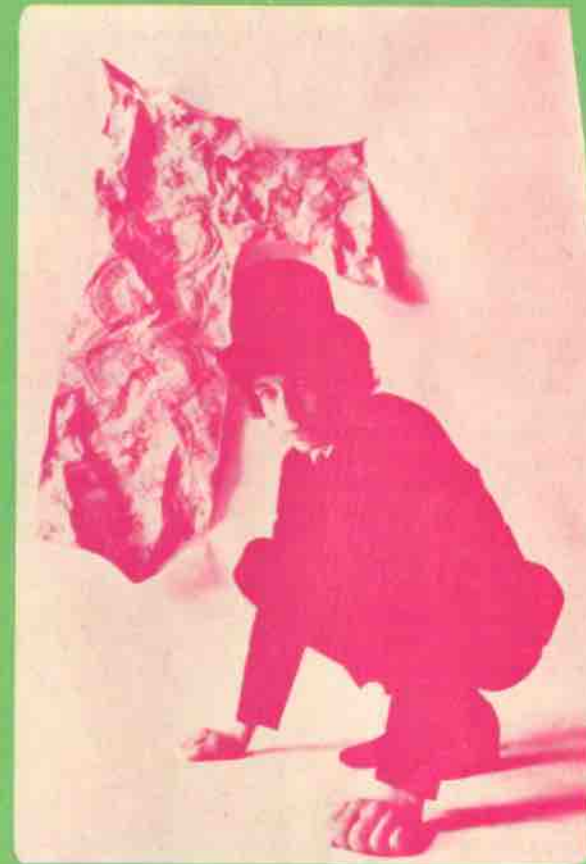
« The laws must change », Mayall attaque à l'harmonica amplifié, debout derrière son micro, déhanché, ses bottes pointure 46 marquant elles aussi le tempo. Tout de suite cela tourne rond derrière lui, sans heurts, tranquillement, Steve Thompson « assurant » avec efficacité sinon avec génie, Marks et Almond (au ténor) riffant ensemble. Une partie du public se met à claquer des mains au cours du deuxième morceau

et au beau milieu d'un splendide solo d'harmonica. Aussitôt, une houle de « chuttt » rageurs et sifflants comme des serpents venimeux submerge la salle et les audacieux s'arrêtent bien vite de marquer le tempo, honteux du sacrilège qu'ils viennent d'ébaucher. Ils étaient à la messe et ne le savaient pas ! Le public français est décidément plus royaliste que le roi qu'il n'a pas. Et les grands souffles glaciaux qui montaient de toute part n'étaient pas sans rappeler ceux qui déferlent sur l'Opéra quand le ministre de la Culture se met à ronfler un peu trop fort au moment précis où la Callas module un contralto particulièrement sublime. Enfin... pour ce qui est de la rigolade, on se rattrapera largement avec les Mothers. Sous le rebord du chapeau de cow-boy, entre deux rideaux de cheveux dorés d'où n'émerge qu'un nez pointu, les petits yeux vifs cherchent ce qui convient le mieux à leur propriétaire parmi l'assortiment des guitares superbes. « Sleepin' by her side », blues très lent et très beau au cours duquel Almond prend un magnifique solo de flûte, prouvant qu'il est meilleur sur cet instrument qu'au ténor. C'est typiquement l'atmosphère de Laurel Canyon, paisible et mélancolique, un peu voilée, toujours très prenante. On ferme les yeux et on voit un coucher de soleil sur le Pacifique. En plein Olympia !

Changement de guitare et version différente de la même situation, puisque le morceau suivant s'intitule « Can't sleep this night ». C'est le dernier de la première partie (les morceaux de Mayall sont maintenant relativement longs, puisqu'il n'y en eut que cinq en première partie et six au cours de la seconde), pris en tempo medium. Le blues, toujours, et il en sera ainsi jusqu'à la fin du récital. Ou presque...

« So hard to share » ouvre la deuxième partie. Les soli d'harmonica de Mayall sont toujours très beaux et fort bien construits, riches aussi, quand on sait le peu de possibilités mélodiques et harmoniques qu'offre l'instrument. C'est tout à l'honneur de Mayall, qui n'est, techniquement parlant, ni un grand harmoniciste, ni un grand guitariste, ni un grand organiste, ni un grand pianiste, ni un grand chanteur, de savoir utiliser tous ces instruments et sa voix d'une façon très sobre, quasi-rigoureuse, sans jamais rechercher ces effets faciles que l'amplification rend toujours possibles. On en aura la preuve dans le morceau suivant, « Sour Milk Gulch Road », quand il prendra un long solo de guitare « bottle-neck » plein de simplicité et de chaleur, bien plus proche de Lightnin' Hopkins que d'Eric Clapton. Le public applaudit et il eut raison. Mais il est tout de même dommage qu'il n'ait pas réservé le même sort au jeu de guitare de Jon Marks dans le morceau suivant, « I'm

gonna fight for you, J.B. », hommage de Mayall au bluesman qu'il admirait le plus : J.B. Lenoir. Morceau joué à deux guitares seulement et au cours duquel Marks fit preuve de qualités remarquables de guitariste, même si ce n'est pas de guitariste de pur blues : belle sonorité, belle technique et belle inspiration, discours dépouillé de toute fioriture et de toute vulgarité, dont la rigueur n'excluait nullement l'émotion. Des trois accompagnateurs de Mayall, Marks est celui qui laissa la meilleure impression. Ce qui ne veut pas dire que Thompson et Almond furent mauvais, bien au contraire, on sait avec quel soin Mayall s'entoure. Mais, si l'un des trois hommes doit se révéler un jour grand instrumentiste, je parierais bien ma chemise (la vieille, celle avec le col effrangé) que celui-là sera Marks. « Gonna move », le morceau le plus rythmé de la soirée, loin pourtant des lisières du délire, la musique de Mayall restant toujours respectable et parfaitement dépourvue de cette folie si indispensable à d'autres mais qui chez lui ne serait que concession et mensonge. C'est que l'idée que se fait Mayall du blues est très haute et entièrement basée sur la sincérité des sentiments. Peut-être faut-il chercher là l'explication au fait que deux morceaux furent décevants au cours de cette soirée, deux morceaux qui, comme par hasard, n'étaient pas des compositions de Mayall, mais des enfants de deux jeunes musiciens anglais, avec tout ce que cela suppose d'environnement et d'influences pop. Le fait que ces deux musiciens soient Steve Thompson (« California ») et Jon Marks (« Don't pick a flower ») ne change rien à l'affaire : ils ont quinze ans de moins que Mayall et n'ont pas, comme lui, consacré les deux tiers de leur vie au blues. On sentit Mayall mal à l'aise au cours de ces deux interprétations, et moins sur « California » qui est un blues classique que sur « Don't pick a flower » qui est carrément une chanson pop, jolie mais un peu mièvre. Ce fut le dernier morceau de la soirée (Mayall s'excusa gentiment, mais ils n'en avaient pas répété d'autres) et aussi le plus décevant, en dépit du très ravissant alliage des sonorités de la guitare sèche et de la flûte. Le seul aussi qui présenta un Mayall exclusivement chanteur, planté devant le micro et embarrassé de ses mains comme de la mélodie trop « romantique » de son guitariste. On avait entendu tellement mieux auparavant que l'on ne put s'empêcher d'être un peu déçu. Mais, une fois le rideau tombé, ne restaient plus que les bons souvenirs laissés par un grand artiste. Et il faut vraiment être journaliste pour pinailler comme ça et aller chercher dans tous les coins sombres des petites bêtes qui ne demandent qu'à se faire oublier... — PHILIPPE PARINGAUX.



dylan toujours

Tout ce qui va suivre pour vous dire que Dylan n'a nullement besoin qu'on le défende. D'abord, il serait assez grand pour le faire tout seul s'il en avait envie, et l'on sait les ravages que peut exercer son ironie corrosive. Ensuite, il n'en a pas envie. Dylan fait partie de ces très rares artistes qui sont vraiment indifférents à tout ce que l'on peut dire d'eux, en bien comme en mal, et qui ne prennent jamais la peine de lancer au monde force communiqués, justifications, démentis et mises au point. C'est là une attitude incompréhensible pour beaucoup, qui considèrent qu'un éclat (ou, mieux, un bon petit scandale) vaut toutes les pages de publicité du monde et coûte de toute façon bien moins cher. Mais l'attaché de presse de Bob Dylan n'a pas de ces petits problèmes qui n'ont qu'un très lointain rapport avec l'art : quoi que fasse son patron, il reste de toute manière l'un des artistes de ce temps dont on parle le plus. Et même quand il ne fait strictement rien et disparaît de la vie publique, on parle encore de lui. Ce qui fait que Bob Dylan est l'un des personnages au sujet duquel on a dit et écrit le plus grand nombre d'âneries. Ceci ne fera qu'ajouter au reste. Complexe de supériorité, que cette superbe distante et un peu méprisante ? Le génie planerait-il à de telles hauteurs que l'écho misérable des voix humaines ne l'atteindrait même plus ? Peut-être. Mais peut-être aussi le refus délibéré d'entrer dans le jeu qui se joue et duquel on ne se retire plus une fois qu'on a fait le premier pas. Dylan prend ses distances et les garde. Peut-être, par le passé, a-t-il ri ou a-t-il pleuré de ce que l'on a dit de lui, mais il a serré les dents et n'a jamais répondu. Aujourd'hui, il s'en fout, pas d'autre mot. L'essentiel était, n'est-ce pas, de ne pas prendre trop de mauvaises habitudes et de créer son art sans trop se soucier de l'opinion d'autrui. Du moins sur le plan que nous venons d'évoquer, car il ne faudrait pas généraliser et croire que Dylan est totalement imperméable au monde et qu'il passe sa vie à se regarder le nombril. Non, simplement, sa vision de l'humanité est un peu plus complète que celle des autres et ne s'embarrasse pas de détails inutiles.

Une autre particularité rare de Bob Dylan montre bien à quel point il se tient en dehors de ce système déshumanisé qu'est devenu aujourd'hui l'univers de la chanson : la rareté de ses œuvres, distillées au compte-gouttes, d'année en année parfois. Pas de singles toutes les semaines, pas de double-albums tous les trois mois, un succès (et chaque nouveau disque de Dylan est, malgré tout, un grand succès) ne doit pas obligatoirement et immédiatement être suivi d'un autre succès. Le critère numéro un de la critique pop anglo-saxonne est toujours : « doit bien (ou mal) faire dans

le hit-parade ». L'analyse, bien souvent, s'arrête là, et c'est dommage (encore que des magazines comme « Rolling Stone » ou « Jazz & Pop » soient de très bonne qualité, qui ont compris que la pop-music était désormais bien plus qu'un simple produit de consommation). Dylan reste totalement étranger à cet univers entièrement dominé par l'argent, et nul ne le forcera jamais à enregistrer des chansons qu'il n'estime pas totalement satisfaisantes pour lui-même.



Car, là encore, c'est de Dylan plus que de son public qu'il s'agit, et je ne suis pas éloigné de croire que le premier ne pense pas du tout au second quand il compose ou enregistre. Un an pour réfléchir, pour mûrir un disque de dix chansons, voilà qui n'est guère banal. L'éventuel acheteur peut se sentir, en plus d'être impatient, flatté par ce perfectionnisme un peu pointilleux et qu'il prend pour du respect de l'artiste envers lui. Je ne crois pas qu'il ait raison, Dylan restant ce qu'il a toujours été, un solitaire pour qui nous l'avons dit, l'opinion des autres n'est pas si importante, surtout quand « les autres » ne sont qu'un public lointain, sans voix ni visages. Il est plus probable que le premier critique de Dylan, c'est Dylan lui-même, juge sans complaisance et impitoyable autocenseur. Et ceci à tous les niveaux, y compris les plus élevés. Il ne s'agit pas seulement pour Dylan de se dire que telle ou telle chanson n'est pas assez belle pour être enregistrée, ce perfectionnisme-là est à la portée de tout le monde (encore qu'il serait passionnant d'écouter toutes les bandes que l'homme a enregistrées en studio et parmi lesquelles doivent bien se trouver quelques petites choses qui feraient le bonheur de n'importe quel bon auteur-compositeur). Il ne s'agit pas non plus de se demander si telle ou telle chose vaut bien la peine d'être dite, même joliment (voir parenthèse précédente). Il s'agit, et c'est en cela que Dylan est bien au-delà, de savoir si l'artiste est satisfait de son art TOUT ENTIER, et, si la réponse n'est pas franchement oui, de remettre complètement cet art en question. Jamais, pour Dylan, la vérité



d'un moment n'est forcément celle du lendemain. « Girl from the North Country », version originale et version Nashville sont deux chansons qui n'ont plus grand rapport entre elles, ceci pour prendre un exemple formel et frappant.

Combien de Dylan ?

C'est que Dylan est changeant, très changeant, et que ces changements ne sont certainement pas artificiels et correspondent plus à des motivations profondes qu'à de soudains caprices de surface. Nous abordons là à des rivages délicats et que je me garderai bien d'explorer, ceux de la psychologie dylanienne. Maquis touffu, dans lequel l'homme lui-même ne semble pas toujours y voir très clair. Qui peut suivre sans risque de se tromper grossièrement le cheminement de la pensée de Dylan dans le long espace de temps qui sépare chacune de ses œuvres ? Pas moi, en tout cas. On ne peut se risquer qu'à affirmer des évidences qui méritent pourtant d'être redites : que l'intelligence verbale et mélodique, la sincérité aussi, sont les seules constantes nettement perceptibles de l'œuvre de Dylan à ce jour. Mais que, plus qu'aux changements purement formels de cette œuvre, il faudrait s'attacher aux changements spirituels de leur auteur, les premiers n'étant évidemment que le reflet des seconds. Découvrir l'homme à travers son œuvre... Peut-être est-ce là une bonne démarche, quoique bien incertaine, meilleure en tout que celle qui consiste à jouer au petit jeu des comparaisons. On a beaucoup comparé Dylan à Cohen, Cohen à Dylan, plus exactement, les deux hommes étant, disait-on,



des poètes. Rapport un peu léger pour une comparaison assez artificielle, les deux hommes étant fondamentalement différents, en ce sens que Dylan est, jusqu'à preuve du contraire (« Nashville Skyline » ?) un artiste profondément engagé dans son époque alors que l'art de Cohen est parfaitement intemporel, musique et paroles. Et puis, il n'y a qu'un Cohen (toujours jusqu'à preuve du contraire, mais il est bien peu probable que Cohen puisse, sans se renier lui-même, changer aussi radicalement de style que l'a fait Dylan à plusieurs reprises) tandis qu'il y a plusieurs Dylan. Que celui de « John Wesley Harding » ressemble plus à Cohen que le Dylan

de « Nashville Skyline » ne prouve pas grand chose, et surtout pas que Dylan est moins bon qu'avant... à moins que l'on ne considère Léonard Cohen comme la perfection vers laquelle doivent tendre tous les artistes.

De même, il me semble parfaitement vain de découper Dylan en tranches et de dire, en comptant sur ses doigts : « Voyons, combien y-a-t-il de Dylan ? Trois, le petit folk-singer engagé des débuts, le poète écorché qui nasillait son amertume sur un fond de rock'n'roll, et le chanteur country paisible et tout-amour ? Ou quatre, si l'on ajoute l'homme de « John Wesley Harding » ? Ils sont différents, certes, mais malgré tout toujours semblables et reliés les uns aux autres par mille fils ténus ou bien énormes, ils ne sont que les différents aspects d'une MÊME personnalité. Et pourquoi, dans ce cas, ne pas parler du musicien de studio qui jouait de l'harmonica sur « Midnight Special », dans un ancien disque de Harry Belafonte ? Et si l'on veut vraiment cerner de cette



manière l'importance de Dylan, pourquoi ne pas considérer comme partie intégrante de son œuvre tout ce qu'il a apporté à la pop-music d'aujourd'hui, pourquoi ne pas parler de ses fils spirituels et électriques (Byrds, Al Kooper, The Band, etc.) ? Le champ des possibilités est vaste, ce qui prouve que nous avons affaire à un grand artiste, pourquoi, dès lors, en laisser certaines de côté, qui ne sont pas moins importantes que les autres ? Surtout si l'on prétend envisager la chose d'un point de vue autre que purement formel.

Et puis il est bien évident que tous ces gens qui se sont déclarés déçus par « Nashville Skyline » sont les mêmes qui avaient été déçus lorsque Dylan-folk-singer était devenu Dylan-rocker. Qu'ils s'attendent à être déçus encore et souvent, espérons-le, s'ils n'aiment pas les changements. Ils aiment trop, par contre, les classifications et ces artistes qui restent une carrière durant figés dans les mêmes tics, les mêmes attitudes, prisonniers de mêmes formules cent fois répétées.

De la musique avant toute chose...

Dylan changera encore, c'est sûr. Que nous réserve son prochain disque, nul ne peut le dire. Le peut-il lui-même ? Probablement non. L'homme aime trop les défis qu'il se lance à lui-même, il aime trop se surprendre pour être de



ceux qui font des projets à longue échéance. Comme l'a écrit si justement Johnny Cash sur la pochette de « Nashville Skyline », il y a ceux qui n'imitent pas, qui ne peuvent pas imiter. Dylan est de ceux-là, et ils sont rares. Il est à tel point de ceux-là qu'il ne souffre même pas de s'imiter lui-même. Quelle profonde et constante insatisfaction peut donc pousser cet homme à laisser tomber complètement chacun des styles qu'il a créés au moment exact où il atteignait à la perfection ? Peut-être, justement, le fait-il parce qu'il n'y a plus rien au-delà de la perfection, rien sinon un éternel retour sur soi-même et le ressassement de mots et de musiques qui pour être beaux n'en sont pas moins toujours semblables et plus très frais. Bob Dylan n'est pas comme les autres, définitivement, et il serait bien vain d'essayer de le définir à tout jamais par quelques mots sur une étiquette. Pourquoi ne pas en prendre son parti une bonne fois pour toutes et se dire qu'il n'y a que ce qui bouge qui vit ?

Il n'est pas question de reprocher ici à quiconque d'avoir été déçu par « Nashville Skyline », bien entendu, nul n'étant censé porter à Dylan ou à aucun autre cette admiration béate que l'on rencontre encore trop souvent et qui anesthésie toute velléité de sens critique. On a parfaitement le droit de préférer « John Wesley Harding » ou « Blonde on Blonde » à « Nashville Skyline », le contraire serait inquiétant. Mais, sincèrement, je ne pense pas que l'on puisse affirmer sans se tromper que ce dernier disque est sans intérêt ni originalité, plat, soupe et guimauve, que Dylan n'y dit rien d'intéressant et que les mélodies y sont bien mièvres. Je suis d'autant plus à l'aise pour défendre ce disque qu'il n'est pas mon préféré dans l'œuvre de Dylan, le sommet de celle-ci ayant, à mon avis, été atteint (provisoirement) avec le fabuleux « Blonde on Blonde ». Réglons d'abord le problème des mélodies : il semble que beaucoup de gens aient confondu la musique avec la façon de l'interpréter. La voix de Dylan a changé, pas ses musiques. Les orchestrations ont changé, pas les mélodies qui sont toujours composées dans le même esprit. Qui peut affirmer de bonne foi qu'un titre comme « Tell me that it isn't true » n'eût pas pu figurer, tel qu'il est, sur « Blonde on Blonde » ? Non, les mélodies de « Nashville Skyline » restent ce qu'ont toujours été les mélodies de Dylan : des choses simples et belles le

plus souvent, musicalement très fines, intelligentes et bien construites. Pas mièvres, non, délicates, même si la voix nasillarde n'est plus là pour leur donner un impact supplémentaire, un petit côté imparfait. Nous l'avons dit, la musique de Dylan est toujours l'exact reflet de son état d'esprit du moment et a toujours été en parfait accord avec les mots qu'il chante (revendicative : « The times they are a-changin' » ; amère : « Like a rolling stone » ; grinçante : « Rainy day woman » ; désespérée : « Sad eyed Lady of the Lowlands » ; tout-amour : « Lady lay » et, DEJA, « She's like a woman »). C'est encore le cas pour « Nashville Skyline ».

... le reste est littérature

Par quelle nouvelle métamorphose spirituelle et physique Dylan est-il devenu ce qu'il est aujourd'hui, lui seul le sait, et toute affirmation émise à ce propos ne serait basée sur rien d'autre que des suppositions. Ce qui est important (pour moi, puisque tout cela est affaire de goût), c'est qu'il n'y a pas lieu d'être déçu par « NS », et que, sur chaque point, il est possible de répondre aux arguments des amoureux déçus. Ce que ces derniers ont sans doute le plus regretté, c'est de ne pas reconnaître celui qu'ils considéraient comme un poète à message, le poète de l'époque folk, le poète de l'époque rock, le poète de « John Wesley Harding ». Peut-on, pourtant, affirmer que la poésie ne s'enfante bien que dans la douleur ? Qu'un artiste doit obligatoirement souffrir pour créer une œuvre valable ? Et que l'ésotérisme est une condition nécessaire au talent ? Et l'amertume ? Et l'inhabitué ? Dylan chantant l'amour est-il moins poète que Dylan chantant la rage et le non-amour ? Ronsard est-il moins poète que Rimbaud ? Ce Rimbaud qui disait : « J'ai mis la beauté à genoux et je l'ai injuriée... Mais j'ai appris aujourd'hui à saluer la beauté qui passe ». La poésie de Dylan, dans « Nashville Skyline », est simple, accessible, tranquille et presque humble. Dépourvue sans doute de cet humour féroce et de cette extraordinaire amertume qui marquaient les œuvres précédentes, mais pas moins belle pour cela.

Et puisque nous en sommes à citer les poètes, ne résistons pas au plaisir de terminer sur quelques vers de cet « Art poétique » de Verlaine dont Dylan semble suivre les conseils au pied de la lettre : « De la musique avant toute chose... Prends l'éloquence et tords-lui son cou !... Que ton vers soit la bonne aventure, Epars au vent crispé du matin, Qui va fleurant la menthe et le thym... Et tout le reste est littérature ». — PHILIPPE PARINGAUX.

CLERC

ET

HAIR



Tête dans les nuages et pieds sur terre, avec sa gueule de pâtre grec civilisé, debout entre la fureur et la langueur de vivre, entre les motos sauvages et « la petite sorcière malade », il est entré dans la chanson.

Au théâtre de la porte St-Martin, tous les soirs, ils s'installent sur scène dix minutes avant tout le monde, dans la posture méditative du yogi, et regarde. Il est Claude, l'« ange chevelu » de « Hair », spécimen n° ... à maladie de peau bizarre, promis au service militaire, le pur esprit de la tribu et la victime immolée au « système ».

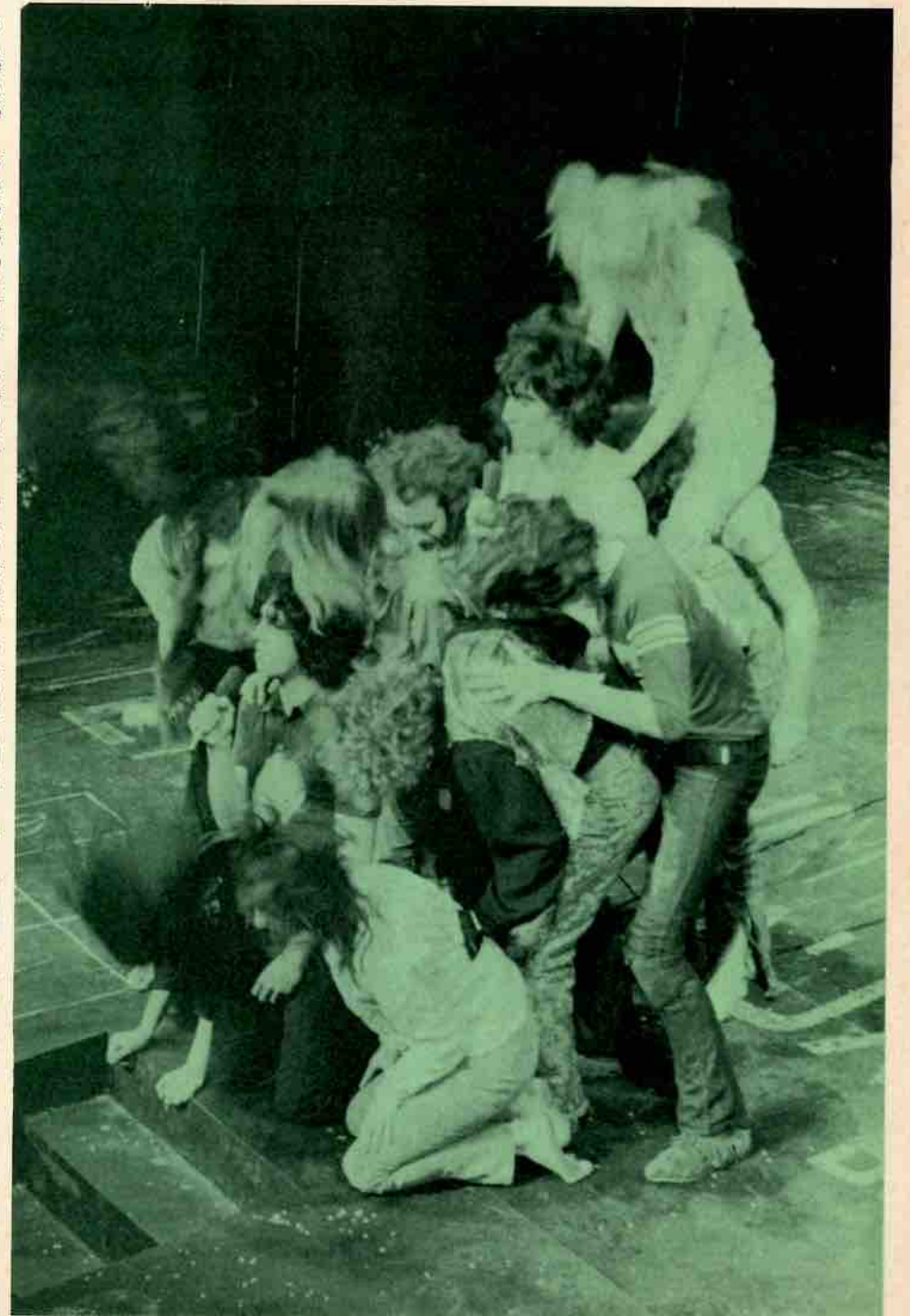
— Je ne suis pas venue voir la vedette mais l'interprète chantant et jouant parmi la tribu. Comment êtes-vous venu à « Hair », après l'Olympia ? Le coup de foudre ?

— Castelli m'a entendu à l'Olympia, c'est lui qui a eu le coup de foudre. J'ai refusé. Il m'a poursuivi pendant dix jours, m'a permis d'aller voir le spectacle à Londres. J'ai senti qu'il y avait quelque chose mais je ne savais pas quoi. J'ai encore refusé. Ce n'est qu'aux auditions, quand j'ai senti le travail et l'atmosphère, les chœurs, que j'ai eu le « pincement » ; j'ai dit oui, et contre l'avis de tout le monde, j'ai foncé. Et je ne regrette rien du tout ; ça m'a ouvert l'esprit. Et puis il faut une petite dose d'inconscience dans ce métier.

— Que représente « Hair » dans votre carrière de chanteur ?

— C'est une expérience, que je ne retrouverai peut-être jamais plus, ou, si je la renouvelle, ça partira de moi ; j'ai été engagé à titre d'interprète uniquement, cela inclut une expérience de comédien que je n'avais jamais eue auparavant ; cela implique, sur un plan plus personnel une libération physique et intellectuelle passionnante ; j'espère que « Hair » va montrer au reste des gens de ce métier et au public qu'il y a une autre forme de spectacle à trouver, au moins par les gens de notre génération, qui se situe entre la comédie musicale et la célébration théâtrale ; le tour de chant traditionnel à mon avis, c'est de plus en plus « râpé ».

— Avez-vous l'impression d'être sur la scène comme dans la vie, ou sentez-



vous un décalage entre le personnage de Claude et vous-même ?

— Il y a les deux ; il y a une part de jeu puisqu'il s'agit d'interpréter des chansons ou un texte sur une mise en scène ; mais dans l'explosion, dans l'esprit même de « Hair », je suis le plus naturel possible. Il y a des trucs qui m'ont gêné dans le texte, des choses que je ne pouvais pas dire parce que je ne les sentais pas.

— Lesquelles ?

— Oh des détails ; on s'est arrangé avec Lanzmann et Castelli pour les supprimer ou les modifier. Ce problème, je l'ai avec mes paroliers aussi en temps normal. Je travaille surtout instinctivement.

— Avez-vous la possibilité d'improviser ?

— L'improvisation est minime dans le texte ; on a beaucoup plus de liberté dans les gestes, la façon de bouger.

— Dans le déroulement de « Hair », il y a des moments intenses d'éclatement collectif et des moments creux où « la tribu » a l'air de répéter sans conviction les mots-clés d'un univers somme toute étranger à elle, mais qui participent à l'exploitation du phénomène « hippy » par les marchands de spectacle, par exemple L.S.D., masturbation, flagellation, etc...

— Pendant la chanson à laquelle vous faites allusion « Sodomie », vous n'avez pas remarqué le sourire narquois de tous les interprètes ?

— Alors c'est fait pour quel public ? Pour choquer le bourgeois et l'enchanter du même coup puisqu'il paie assez cher pour venir s'entendre dire ça ?

— Qu'est-ce que cela veut dire le public bourgeois ? « Hair » n'est pas fait pour un public. C'est une cérémonie, quelque chose de très pur, de très enfantin parfois ; le sexe y est sublimé là où certains ne voient que copulation systématique.

— Claude « déglutit les enzymes » mais honore la lune, la neige. Le côté « mystique » de Claude ne vous gêne pas ?

— Claude est le chef spirituel de la bande. C'est à la fois drôle et sérieux. Dans la chanson « Hair », l'hymne aux cheveux, le « je veux être comme Jésus un ange chevelu » est marrant. De toute façon, Jésus-Christ a toujours eu bon dos.

« Hair » c'est un grand souffle de bonté qui passe ; et le public devant les types qui sont sur scène, qui sont jeunes et qui s'amusent, le renvoie. Michel Simon qui est venu voir le spectacle a dit : « C'est la première fois depuis bien longtemps que je vois des gens qui ne s'emmerdent pas sur une scène ». La vitalité est communicative. « Hair » c'est une pièce qui se moque de soi et des autres, qui soulève des problèmes qui ne sont absolument pas neufs (le conflit des générations, le piège de la société de consommation et de la guerre, exacerbé aux USA) mais qui sont traités selon un cérémonial inhabituel.

« Hair » relève pourtant d'une certaine jeunesse ; mais toute la jeunesse mondiale n'est pas comme ça ; toute la jeunesse mondiale n'a pas les cheveux longs, malheureusement d'ailleurs ; toute la jeunesse mondiale n'a pas ces problèmes-là : le Vietnam est un problème spécifiquement américain, la drogue aussi je crois ; pour échapper à l'angoisse de la super-civilisation où tout existe à profusion, il y a le refuge des paradis artificiels.

— Vous pensez que « Hair » est en avance sur l'Europe ?

— Oui. Mais si on ne précède pas la mode, on se casse la figure.

— Ne pensez-vous pas justement qu'adapter « Hair » en Europe, c'est se plier à une mode et dénaturer le cri d'une certaine jeunesse américaine ?

— Bien sûr, « Hair » est un spectacle typiquement américain ; à partir du moment où il y a spectacle, il y a déjà adaptation et jeu. Les hippies authentiques renient « Hair » parce qu'il y a utilisation commerciale du phénomène

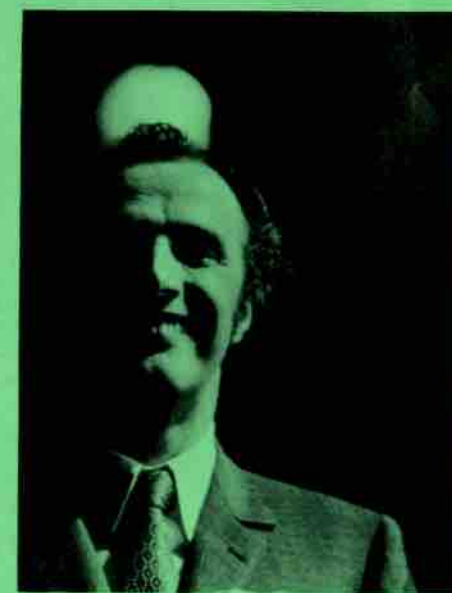
hippy paraît-il ; j'ai entendu dire ça récemment ; et ça me fait rigoler que de purs hippies gueulent contre « Hair ». Où sont les purs hippies ? A l'origine « Hair » a été monté par des professionnels du spectacle qui allaient d'échecs en échecs et dont ce fut le premier succès commercial.

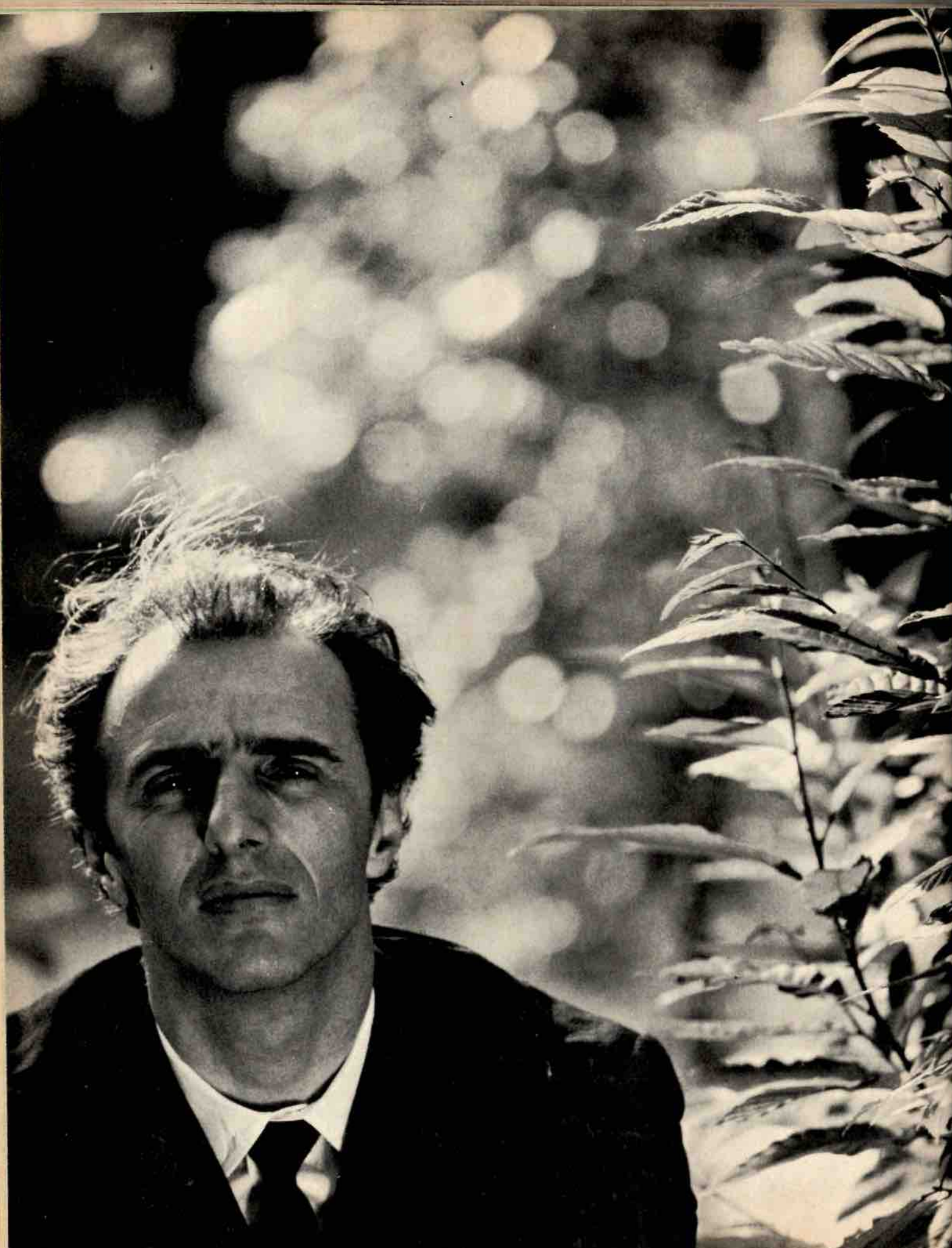
Ce qui est important c'est moins le « phénomène hippy » que la fable, le rituel autour du personnage de Claude. Il refuse de brûler sa feuille d'enrôlement et il est récupéré par la société. Il apparaît habillé en soldat à la fin ; il est invisible au reste de la tribu, il est mort pour tous ; tous sont à la manif, il passe et eux ne le voient plus. Claude est le type qui tombe dans le panneau, parce qu'à un certain moment, il faut choisir d'entrer dans la société, se couper les cheveux, faire son service militaire, avoir une femme et des enfants. La mort de Claude, c'est l'esprit tué par le système. Je n'aurais pas pu jouer le personnage de Berger, tout en rythme, le chef physique de la tribu. Claude est un personnage « en retrait », qui me convient davantage, non parce qu'il m'isole et me différencie du clan et me sort de l'anonymat, mais pour le drame qu'il représente.

— Vous ne vous sentez à aucun moment pris au piège d'un super-show mais vous vous exprimez réellement ?

— Je m'amuse surtout beaucoup ; et puis j'aime l'ambiance ; je n'avais jamais vécu en communauté avec des jeunes depuis les Éclaireurs de France ! Il y a en fait très peu de réels amateurs dans la troupe ; tous des semi-professionnels du théâtre ou de la chanson, sauf Philippe le lycéen et Carlos le Péruvien qui plane continuellement. Ce qui reste finalement de « Hair » pour moi, c'est ce mouvement-là sur la scène, ce flux et ce reflux d'algues. C'est ça, mains tendues, nos yeux sont ouverts, laissez entrer le soleil. C'est extraordinaire. — Propos recueillis par FRANÇOISE SELORON.

LES NOUVEAUX CANADIENS





LES gilles vigneault, robert charlebois NOUVEAUX louise forestier: révélations CANADIENS "françaises" de 1969 ?

D'un côté l'hiver, le Saint-Laurent, la forêt : Gilles Vigneault. De l'autre, une musique-tonnerre en la bémol majeur, l'orgue à parfums du « Meilleur des mondes » d'Aldous Huxley : Charlebois- Forestier. Le retour aux sources et l'an 2000. Pourtant, malgré les apparences, nul fossé ne les sépare. « La Marche du Président », c'est écrit par Vigneault, c'est chanté par Charlebois et Forestier. Alors ? Il doit bien y avoir une explication. Gilles Vigneault avait commencé à nous la donner (voir Rock & Folk n° 28), il continue :

« On ne réalise pas en France ce qu'est notre pays : huit mois d'hiver, quinze jours de printemps, deux mois d'automne, cela ne fait pas beaucoup d'été. L'hiver, c'est blanc, froid, sec, et lumineux. A Paris, c'est gris, froid, humide, et c'est court. Une sorte d'hiver bien bon pour la tuberculose ! Au mot hiver nous ne donnons pas du tout la même acception. Une forêt, ça ne veut pas dire la même chose. Une rivière, un fleuve, non plus. Un fleuve comme le Saint-Laurent, ça serait pas poli si ça venait visiter Paris, d'une seule claque, comme ça ! Ces acceptions différentes font que le Français est un peu jaloux qu'on fasse l'amour avec ses mots, qu'on couche dedans ce qu'on pense

en vers, qu'on les arrange, qu'on s'en serve. Ce sont ses mots. Il a raison, ça lui appartient depuis 832, au moins ! Ce sont de beaux outils, pourtant, mais qui, arrivés là-bas, servent à nommer d'autres réalités. Avec ces mots je dis tout ce qu'il m'est resté de Natashquan, le meilleur de ce que j'ai, le meilleur de ce qu'on accumule en treize ans de Natashquan. Avec de l'eau, du sable, la forêt à l'infini derrière soi, la mer à l'infini devant soi, l'horizon aux quatre points cardinaux, de l'air, du silence. C'est là qu'on apprend tout ce qu'on a à dire après ».

La chanson est encore pucelle

Mais Charlebois - Forestier ne chantent pas Natashquan, ils chantent « Lindberg » ou la Californie. Écoutons encore Gilles Vigneault :

« En France la chanson est une dame un peu âgée. Chez nous, c'est une jeune fille encore pucelle ! Elle a une vingtaine d'années, elle vient d'arriver. Elle est toute neuve, et c'est pourquoi les structures de ce métier sont encore rigides. Charlebois- Forestier, par exemple, ça nous sur-

prend, nous aussi. Autant que vous. Autant que « La Danse à Saint-Dillon » a surpris là-bas quand je l'ai chantée pour la première fois. Les Montréalais ne la comprenaient pas davantage que les Parisiens ne la comprendront. Dans les villes, au Québec, ils parlent le « joual », une langue un peu abâtardie syntaxiquement par l'anglais. A la campagne, chez nous, on parle un français qui se rapproche beaucoup plus du français qu'on parlait ici au XVII^e siècle. Et ce n'était pas du tout du mauvais français. Seulement là-bas, comme partout, il y a plein de tabous. Leur avantage, c'est qu'ils sont plus neufs, moins structurés et qu'ils tombent plus vite. Ça ne m'a pas empêché d'écrire, « La Marche du Président » avec Charlebois et Forestier. On ne se compromettait pas. Chez nous, il n'y a pas de président. Sauf de compagnies ou de sociétés. Ce qui revient exactement au même ! Le président de la General Motors ou de la General Electric est aussi général que tous les généraux qui peuvent être présidents ailleurs(1) ! C'est terminé là-bas la colonisation par l'Angleterre. Aujourd'hui, c'est sa petite fille, qui a grossi !

Charlebois-Forestier, c'est un produit américain, parlant français, et qui dit

LES NOUVEAUX CANADIENS

des choses extrêmement intéressantes. Parce qu'à 24 ans, ça dit déjà non à toutes sortes de choses, avec une espèce d'impudence et d'inélégance élégante qui en vaut bien d'autres. J'aime beaucoup ce qu'ils font et nous sommes en train d'écrire ensemble d'autres chansons. Nous n'avons pas le temps, ni les structures pour faire des haines, des rancœurs, des cloisons étanches entre nous. C'est pourquoi, si différent que je puisse paraître par rapport à eux, nous travaillons ensemble. Et puis, quand même, avant nous est passé un certain Monsieur Félix Leclerc. Il a beaucoup semé. Et nous récoltons».

Vive le Québec libre !

Leclerc. C'est lui le pionnier. Avec sa silhouette de bâtisseur de cathédrales, sa tête de bourlingueur et son sourire timide, il est venu prospecter l'Europe une bonne douzaine de fois. Sur la rive gauche et du côté de Bobino, on l'appréciait. Mais le grand boum de la chanson canadienne date de 1960. Pas seulement parce que cette année-là Vigneault laisse tomber ses chères études, ses élèves et ses cours de maths. Avec lui naît une génération de chanteurs québécois qui ne se contentent plus de chanter Brassens, Brel ou Ferré : les Jean-Pierre Ferland, les Georges Dor, les Claude Léveillé, les Raymond Lévesque, tous auteurs-compositeurs du cru. Et deux interprètes très douées : Pauline Julien et Monique Leyrac. Félix Leclerc n'était plus seul.

Charles de Gaulle l'a si bien compris qu'en 1967 il est allé sur les bords du Saint-Laurent proclamer le Québec libre ! La réaction de Bruno Coquatrix ne s'est pas fait attendre : deux mois plus tard, en septembre, il présentait boulevard des Capucines « Le music-hall du Québec libre ». On y retrouvait entre autres noms ceux de Gilles Vigneault et de Pauline Julien.

Le terrain était prêt pour permettre à la chanson canadienne de percer en France et de se renouveler au Québec. A l'époque, Louise Forestier était encore caissière de banque et Robert Charlebois, simple « chansonnier » (ce qui

veut dire chanteur à texte, l'équivalent chez nous du chanteur « Rive-Gauche »). Le Québec avait du mal à se sortir de son folklore (il faut être Brassens pour toujours faire « passer » des chansons en s'accompagnant d'une simple guitare). De plus, le Québec est un pays profondément religieux. Les biographies de tous les chanteurs mentionnent qu'ils ont fait leurs études dans des « boîtes à curés ».

L'homme, c'est pas encore au point

Seulement, il y avait la vague d'indépendantisme qui commençait à déferler, il y avait la civilisation, l'évolution technologique du monde moderne. Tout le monde s'y faisait d'une certaine manière. Mais certains réagissaient. Gilles Vigneault, par exemple :

— La « civilisation », vous vous y êtes fait, ou non ?

— La civilisation, c'est là-bas, c'est Natashquan.

— Non, l'autre.

« La technologie, l'industrialisation et le capitalisme occidental ? L'homme se fait à tout. Voyez Tokyo, Paris, New York et même Montréal. L'homme est adaptable. Je suis un animal adaptable. Et de toute façon, c'est l'homme qui a fait cela. C'est aussi l'homme qui a fait la Corée, le Laos, le Vietnam, le Biafra... Ce n'est pas un produit spécifiquement occidental. Que la civilisation technologique se soit développée un peu plus rapidement ici, c'est occidental et accidentel ! Ce qui prouve que l'homme, c'est pas encore mis au point. Mais c'est en train de se faire, parce que, pour la première fois, avec les moyens de télécommunication et les mass-médias qu'on a autour de la terre, la jeunesse de l'homme a conscience d'être la jeunesse de l'homme. Elle veut changer des choses. Elle ne veut plus se faire envoyer doucement, bêtement, gentiment ou durement à la guerre pour devenir de la chair à canon. Elle ne veut pas s'envoyer elle-même la bombe sur la gueule. Elle se dit non à elle-même, et elle dit non aux vieillards, qui, si ma mémoire est bonne, étaient la jeunesse d'hier. Mais une jeunesse qui ne communiquait pas avec elle-même, avec son âme collective. Bien sûr, la jeunesse d'aujourd'hui, c'est la vieillesse de demain, mais c'est une vieillesse qui me paraît plus encourageante. J'ai énormément confiance dans cette prise de conscience qui date des années 60, et qui est venue grâce aux possibilités qu'ont les machines de corrompre le temps et l'espace. J'ai confiance en la machine dont la logique sauvera peut-être l'homme de la guerre. Mais la machine, c'est une extension de

l'homme. Eh bien, c'est l'homme qui se sauvera, par ses extensions. On dirait que lui ne sait pas le faire ».

Pourtant le pacifisme, cette confiance dans la jeunesse que Vigneault revendique, ne se sentent pas directement dans ses chansons.

« J'aime bien que les mots ne soient pas directement la pensée. Celle-ci sera toujours portée, si elle est directe, à faire de la démagogie et à se tromper. Toujours lourdement, jamais légèrement. Je ne crois pas à l'engagement, quand il y a le mot engagement écrit en gros sur la porte, comme je ne crois pas à la sincérité qui se nomme. Il n'y a pas tellement intérêt à nommer toute chose, par son nom. La guerre du Vietnam par exemple. C'est devenu presque pieux d'en parler aujourd'hui. Ça soulage tout le monde et ça s'arrête-là. On parle aussi du Biafra. On parle même des phoques, c'est tout dire. On ne s'arrête plus à rien. On dit les « méchants Américains ». Avant c'étaient les méchants quoi ? Il y a confusion totale. Monsieur Krupp est mort dans son lit. Et autant que je sache, il n'y a pas beaucoup de banquiers célèbres qui soient morts de mort violente. Si ma mémoire est bonne, ça va assez bien pour leur santé. Quand ça va mal, il y a des médecins et hôpitaux. J'ai toujours été profondément touché et ému par le socialisme de salon, l'engagement bien à l'aise. J'estime qu'il vaut mieux éviter de sortir les mots, les grands mots, comme ça, à froid, dans les chansons. Je préfère faire un petit détour. Si on dit la colère d'un homme de son village, on dit la haine des peuples les uns pour les autres. On peut aussi arriver à dire la guerre avec une saute d'humeur du forgeron. Si on s'adresse à une seule personne, on arrive à dire des choses plus sensées et plus précises que si l'on s'adresse à trente, à qui il faut plaire. Il est facile d'impressionner avec des choses légères ou simples, mais il est plus difficile, plus long et beaucoup plus intéressant de parler avec des propos plus lourds et des démarches parfois plus paysannes, plus lourdaudes. En plus, si on dit toute chose en lettres claires et grosses, ça commence à manquer d'intérêt pour celui qui le fait. On ne doit pas être volontairement obscur ou hermétique, mais tout ne doit pas être dit. Un bateau, quand il montre sa coque, c'est qu'il est en cale sèche ou en réparation, ou c'est qu'il est en naufrage ! Mais quand il est en mer et qu'il porte bien, on ne voit pas tout. J'espère être en mer ».

A défaut de proclamer clairement ses opinions dans ses chansons, Vigneault est déjà descendu les crier dans la rue, avec des pancartes : « Oui, ça m'est arrivé, et à l'occasion, ça m'arrivera encore. Et encore, une pancarte, c'est pas bien méchant ». Ce qui veut dire ?

LES NOUVEAUX CANADIENS

« Je vous laisse tirer vos propres conclusions. J'ai bien dit tirer ».

Multiplier les provocations

Un jour, Robert Charlebois et Louise Forestier se sont rencontrés. Elle était la première à interpréter des compositions de Charlebois. Ensemble, ils ont décidé, eux aussi, de tirer à boulets rouges sur le monde moderne. Ensemble est un bien grand mot. Ils veulent bien chanter « en même temps », mais pas question de former un duo. Leur donner la réputation d'un couple « impossible », toujours en train de se chamailler et sur le point de se séparer n'a jamais été qu'une opération publicitaire. La vérité est qu'ils mènent chacun leur propre carrière, mais qu'ils ont formé pour quelques temps, avec le « Jazz libre du Québec » (un orchestre remarquable, soit dit en passant), un « gang » dont le premier objectif est la provocation. « Peuple à genoux », une satire féroce des fêtes de Noël a été à l'origine de multiples scandales, mais pendant cinq mois le théâtre de Montréal qui l'accueillait a fait salle comble.

Ils se sont dit que la guitare électrique c'est pas un péché, c'est pas réservé aux gars des clubs. On peut aussi bien en jouer dans les boîtes à chansons (cabarets) ».

Robert Charlebois — tous les chanteurs canadiens vous le diront — est le premier à avoir compris l'évolution de la chanson. Après un séjour en Californie, il compose « La Complainte de presque Amérique » : un son nouveau, des paroles dépourvues de romantisme. Sa rencontre avec Claude Péloquin (« Lindberg ») et avec Gilles Vigneault (« La Marche du Président ») lui font comprendre qu'il peut mettre au panier les deux cents « mauvaises » chansons qu'il a dans ses cartons. Ensemble, ils inventent des images folles, surréalistes : « Le président s'en va chassant / Un champ trop grand / Un soleil trop blanc / Trop haut le vent / Trop tôt un enfant / Qui s'amuse avec son mal de dents / Joue avec son œil pour voir dedans

Et croque du sable avec ses yeux / Devant le ciment silencieux... »

La chanson totale

Leurs textes forment un mélange bizarre d'anglais et de « joual ». Ce français des villes corrompu par la langue d'Albion a une qualité inestimable : il swingue, il balance, il colle aux rythmes du rock ou du rhythm and blues comme l'anglais. C'est pourquoi la chanson d'un Charlebois paraît neuve : elle l'est. Grâce à l'argot québécois (« Alors chu r'parti... Mais che'pu oh chu rendu... »). Grâce à de surprenantes expressions : « Ça s'défuntifise, ça s'décocrisse (ça s'en va en lambeaux) ». Grâce au talent de la squaw miniature, belle et stridente, qui chante aux côtés de Charlebois. Lui, on dirait un trappeur d'opérette, cheveux crépus et force pataude. Mais ils hurlent, trépignent, provoquent, irritent. On a crié au scandale, quand ils ont monté « L'Ostidcho » (Le show de l'hostie) à la Comédie canadienne. « Ce n'était pas de la chanson, de la musique ou du théâtre, c'était les trois réunis pour faire quelque chose de plus puissant » précise Charlebois. La chanson totale, en quelque sorte, qui dure quarante cinq minutes. Les hosties ? Des ampoules explosives chargées de peinture blanche ! Derrière, des musiciens déguisés en archevêque. Devant, dans la salle, on grince des dents, ou on s'enthousiasme. Sont-ils fous ? Peut-être. Mais ils apportent du neuf. « Le folklore d'aujourd'hui, la musique populaire de demain », disent-ils. Pour l'instant, ils veulent représenter le Québec actuel, celui qui bouge. Ils assument avec ostentation leur « québecquité ». Avec humour

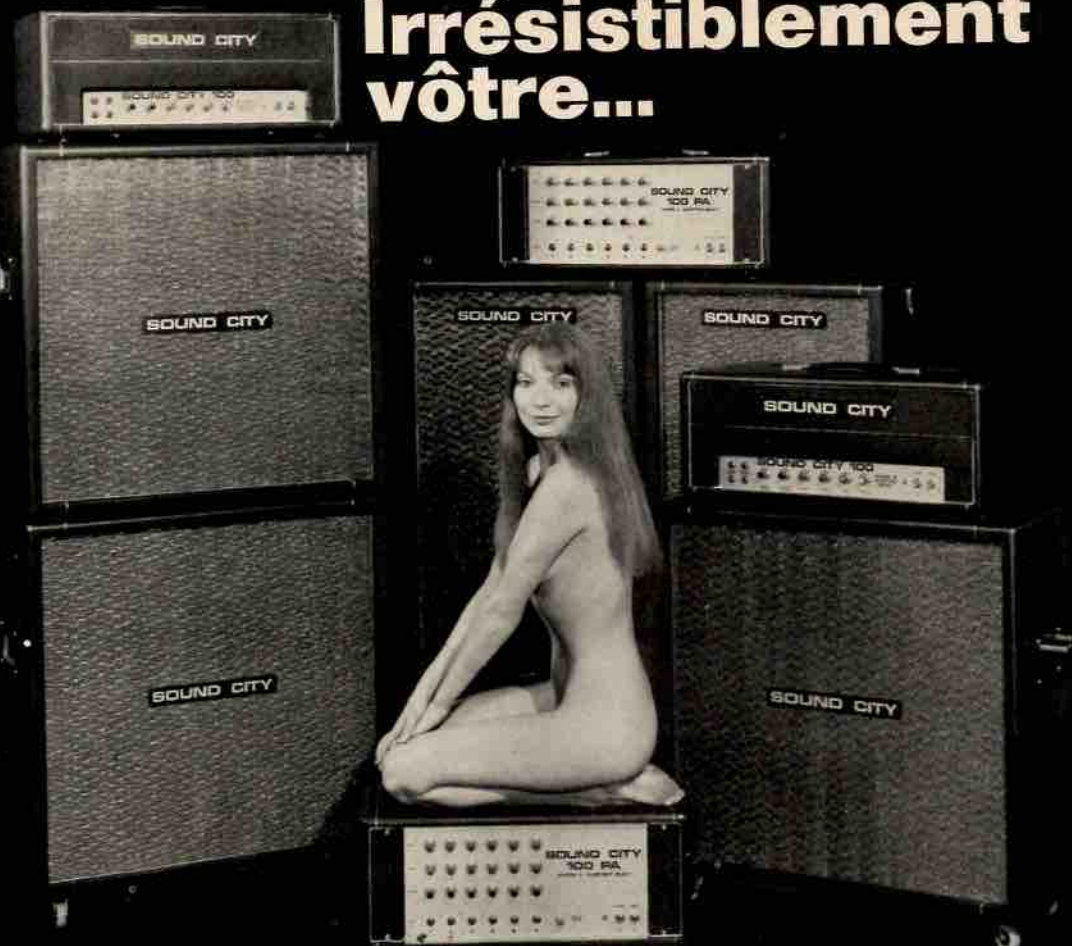
aussi, et avec lucidité. L'indépendance ? Bof ! Pourquoi pas l'Ontario libre pendant qu'on y est ? « Je ne sais même pas si je me sens terrien... » dit Charlebois. Non, l'engagement des chanteurs canadiens c'est plutôt la préservation de leur culture française et le droit pour eux de la faire évoluer comme ils l'entendent. Sans se presser. Quand ils chantent, ils « en veulent ». Pas seulement Charlebois et Forestier. Voyez Vigneault sur scène : avec lui la chanson devient danse, « cotillon, quadrille, gigue et rigaudon ». Entre les chansons, il prend le temps de parler, parce qu'il en a envie. Le trac, il ne sait pas ce que c'est. Sa nature, c'est d'être là, de chanter son Québec et de bavarder avec nous. C'est un merveilleux conteur. Il lui est souvent arrivé au Canada de donner des récitals sans chansons, au cours desquels il a parlé pendant des heures. A la folle neuve de Charlebois-Forestier il apporte son lyrisme délirant, celui qu'attendait la jeunesse du Québec. Dans ce pays où un 30 cm se nomme un « long-jeu », où un feuilleton télé se dit « une continuité », où un chanteur est un « interprète de la chanson », Gilles Vigneault, Charlebois et Forestier, quelques autres aussi, crient si fort et si dur pour se faire entendre que la France les découvre enfin et se demande si le renouveau n'est pas là-bas, de l'autre côté du « lac atlantique ». Parce que, dit Vigneault, « La chanson, chez nous, c'est un miroir. Pas la grande glace du salon. Un miroir de poche où chacun se reconnaît ». Alors gare aux nouveaux Canadiens : « La chanson québécoise, c'est cousu de gens qui composent » ! — FRANÇOIS-RÉNÉ CRISTIANI.

(1) Cette interview a été enregistrée avant le référendum du 27 avril.

Charlebois et Forestier



**Irrésistiblement
vôtre...**



The Who
Jimi Hendrix
Experience
The Herd
The Gass
Dave Dee Dozey Beaky
Mick and Titch
Chris Lamb and
the Universals
Chris Farlowe and the
Thunderbirds
The Status Quo

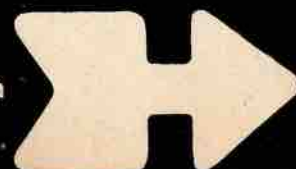
Joe E Young
and the Tonics
The Neat Change
The Plastic Penny
Wainwrights
Gentlemen
The Action
Ainsley Dunbar
Retaliation
The Glass Menagerie
Blue Cheer
The Kult

The Episode
The Entire
Sioux Nation
Fairport
Convention
The Floor
The Spectrum
The Election
The Factory
Pure Medecine
The Bonzo Dog
Doo Dah Band

**les meilleurs groupes anglais
ont choisi : 100 w ou 200 w.
SOUND CITY
surpuissant... ...irrésistible.**

Revendeurs, SOVAM importateur exclusif,
vous propose de distribuer SOUND CITY
dans votre ville en exclusivité.

écrivez-nous ou rendez visite à



SOVAM
277 rue Saint-Honoré
PARIS 8^e
Tél. 742.84.73

COUPE ROCK & FOLK O.R.T.F. DU SALON DE LA RADIO ET DE LA TÉLÉVISION

L'O.R.T.F., en collaboration avec la revue Rock & Folk, organise dans le cadre du Salon de la Radio et de la Télévision, qui se déroulera du samedi 30 août au mercredi 10 septembre au Palais des Expositions de la Porte de Versailles, un grand Tournoi National des formations amateur « Rock & Folk ». Tous les groupes de blues, rhythm and blues et pop-music doivent s'inscrire le plus rapidement possible en envoyant à Rock & Folk le bulletin ci-joint avec si possible une bande-test. En principe, ce tournoi est réservé aux orchestres de la région parisienne, aucun défraiement n'étant prévu. Plusieurs coupes seront remises aux meilleures formations qui seront enregistrées et diffusées par l'O.R.T.F. et également télévisées en couleur. Rock & Folk, bien entendu, rendra compte de la manifestation.

Le règlement définitif du tournoi sera publié dans notre numéro d'août. A l'issue des neuf éliminatoires pour lesquelles les concurrents seront convoqués en temps utile, une finale aura lieu le mercredi 10 septembre devant un jury composé de spécialistes et de vedettes.

NOM DE LA FORMATION.....

STYLE.....

NOMBRE DE MUSICIENS.....

NOM ET ADRESSE DU RESPONSABLE.....

TÉLÉPHONE.....

HAMMOND
"L'ETALON-ORGUE"
PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments
toutes les qualités
des modèles traditionnels HAMMOND
percussion enrichie
amplificateur incorporé
prise JACK pour ampli extérieur
prise et commandes LESLIE

Distributeur France **HANLET S. A.**

6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VIII
Tél. 387.43.45 et 522.66.83



ALAN JACK Civilization*

33 T. BYG 529 011 / 45 T. 129013



* ils sont français!



DISTRIBUTION CED / PRODUCTION JEAN LUC YOUNG

R & F Actualités

(suite de la page 9)

pas le nommer, me plante son coude dans les côtes et me dit de ne pas m'en faire. Je lui réponds qu'il a bien de la chance de ne pas comprendre le français. Deux musiciens s'installent, l'un derrière une flûte en bois, l'autre derrière ses tambours en peau. Ils jouent, bien, accompagnés par des claquements de mâchoires à contre-temps. Ils jouent des choses qui ressemblent à des calyptos. « Musique d'ambiance, précise Davy, début de la mise en condition. » N'empêche que je suis toujours déçu. Mathilde et les serveuses viennent chanter quelques jolies chansons dans lesquelles une oreille attentive peut parfois distinguer quelques mots français : « Moto, camion, Paris-Match, Brigitte Bardot... » Du folklore.

Fin du dîner. Les candidats-spectateurs - participants se posent sur des poufs en paille et forment un demi-cercle autour de la piste de danse, sauf la chanteuse plus haut citée qui continue de raconter

son récent triomphe à Angoulême. Les lumières s'éteignent presque complètement, les batteurs, ils sont trois maintenant, accélèrent le rythme. Un grand Noir, torse nu, trace sur le sol une croix ornée de signes cabalistiques, en laissant filtrer de la farine de maïs entre ses doigts. La cérémonie commence, devant une sorte d'autel baroque qu'illuminent cinq bougies tenues par cinq Noires vêtues de rouge, Mathilde en tête. Des foulards également rouges sont noués autour de leurs têtes. Elles s'avancent en une lente file dont les tambours rythment la marche, et chantent à l'unisson une mélodie triste et farouche. Elles posent leurs bougies sur le sol, dans les branches de la croix et les dessins, puis se mettent à danser au milieu des leurs vacillantes qui effleurent la pourpre de leurs robes tourbillonnantes comme des mulettes au mistral. Une bouteille surgit au poing de Mathilde qui renverse la tête et boit à grands traits en roulant des yeux blancs. Puis elle gonfle ses joues et pulvérise le liquide sur ses compagnes. Une forte odeur de rhum se répand. Le martèlement lancinant des tambours s'enfle peu à peu, rebondit contre les murs nus,



VAUDOU A PARIS
Bientôt la juju danse ?

se dédouble, s'amplifie encore. Mathilde fait le tour de l'assistance, posant sur chacun son regard, choisissant les futurs élus. Ils sont trois, aux pieds desquels elle verse un peu du liquide de la bouteille. Davy, à côté de moi, est parmi eux. Dans l'ombre, son visage est impassible et tendu à la fois, ses yeux ne quittent pas ceux de l'officiante, plantés dans les siens. Mathilde rejoint le groupe et la danse continue, de plus en plus effrénée, cinq

corps noirs en folie dans cinq robes couleur de sang. L'une des danseuses s'arrête soudain, comme frappée, titube un long moment avant de s'effondrer. Les autres se jettent sur elle et lui parlent doucement en passant leurs mains sur son visage mort. Elle se relève, les yeux hagards, et entre brutalement en transes, tournant comme une toupie sur ses pieds nus, se jetant comme une balle de caoutchouc au

(suite page 65)



Pour son dernier enregistrement, comme sur scène, ALAN JACK utilise POWER 10.
(Disque BYG Record 33 T. LP)

POWER 10, c'est

BOUVIER, 22-24, AV. DE GRAMMONT, 37 - TOURS - TÉL. : 05-52-33
BOUVIER-MUSIQUE, 6, RUE CONDORCET, 51 - REIMS - TÉL. : 47-37-10

Visible à Paris à LA LUTHERIE MODERNE, 14, Rue de Douai - Paris-9^e

rythmes et sons * rythmes et sons

self-service du disque

88, avenue de Paris
94 - VINCENNES
Tél. 808.98.39

- Disques
- Cours collectifs ou individuels de guitares, batteries, accordéons

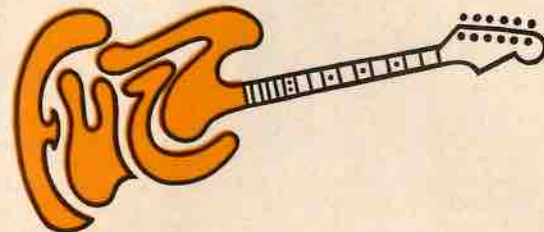
- matériel à votre disposition pour l'essayer ■ guitares ■ amplis ■ sons
- effets spéciaux ■ batteries ■ orgues ■ reprise et occasion ■ vente
- location-vente ■ location.

rythmes et sons * rythmes et sons

cambron musique

49, rue Cambon
75 - PARIS 1^{er} (face à l'Olympia)
Tél. 742.93.57

- l'ambiance



LA LUTHERIE MODERNE a choisi une Console studio POWER 10 pour réaliser la sonorisation du spectacle HAIR.

BOUVIER, 22-24, AV. DE GRAMMONT, 37 - TOURS - TÉL. : 05-52-33
BOUVIER-MUSIQUE, 6, RUE CONDORCET, 51 - REIMS - TÉL. : 47-37-10

Photo ABZOUZI

milieu de l'assistance avant de rebondir sur la piste. Pas un son ne sort de ses lèvres serrées, elle tombe à terre et se relève sans cesse, le corps tordu par une incroyable frénésie. On dirait qu'elle essaie vainement de sortir de sa peau. Elle s'écroule enfin, pantelante, épuisée, le visage luisant de sueur. Ses pieds esquissent encore une ou deux ruades, comme ceux d'une bête à l'agonie, puis retombent. Les tambours sont fous, maintenant. Mathilde fume, à grandes bouffées, un énorme cigare qu'elle n'arrache à ses lèvres que pour y coller le goulot de sa bouteille presque vidée. Puis elle repasse devant les assistants devenus, que cela leur plaise ou non, participants. Un récipient en fer a remplacé la bouteille; elle y plonge sa main avant de la passer doucement sur la figure de chacun. C'est un parfum très lourd, très épicié. La main s'attarde sur le visage de Davy, passe et repasse sur les joues, le front et le cou, peau noire contre peau noire, et la tension des spectateurs est presque palpable, en dépit du tonnerre des tambours. Puis Mathilde saisit un long sabre courbé et entre à son tour en transes. L'arme tournoie au bout de son bras, la lame accroche des reflets de feu venus d'une grande vasque où brûle du rhum. A son tour, Mathilde se jette dans le demi-cercle. Le sabre frappe violemment le sol, les piliers rouges, frôle des têtes et des épaules, les évitant au dernier moment par on ne sait quel miracle ou étonnante habileté. Elle tombe, se relève, tombe et se relève encore, sa lame toujours serrée dans son poing. Derrière elle, six mains noires frappent les peaux des tambours à une vitesse incroyable, sans jamais un temps mort. Rien, semble-t-il, ne pourra jamais les arrêter ni même les ralentir. Il fait une chaleur torride, l'atmosphère s'est encore épaissie, imprégnée de fumée, d'alcool, de feu, de sueur et d'autre chose encore qui ne se définit pas.

Plusieurs des assistants ont maintenant été s'agenouiller autour de la vasque enflammée. Parmi eux, Davy Jones qui entre en transes le premier et se jette sur nous en ruant comme une bête sauvage, les yeux fous, les mains crispées autour de son cou, étouffé par quelque chose qui lui mord le ventre, lui bloque les poumons, lui obstrue la gorge. Puis c'est au tour d'un homme (blanc) en costume clair et cravate qui se roule au sol pendant dix bonnes minutes,

au bord de l'asphyxie, souillant ses vêtements, déchirant sa chemise et décochant autour de lui de terribles coups de talons. Puis un autre encore, et ce sera le dernier. Les danseuses ont disparu, les batteurs aussi, et le silence, à ce moment-là, fait penser à la mort. Les assistants se regardent, pâles, les yeux rougis, et ne savent quoi dire. Des gens qui sortaient d'un cinéma voisin trouvaient qu'il faisait chaud, dehors. Moi, j'ai trouvé qu'il y faisait incroyablement frais. Mais eux ne revenaient pas d'une cérémonie Vaudou... — PHILIPPE PARINGAUX.

N.B. Ju-Ju, c'est le nom du dieu de la religion Vaudou. « By the Magic of Ju-Ju », c'est le titre d'une série de cinq 45 t simple qui vient de sortir chez Barclay et dont le but est de retrouver l'esprit de la musique qui accompagne les extraordinaires cérémonies Vaudou.

Festival d'Antibes

Le Festival de Jazz d'Antibes-Juan-Les-Pins se déroulera comme chaque année fin juillet dans la Pinède Gould avec la participation de l'ORTF. En voici le programme non détaillé: 23 et 24: Marion Williams, John Lee Hooker, Jazz O'Maniacs; 25 et 26: Miles Davis, Bobby Hutcherson, Harold Land; 27 et 28: Nina Simone, Oscar Peterson; 29: récital Ella Fitzgerald. Un beau programme; regrettons cependant une fois de plus que ce grand festival de musique vivante se trace des frontières qui apparaissent de plus en plus artificielles: quelques soirées pop ou rhythm and blues contribueraient grandement à son succès et à sa réputation. Il y a tout de même des Soft Machine, Aretha Franklin, Led Zeppelin, Donovan et autres Mothers of Invention qui ne dépareraient nullement le programme et ne choquent (heureusement) plus personne maintenant, sauf quelques imbéciles réfractaires qui ne constituent certainement pas le public de demain.

LA MAISON DU JAZZ



Le plus grand choix de:

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 9^e
TEL : 876.29.61



Buffet Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2^e / Tél. : 488-88-78



G. Pétré.

DISQUES HORS ETOILES



SLY AND THE FAMILY STONE

STAND ! Stand ! Don't call me nigger, whitey. I want to take you higher. Somebody's watching you. Sing a simple song. Everyday people. Sex machine. You can make it if you try.

EPIC BN 7-26.456/30 cm

Le meilleur disque à ce jour de Sly Stone et de sa petite famille. Ils sont sept (Sly, voc; Freddie Stone, ld-gt, voc; Cynthia Robinson, tpt; Larry Graham, bs, voc; Rosie Stone, o. po, voc; Jerry Martini, anches; Greg Errico, dms), qui jouent une musique assez spéciale, mélange détonnant de rhythm'n'blues et de ce que l'on appelle musique psychédélique, à défaut de meilleure définition. De très belles chansons (« Everyday people », « Stand »), une remarquable cohésion vocale et instrumentale (« Sex machine », instrumental d'un quart d'heure qui met particulièrement en valeur le guitariste Freddie Stone,

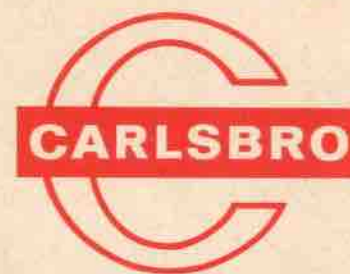
« I want to take you higher », sur lequel la petite Cynthia souffle comme une folle dans sa trompette), de longs breaks haletants suivis de tempos déchainés, une variété de voix qui fait que le disque n'est pas lassant un instant, et une foule de trouvailles sonores (« Don't call me nigger ») qui sont la marque d'une large ouverture d'esprit, font de ce disque un bon exemple de ce que peuvent apporter à la pop-music les Noirs et les Blancs quand ils décident de jouer ensemble et de s'influencer réciproquement. — PHILIPPE PARINGAUX.

BUDDY MILES EXPRESS
EXPRESSWAY TO YOUR
SKULL. Train. Let your
lovelight shine. Don't mess
with Cupid. Funky mule.
You're the one. Wrap it up.
Spot on the wall.

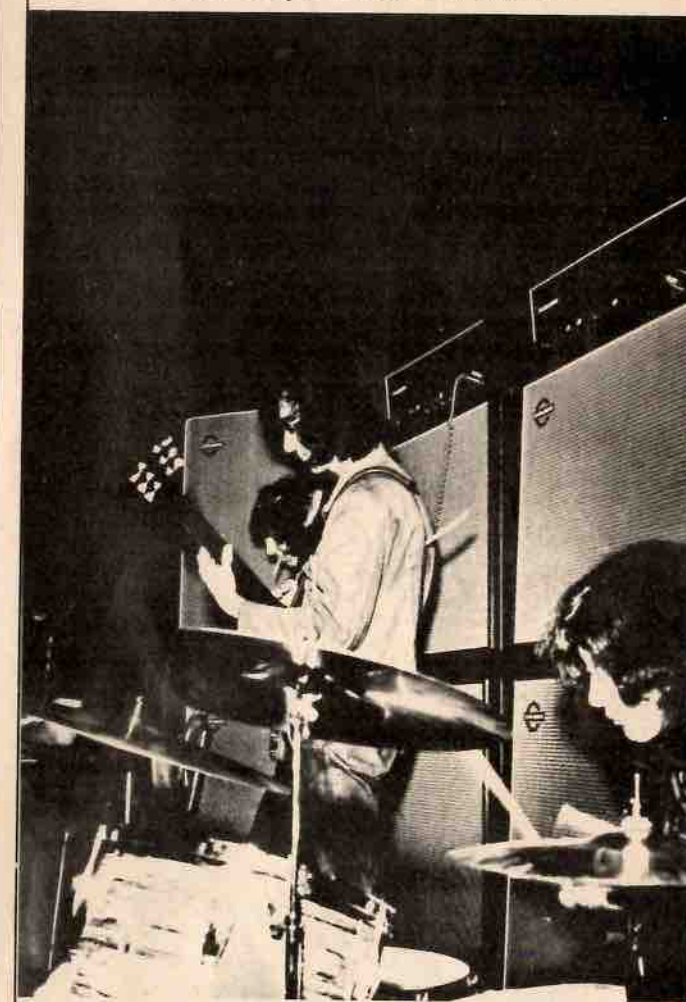
MERCURY SR 61.196/30 cm
Buddy Miles est le petit (!)
protégé de Jimi Hendrix,
qui produira d'ailleurs le
prochain album de l'Express



ENFIN !
les prodigieux amplificateurs anglais



sont disponibles en France



Prix variant entre 2.000 et 5.000 F.
pour des puissances réelles de 60 à 200 watts

Un son comme vous n'en avez jamais
entendu

Importateur exclusif

GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Mocquet, MARSEILLE-1^{er}

Téléphone : 48-34-24

CATALOGUES ET DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Dynacord



Pour le plein air,
les grandes salles :

le GIGANT

200 Watts modulés

utilisé par R.T.L.

6 canaux pour micros ou guitares haute et basse impédance.

2 canaux pour instruments électroniques (orgues etc.)
Réglage volume, basses, aigues et echoreverb sur chaque canal.

Réglage général de volume, basses, aigues.

Contrôle visuel de volume. Sortie avec volume pour tension. - Prise pour magnétophone. Prise pour utilisation de plusieurs GIGANT en cascade.

IMPORTE ET GARANTI :

FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
107 avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3

Distributeurs pour le sud de la France :

TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON



B.P. 93

94, Brevannes

(« Electric Church »), et que je soupçonne fort d'avoir participé à l'enregistrement de quelques-unes de plages de ce disque. Et peut-être Jack Bruce, aussi. Comme quoi, aux USA et en Angleterre, les plus grands n'hésitent pas à « faire la pompe », juste pour le plaisir. Ceci dit, voici un excellent disque d'un groupe qui est la logique continuation de ce qu'était l'Electric Flag. On retrouve d'ailleurs plusieurs musiciens de ce groupe dans l'Express, en dehors de Buddy Miles lui-même : Marcus Doubleday (tpt), Terry Clements (ts), Herbie Rich (o), et Virgil Gonzales (anches). Du beau monde pour un beau disque. Un disque de R'N'B, certes, mais un R'N'B renouvelé, élargi et légèrement teinté de blanc. C'est-à-dire des arrangements plus fouillés, des sections de cuivres plus nettes et des vocaux plus délicats (encore que Buddy Miles, unique chanteur ici, n'ait pas une voix de fillette). Dès le premier morceau, « Train », la couleur est annoncée, tempo de plomb, cuivres mordants et remarquablement en place, guitare wah-wah (Hendrix?) et la voix de Buddy Miles qui se promène là-dessus avec beaucoup d'aisance, à mi-chemin entre Wilson Pickett et ce merveilleux chanteur qu'est Nick Gravenites (un ancien du Flag, lui aussi). Tout le disque est de cette veine, c'est dire que le Buddy Miles Express est un train à ne pas manquer pour tous ceux qui veulent être à l'heure. — PHILIPPE PARINGAUX.

TRAFFIC

LAST EXIT. Just for you. Shanghai noodle factory. Something's got a hold of my toe. Withering tree. Medicated goo. Feelin' good. Blind man. ISLAND ILPS 9.097/30 cm

Il n'y aura plus jamais de disques du Traffic après celui-ci. Faut-il le regretter? Je ne le crois pas, et l'écoute de ce « Last Exit » me confirme dans mon opinion : Traffic était un groupe superbe qui n'avait plus rien à dire. Winwood, Mason, Wood, Capaldi, quatre formidables musiciens (encore que Jim Capaldi, qui joue remarquablement sur la face A, enregistrée en studio, paraît bien lourd et mal



inspiré sur toute la face B, enregistrée au Fillmore West) qui avaient sur bien d'autres groupes l'avantage énorme de savoir jouer ENSEMBLE. Mais, si Traffic avait choisi une voie originale (pour l'époque en tout cas, puisque très éloignée du blues et même du rock), il s'est vite retrouvé dans une impasse dont il n'était pas possible de sortir sans faire marche arrière. Ce que que personne, et surtout pas Winwood, ne voulait faire. Pour en revenir à ce disque, il présente de Traffic deux aspects bien différents, voire diamétralement opposés. La face enregistrée en studio rappelle tout à fait le disque précédent, musique superbe, fine, élaborée et parfois même complexe, mais à laquelle il manque quelque chose. Une motivation, peut-être? Encore qu'un instrumental bien low down comme « Something's got a hold of my toe » démontre assez sérieusement et que cela puisse constituer une motivation suffisante. Encore que tous les titres soient très beaux, remarquablement construits et interprétés. La face B, enregistrée en direct, présente un groupe beaucoup moins uni, aussi proche du jazz que du rock ou du blues. Mal enregistrée de surcroît, cette session au Fillmore est heureusement rachetée par quelques très bons solos de Winwood et de Chris Wood, ce dernier très détendu et agréablement swingant. Traffic est mort, comme les Cream. Gageons que Blind Faith réussira le parfait équilibre entre la merveilleuse musicalité du premier et le formidable swing des seconds. — PHILIPPE PARINGAUX.

SPOOKY TWO
SPOOKY TOOTH

Waiting for the wind. Feelin' bad. I've got enough heartache. Evil woman. Lost in my dream. That was

VICTOR FLORE

CENTRAL

Tél. : 874-55-85



MUSIQUE

MÉTRO TRINITÉ

11 Bis, RUE PIGALLE - PARIS-9^e

AVEC LES 2 VEDETTES
GIBSON « LES PAUL »
STANDARD et CUSTOM

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

2

AUTRES GRANDES NOUVEAUTÉS

Guild



M-75.
Sunburst



M-85-II.
Black

ET LES NOUVEAUX AMPLIS
MARSHALL COULEUR

REPRISES — CRÉDIT — OCCASIONS

JENNINGS

NOUVEAU et DÉMENTIEL!!

Le promoteur de la plus grande marque anglaise produit maintenant son propre matériel.



Amplificateurs tous transistors munis d'un commutateur spécial permettant d'obtenir toutes les sonorités que vous n'aviez pas encore trouvées.



Toute une gamme de pédales wah wah, **GROWLER**, treble-bass, repeat, etc...

Colonnes à haut-parleurs rotatifs effet Leslie.

Jethro Tull, Mick Jagger (Rolling Stones), Donovan, Cliff Richard, etc... ont choisi **JENNINGS**

IMPORTATION EXCLUSIVE (CATALOGUE ET DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE)

INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

Direction : Michel Benedetti

24, r. Turgot, PARIS-9^e - Tél. : 526-75-56 et 88, bd de la Libération, MARSEILLE-IV - Tél. : (91) 47-78-81

Ampeg



Les meilleures marques d'amplis à transistors pour guitare, basse et orgue sur le marché mondial.

Adoptés par tous les musiciens de studio et par les accompagnateurs des plus grandes vedettes

Standel



Sono Standel 200 w : 11.450 Frs



only yesterday. Better by you, better by me. Hangman, hang my shell on a tree.

ISLAND ILPS 9.098/30 cm Second LP de ce groupe anglais presque totalement inconnu en France. Il faudrait pouvoir situer ce disque dans l'évolution continue des Spooky Tooth. Par rapport au premier, une chose frappe : l'ambiance est plus blues, plus recueillie, un pas vers un compromis pop-music-gospel?

Mais il ne faut pas en déduire que les Spooky vont eux aussi sombrer dans le blues, ce serait mal les connaître. Les vocaux rappellent les Righteous Brothers par leur pureté et leur justesse de mise en place, mais la musique pointe farouchement, et vous transporte, comme dans l'inégalable « Waitin' for the wind ».

Ce disque a été enregistré avant le départ du bassiste Greg Ridley (qui s'est joint à Steve Marriott et Peter Frampton). Le soliste, Luther James Grovenor, a 18 ans, seulement! Bien encadré par le pianiste-chanteur Mike Harrison, l'organiste-chanteur Gary Wright (c'est lui qui est doté de cette remarquable voix de tête) et le batteur Mickael Kellie, Luther rivalise de talent et de subtilité de jeu avec les plus grands guitaristes.

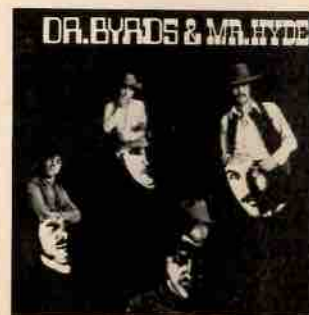
Moins 'pop' que le premier album, Spooky Two (notez le jeu de mots) est plus intense musicalement, plus profond. Un chef-d'œuvre de sensibilité. — JOCELYNE BOURSIER.

BYRDS

DR. BYRDS & MR. HYDE. This wheel's on fire. Old blue. Your gentle way of loving me. Child of the Universe. Nashville West. Drug store truck drivin' man. King Apathy III. Candy. Bad night at the Whiskey. Medley: My back

pages / B.J. blues / Baby, what do you want me to do. CBS 63.545/30 cm.

Les Byrds n'ont jamais fait que de bons disques jusqu'à présent, mais celui-ci est tout simplement magnifique, encore supérieur au précédent (« Sweetheart of the Rodeo », CBS 63.353). Les nouveaux Byrds de Roger McGuinn possèdent toujours la même finesse et la même confondante intelligence musicale, qualités qui, soit dit en passant, semblent bien être un handicap dans une profession où ne paient souvent que la vulgarité et la saturation d'amplis. Tous les titres de cet album, sans UNE exception, sont



excellents, mélange bien dosé et bien compris de rock, de folk, de C & W, de Nashville Sound et de musique électronique. Ecoutez « This wheel's on fire », de Dylan, « Candy », musique du film, et « Bad night at the Whiskey », vous ne le regretterez pas : ce sont de petites merveilles. — PHILIPPE PARRINGAUX.

RICHARD HARRIS

THE YARD WENT ON FOREVER. The yard went on forever. Interim. Watermark. Gayla. The hymns from Grand Terrace. The hive. Lucky me. That's the way it was. STATESIDE C 062-90.011 / 30 cm

Enfin ! Enfin, quelqu'un, dans un bureau d'une grande maison de disques, a décidé que l'on publierait cet album en France. Beaucoup en connaissent déjà l'édition américaine, qui fit, il y a plus d'un an de cela, le régal de tous les pop musiciens du monde... ceux qui ne sont pas embarrassés d'œillères, en tout cas. Disque magnifique, qui pourrait aussi bien porter

une vraie console de prise de son

grande ou petite

c'est ça !



POUVOIR RACCORDER sur n'importe quelle entrée, n'importe quelles sources, telles que microphones, magnétophones, tous lecteurs de tourne-disques ou autres, tuners et radio, lignes extérieures diverses, retours d'écho, etc...



ADAPTER, MELANGER, DOSER, CORRIGER, ELIMINER, INTRODUIRE à volonté, chacune des entrées en mono ou en stéréo, avec ou sans départs écho réglables

c'est à la fois :

- une platine de raccordement
- une unité d'adaptation multivoies
- une unité de préamplificateurs
- un pupitre de commande
- un tableau de bord

Pour être parfaite, notamment si elle est portable, il faut qu'elle soit totalement transistorisée, fiable, légère, robuste, protégée, qu'elle fonctionne sur réseau ou sur batteries, qu'elle soit à éléments interchangeables et à un nombre de voies variables, qu'elle ait un excellent rapport signal/bruit, qu'elle soit jolie à regarder et d'un prix à la portée de tous.

LA CONSOLETTTE "F"

de fabrication **ELECTROACOUSTIQUE FREI** réunit toutes ces qualités techniques, pratiques et esthétiques

caractéristiques et offres sur demande

F **FABRICATIONS ELECTROACOUSTIQUES FREI**
7 RUE SAINT-ISAURE - PARIS-18^e - TEL. 806.22.88 ET 806.56.96

EMI

ODEON

JULIEN CLERE

LA CALIFORNIE
SI TU REVIENS

Éditions LE RIDEAU ROUGE, 24, rue de Longchamp, Paris-16^e

1965: Les Rolling Stones lancent la Distorsion.
1967: Eric Clapton lance la Fuzz.
1968: Jimi Hendrix lance la Wah wah.
1969: LES GROUPES DE BLUES LANCENT « LA SQUALL ».

En exclusivité chez :

MUSIC CENTER, 50, rue de Douai, PARIS-9^e

LA

SQUALL

ORANGE

Cette pédale gadget vous permet de faire 6 effets :

1. LA SIRÈNE D'ALARME
2. LA TEMPÊTE
3. LA TORNADE
4. LE TREMBLEMENT DE TERRE
5. LA WAH WAH
6. LE CONTRÔLE DU VOLUME.

Sil vous faites le style Blues-Underground, il vous faut une SQUALL.

Conditions au revendeur.

Je désire recevoir une SQUALL-ORANGE à 550 Frs.
Je la paierai, contre remboursement, au facteur.

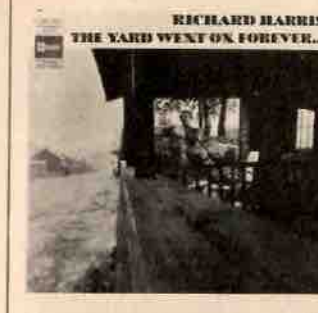
NOM : Prénom :
RUE : N° :
VILLE : Dt :

WESTERN HOUSE

Les vendeurs de **WESTERN HOUSE**
s'équipent chez **WESTERN HOUSE**
PARCE QUE C'EST PLUS PRÈS

Importation exclusive des U.S.A.
13, avenue de la Grande-Armée, Paris-16^e
4, rue de l'Ancien-Courrier, 34 - Montpellier

sur sa pochette le nom de Jim Webb à côté de celui de Richard Harris. Car, si le second est un merveilleux chanteur à la voix étonnante de douceur (on sait que l'homme n'est pourtant pas un ange) et de sensibilité, le premier est un très grand compositeur, sorte de Michel Legrand américain, en plus doué encore, peut-être. Toutes les chansons de cet album sont de sa plume, paroles et musiques, et cela vaut vraiment la peine d'être écouté. Arrangements superbes, tantôt puissants sans grandiloquence, tantôt d'une remarquable finesse sans mièvrerie, toujours parfaits. Bon nombre d'arrangeurs pop ont là de quoi



prendre une bonne leçon, et notamment sur la manière d'utiliser les violons sans noyer l'auditeur dans le sirop. Quelques notes éparpées de piano ou de guitare sèche, quelques mots tristes murmurés par Richard Harris, autant de touches de couleur étonnantes de beauté délicate, si évocatrices de choses trop belles et trop émouvantes qu'il ne sera possible à personne de ne pas réécouter et réécouter encore mille fois ce disque après l'avoir entendu une fois. — PHILIPPE PARINGAUX.

STEPPENWOLF
AT YOUR BIRTHDAY PARTY. Don't cry. Chicken wolf. Lovely meter. Round and down. It's never too late. Sleeping and dreaming. Jupiter child. She'll be better. Cat killer. Rock me. God fearing man. Mango juice. Happy birthday.
STATESIDE 90.048 / 30 cm
Troisième disque de Steppenwolf et toujours aucune déception. C'est bien agréable, cette constance dans la qualité, et bien rare aussi. La musique de Steppenwolf évolue, tout



doucement, conserve ses racines profondément enfoncées dans la terre du rock mais se permet, de plus en plus, de petites incursions dans des territoires étrangers. Ainsi, dans ce disque, on trouve par instants de petites touches latines (« Rock me ») ou africaines (« Mongo juice »). Le problème des percussions semble d'ailleurs être l'une des préoccupations majeures du groupe, quel que soit l'objet frappé, piano, guitare, xylophone, conga ou tout simplement les mains. La voix magnifique de John Kay passe par-dessus tout cela en swinguant avec une facilité étonnante (« Rock me », « Happy birthday »), soutenue par un accompagnement qui sonne de façon réellement originale, peut-être grâce à la rondeur du piano (ici plus utilisé que l'orgue) et au jeu des guitares, coulé, souple, excluant toute stridence et rappelant par son esprit celui du Buffalo Springfield. Une très, très sérieuse référence. Steppenwolf est un très bon groupe composé de très bons musiciens dont, semble-t-il, le seul problème est de trouver un répertoire qui soit à la hauteur de leurs qualités. A la frontière de la tradition et de l'aventure, John Kay et ses hommes hésitent encore et finissent par nous proposer une musique hybride qui, si elle est fort agréable à entendre, laisse tout de même quelques regrets. Tant de talent ne doit pas rester à moitié inexploité pour cause de succès. La route de l'aventure est si belle... — PHILIPPE PARINGAUX.

BADEN POWELL
POEMA ON GUITAR. Feitinha pro poeta. Dindi. Consolacao. Tristeza e solidao. Samba triste. Euridice. All the things you are. Reza.
SABA 15.150 ST / 30 cm

F B T

Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS

Modèles professionnels de 200 à 800 watts

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES DÉPOSITAIRES SUR DEMANDE

Le Groupe N°1 aux U.S.A.

**CREEDENCE
CLEARWATER
REVIVAL**

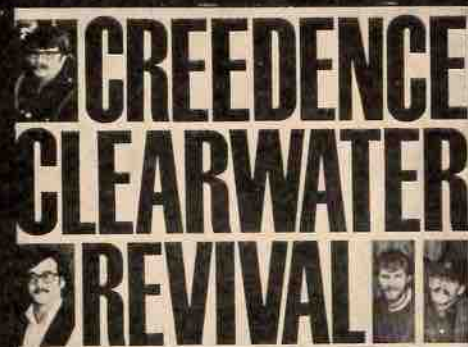
Toujours



America 17008

et leur nouveau grand succès

BAD MOON RISING



BAD MOON RISING

LODI

America 17009

DISTRIBUTION

France, Allemagne, Italie, Espagne
MUSIDISC-EUROPE — Philippe Thomas

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-IX^e
Place Pigalle Tél. : TRI. 75-24

TOUS INSTRUMENTS
SÉLECTIONNÉS DE HAUTE QUALITÉ

**IMPORTATEUR DIRECT
GROSSISTE**

Crédit
conditions
exceptionnelles

PRIX DÉMARQUÉS

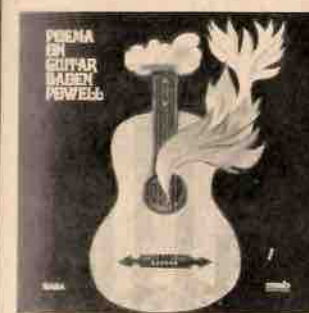
sur Beaucoup d'Articles

Une Sélection Prestigieuse

FENDER	guitares → ← amplis	FENDER HAGSTROM LEVIN
LUDWIG	← batteries → ← accessoires →	OLYMPIC
SELMER	AKG	orgues FARFISA
A. ZILDJIAN	← cymbales →	STAMBUL
MARQUIS	← SONO → ← amplis →	HAGSTROM
BERG LARSEN	← becs →	OTTOLINK

TOUS ACCESSOIRES

La suite de « Tristeza on guitar », également publié par l'excellente marque



allemande Saba (SABA 15.090), toujours dans un enregistrement absolument parfait. Accompagné par Sidney Smith (flûte), Eberhard Weber (contrebasse) et Charlie Antolini (dms), Baden Powell, merveilleux guitariste à l'imagination jamais en repos et à la renversante sensibilité (« Dindi », et bien d'autres titres en font la preuve par la beauté), nous propose encore un disque sensationnel. Différent de ceux publiés chez Barclay, plus purement brésilien, celui-ci est un perpétuel régal pour n'importe quelle oreille, qu'elle soit musicienne ou pas. Peu de musiques sont aussi riches que celle du Brésil, et Baden Powell réussit pourtant ce tour de force de la magnifier et de l'enrichir encore, sans jamais cependant se départir de sa simplicité. Ce qui prouve que l'homme est bien plus qu'un simple virtuose : un immense artiste, de la taille des plus grands de ce temps. Écoutez son solo de guitare sans accompagnement sur « Euridice », vous en serez convaincus. Ajoutons que Baden Powell a trouvé pour cette séance des accompagnateurs à la hauteur, Sydney Smith, le flûtiste américain, notamment, qui sait fort bien souligner le discours élégant du guitariste sans jamais le gêner. Un grand disque. Un de plus à l'actif de Baden Powell. — PHILIPPE PARINGAUX.

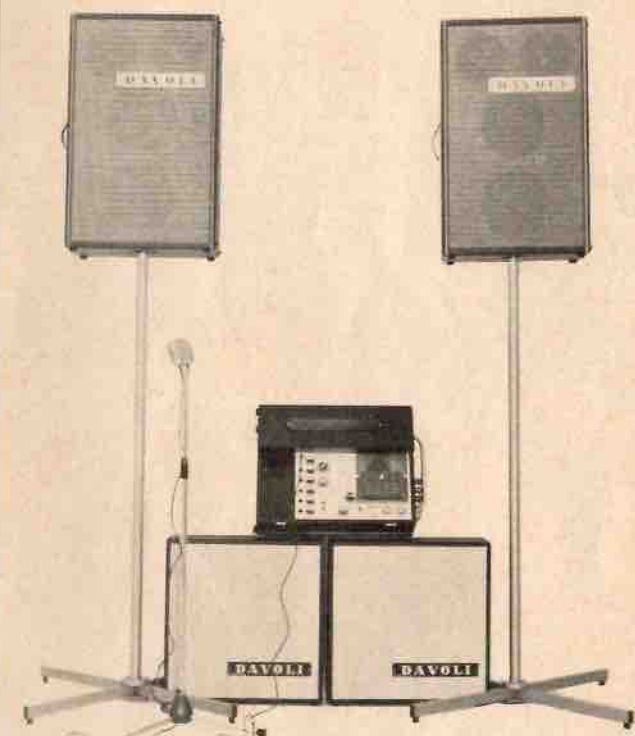
EARTH OPERA
THE GREAT AMERICAN EAGLE TRAGEDY. Home to you. Mad Lydia's waltz. Alfie Finney. Sanctuary from the law. All winter long. The american eagle tragedy. Roast beef love. It's love. — PHILIPPE PARINGAUX.

(dist. France: Vogue)
Peter Rowan (voc; gt; ts.); David Grisman (voc; mandol; mandocello; p; as.); Paul Dillon (voc; dms; gt.) et John Nagy (bs-gt; cello; mandocello) sont bien des enfants électriques et underground de Bob Dylan. D'ailleurs, quel artiste pop d'aujourd'hui n'est pas un peu l'enfant de Dylan? Ils nous proposent un très beau disque, beauté formelle de la musique (emploi fréquent des cordes), beauté des textes (« Mad Lydia's Waltz »), poésies surréalistes directement branchées sur les problèmes de la société américaine (« La tragédie de l'aigle américain » dit à peu près ceci : « C'est fini, le royaume est en train de s'effondrer, le roi n'aurait pas dû envoyer les gentils garçons mourir dans une jungle étrangère »). Orchestrations superbes (les cuivres qui introduisent « American tragedy » rappellent ceux de l'orchestre de Charlie Mingus), parfaite réalisation et excellent enregistrement ne doivent pas faire oublier que Earth Opera est un groupe qui a quelque chose à dire, l'un des plus intéressants de l'école newyorkaise avec le Velvet Underground. — PHILIPPE PARINGAUX.

TIM BUCKLEY
HAPPY SAD. Strange feeling. Buzzin' fly. Love from room 109 at the Islander. Dream letter. Gypsy woman. Sing a song for you. ELEKTRA EKS 74.045/30 cm (dist. France: Vogue)
Un album qui fait de Tim Buckley l'égal des plus grands folk-singers du moment. Six chansons, toutes très longues, chacune magnifique de sensibilité et... de swing. Eh ! oui, Tim Buckley est accompagné de quatre musiciens (guitare, vibraphone, basse et congas) qui n'ont pas peur de chauffer (les douze minutes extraordinaires de « Gypsy Woman ») et procurent à la voix déchirée et à la guitare de leur leader un background qui rappelle par instants ce que fait le quartet de Gary Burton. Ne nous y trompons pas, plus que les derniers albums de Dylan ou de Cohen, celui de Buckley apporte au genre un sang neuf. — PHILIPPE PARINGAUX.

Davoli

LA PREMIÈRE DES RÉFÉRENCES :
LA PLUS FORTE VENTE FRANÇAISE
D'AMPLIFICATEURS
ET DE SONORISATIONS



EM 506 : 100 watts. 4.300 F

Importateur exclusif

GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Mocquet, MARSEILLE-1^{er}
Téléphone : 48-34-24

CATALOGUES ET DÉPOSITAIRES
SUR DEMANDE

ENFIN!

UN HAUT-PARLEUR*

JB LANSING

DANS UNE ENCEINTE*

JB LANSING



* ou plusieurs !
* Spécial sono, évidemment !

GARANTIE TOTALE 2 ANS

9 modèles de 100 à 320 watts

pour : guitare, orgue, guitare basse, sonorisation, public-address

Une documentation ainsi que la liste de nos dépositaires vous sera envoyée gracieusement en écrivant ou téléphonant à

AURIEMA FRANCE*

98, boul. Victor-Hugo, 92 - CLICHY - Tél. : 270-80-30

* Agent général JBLansing

Jacobacci

Les guitares électriques professionnelles JACOBACCI équipées des extraordinaires micros BENEDETTI (GOLDEN SOUND) sont maintenant les égales des meilleures guitares américaines.



MODÈLE
STUDIO 2

Guitare adoptée par tous les musiciens de studio pour sa maniabilité et ses grandes possibilités, existe en 1, 2 ou 3 micros.

Présentation noire et coloris sur demande.

GARANTIE TOTALE.

Renseignez-vous auprès de votre revendeur habituel ou au Éts JACOBACCI, 7, rue Duris, PARIS-20^e - Tél. : 636-99-59.

DISQUES DU MOIS

BÉATRICE ARNAC

Sans amour. Brasserie. Un goût de sang, un goût d'orange. La nonne. Un ange veille. Une noix. Le premier jour du monde. Depuis six mille ans la guerre. La rose, que sait-elle? La chanson de Barbara. Le temps des amazones. Chanson de la glu.

VOGUE CLVLX 360/30 cm G.U.

Enfin sortie du relatif anonymat dans lequel certains chanteurs dits « poétiques » ou « folkloriques » se voient trop souvent relégués malgré eux, Béatrice Arnac n'en est pas encore pour autant devenue une vedette: on peut donc souhaiter vivement que ce nouveau disque lui permette d'élargir son audience. Qu'y trouve-t-on? D'abord une voix très agréable et expressive; ensuite des accompagnements intelligents; enfin (et surtout) un répertoire intéressant et équilibré, avec la plus grande réussite dans l'humour purement pour rire (« Brasserie »), ou pour dénoncer habilement les fléaux (« Depuis six mille ans la guerre »: texte qui sonne très contemporain et fut écrit par Victor Hugo). Le meilleur moment à mon avis: « La chanson de Barbara », de Kurt Weill et Bertold Brecht, à ne pas rater. — J. V.

L'ASSEMBLÉE

Le chien. Blues en do banal. ODEON C 006-10.241 M/45t

L'Assemblée ou plutôt Claude Ghislain, ex-Blues Bag nous propose deux faces très différentes: la première, malgré quelques bonnes notes de guitare et une atmosphère orientale, est un peu fouillis. La seconde, par contre, m'emballa totalement. C'est un blues-rock avec beaucoup d'écho, sans prétention intellectuelle sur le plan des paroles mais qui déménage fort... — J. B.

RAY BARRETTO

ACID. The soul drummers. Esperito libre. Teacher of love. Sola te dejare. Acid. Mercy, mercy baby. A deeper shade of soul. El nuevo Barretto. DISC JOCKEY 118.001/30 cm

Le plus demandé des percussionnistes afro-cubains dans les séances d'enregistrement aux États-Unis vient d'obtenir un succès avec « The soul drummers ». On peut penser que dans les discothèques son latin soul succédera au Stax et Tamla-Motown. Le latin soul est à dominante de soul-music avec des pointes de

jazz et des sonorités afro-cubaines. Cet album est l'un de ceux qui passent le plus actuellement sur ma chaîne avec celui des Soft Machine. — J. B.

BEACH BOYS

20/20. Do it again. I can hear music. Bluebird over the mountain. Be with me. All I want to do. The nearest faraway place. Cotton fields. I want to sleep. Time to get alone. Never learn not to love. Our prayer. Cabinessence. CAPITOL 80.006/30 cm

Pas beaucoup de changements, chez les Beach Boys. Leur musique est toujours joliment plate et la façon de l'interpréter si parfaitement sophistiquée que l'on s'en lasse assez vite. Un disque idéal pour accompagner ce délicieux moment des soirées estivales où l'on demande à sa partenaire si elle n'a pas envie de « prendre l'air ». — Ph. P.

BEATLES

The ballad of John and Yoko. The old brown shoe. APPLE 04.108/45 t simple

Avoir des idées simples, cela ne veut pas forcément dire manquer d'idées. Les Beatles en font une fois de plus l'éclatante démonstration avec cette « Ballad » qui semble sortie tout droit de l'album « Beatles 65 ». Ça balance très agréablement, la mélodie accroche et le vocal de John est superbe, à la fois parfait techniquement et magnifiquement décontracté. La face B, en comparaison, semble bien faible. — Ph. P.

JAMES BROWN

SAT IT LOUD. Say it loud. I'm black and I'm proud. I guess I'll have to cry, cry, cry. Goodbye my love. Shades of brown. Licking stick. I love you. Then you can tell me goodbye. Let them talk. Maybe I'll understand. I'll lose my mind. POLYDOR 658 137/30 cm

James Brown est certainement l'un des artistes les plus prolifiques de la pop-music d'aujourd'hui. Et, pour le cas où certains se demanderaient comment il fait pour sortir autant de disques, je leur répondrai que ça n'est pas si difficile: c'est toujours le même. A force de répéter les mêmes schémas rythmiques simplifiés sur les mêmes thèmes, part 1 and part 2, James Brown et ses Flames vont devenir de vrais fonctionnaires de la soul-music (qui n'aura dès lors plus aucune raison de s'appeler ainsi). Ce

qui fait que c'est encore dans les tempos lents que l'on trouve le plus d'originalité (le très beau « Then you can tell me goodbye », « Let them talk », et surtout « Goodbye my love » au climat dramatique), ainsi que sur « Shades of brown », un instrumental qui balance gentiment. — Ph. P.

CHUBBY CHECKER

Back in the USSR: Windy cream.

BUDDAH RECORDS

610.030/45t

Le garçon qui imposa le twist vers 1960-62 vient de faire un retour fracassant au Top 100 américain avec une chanson des Beatles dont on avait dit qu'elle était faite sur mesure pour Chuck Berry. L'interprétation et l'orchestration de Checker sont vraiment très réussies. Quant au verso, c'est de la crème que le vent peut emporter... — J. B.

CREEDENCE

CLEARWATER REVIVAL

Bad moon rising. Lodi.

AMERICA 17.009/45 t simple

Le follow-up de « Proud Mary ». Parfaitement réussi. Sur un schéma rythmique très simple mais très coloré, la voix formidable de John Fogerty se promène avec aisance, domptée pour les besoins du « tube » mais encore toute pleine de rugissements rentrés. « Lodi » ressemble beaucoup à « Proud Mary », et, une fois encore, John Fogerty fait ce qu'il veut. Pourvu que la romance ne nous le vole pas aussi, celui-là... — Ph. P.

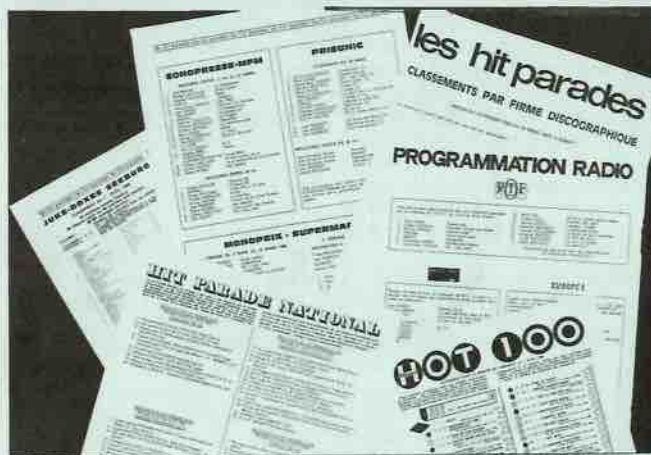
COLOSSEUM

Walking in the park. Those about to die.

FONTANA 267.948 MF/45 t simple

Extraits du premier album du premier groupe de Jon Hiseman, que beaucoup considèrent comme le meilleur batteur anglais (il est certainement le plus « propre », en tout cas). Entouré de trois musiciens déjà bien connus, Dick Heckstall-Smith (anches), Tony Reeves (bs), Dave Greenslade (o), et d'un jeune qui promet, Jim Litherland (gt-voc), Hiseman tente, à son tour, la synthèse jazz-pop, avec une petite touche d'arènes romaines en prime sur « Those about to die » (i.e. « Morituri te salutant »). Ça ne vaut pas encore Blood, Sweat & Tears, bien sûr, mais qu'est-ce qui vaut Blood, Sweat & Tears? Un très bon disque d'un groupe dont la pop-music-anglaise peut attendre beaucoup. — Ph. P.

LE METIER



Dans « Le Métier », tous les mois,
tous les hit-parades français !

BULLETIN D'ABONNEMENT
(à remplir ou à recopier)

Nom :
Prénom :
Profession :
N° : Rue :
Ville : Dépt. :

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1964-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE MÉTIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE MÉTIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	65 FF
Belgique	650 FB
Suisse	65 FS
Autres pays	75 FF

(1) Rayer les mentions inutiles.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

MILES DAVIS
FILLES DE KILIMANJARO.
Frelon brun. Tout de suite. Petits machins. Filles de Kilimanjaro. Mademoiselle Mabry.

CBS S 63.551/30 cm

Un nouveau disque de Miles Davis, une nouvelle œuvre superbe. Cinq compositions de Miles, toutes avec des titres français (drapeau) et toutes également belles. Pop musiciens, écoutez Ron Carter à la fender bass sur « Filles » ... et puis écoutez aussi le drumming extraordinairement aéré de Tony Williams... et puis écoutez tous les autres... et retenez. — Ph. P.

NEIL DIAMOND

Brother Love's travelling salvation show. A modern version of love.

STATESIDE 90.193/45 t simple

Très américain, très professionnel, Neil Diamond fait un peu penser à Ray Stevens dans le premier titre, parodie échevelée de gospel, qui s'écoute avec le plus grand plaisir. C'est sans prétention, et pas moins bon pour autant. — Ph. P.

DOORS

Wishful sinful. Who scared you.

VOGUE 80.177/45 t simple

Les Doors nouvelle manière, avec un grand orchestre dans le dos, comme dans leur prochain album. C'est très bien fait, contrairement à ce que tous ceux qui considèrent les Doors comme des « bidons » auraient pu espérer, et cela a le mérite de ne rien ôter de ce qui fait tout l'intérêt du groupe: son incroyable pouvoir émotionnel, tout entier résumé dans la voix de Jim Morrison. — Ph. P.

JOHN DUMMER BLUES BAND

CABAL. I need love. No chance with you. Young fashioned ways. Sitting and thinking. Lowdown Santa Fe. When you got a good friend. Welfare blues. Hou friend. Welfare blues. Hound dog. Blue guitar. After hours. Daddy please don't cry.

MERCURY SMCL 20.136/30 cm

Un album qui nous fait remonter dans le temps, à une époque où les Rolling Stones, Yardbirds et autres Pretty Things déménageaient dur comme du bois dans les clubs banlieusards de Londres. John Dummer et ses acolytes, acharnés du vieux blues, il va de soi, sont venus en France début juin pour se

produire aux Oubliettes à Rouen. Auparavant, ils avaient joué avec Howlin' Wolf dans sa tournée britannique. Dans « Cabal », l'excellente chanteuse Jo-Anne Kelly se joint au groupe pour interpréter deux morceaux « No chance with you » et « Daddy please dont, cry ». — J. B.

ARETHA FRANKLIN

Gentle on my mind. I can't see myself leaving you. ATLANTIC 650.155/45 t simple

D'avoir beaucoup de talent et de personnalité peut parfois devenir un handicap. Ainsi, Aretha Franklin: quelles que soient les chansons qu'elle interprète, elle les marque très profondément de son empreinte si particulière, et toutes, à la longue, finissent par se ressembler. Tout est parfait dans ce disque, c'est vrai (et Aretha plus encore que tout le reste), mais les précédents étaient parfaits aussi... — Ph. P.

FROGEATERS

I feel so lonely now. The promise.

MERCURY 154.661 MCF/45 t

Tour à tour Rolls, Hippies, Frogeaters, ils ont toujours fait du bon boulot. Ils sont neuf, leur chanteur est noir et les gens qui s'occupent d'eux (Jacky Gaillard et Pierre Tichit) connaissent à fond le métier. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient sorti un 45 t très chouette avec deux bons slows pour l'été. Ma préférence va à « I feel so lonely now ». — J. B.

BILL HALEY

That's how I got to Memphis. Ain't love funny.

UNITED ARTIST 38.243 UAF/45 t

Plutôt pop que rock, Papa Bill Haley, toujours secondé par ses fameuses Comets, nous explique sur une face pourquoi il est allé à Memphis et sur l'autre pourquoi l'amour est drôle... Ah, ah, ah. — J. B.

TIM HARDIN

SUITE FOR SUSAN MOORE AND DAMION. First love song. Everything good become more true. Question of birth. Once-touched by flame. Last sweet moments. Magician. Loneliness she knows. The country I'm living in. One, one, the perfect sum. Susan.

CBS 63.571/30 cm

Tim Hardin est un grand folk-singer, et même un grand chanteur tout court. Il serait temps que cela se sache, et peut-être que ce très beau disque y contribuera. Un disque

d'amour, comme on dit une lettre d'amour, dédié à une femme et à un enfant. De sa manière très particulière, phrases rauques entrecoupées de longs silences (Tim Buckley chante comme cela aussi), Hardin exprime, en chantant ou en récitant simplement (« Question of birth », « Loneliness »), une tendresse teintée d'amertume qui fait naître une émotion venue de beaucoup plus loin que du simple plaisir de l'oreille. A Tim Hardin, le 20/20 des Beach Boys. — Ph. P.

RICHIE HAVENS

Indian rope man. Just above my hobby horse's head. VERVE 518.910/45 t simple

Lady Madonna. Strawberry fields forever. VERVE 518.911/45 t simple
Deux simples extraits du formidable double-album « Richard P. Havens 1983 » récemment publié par Polydor. Inutile de chercher lequel est le meilleur: qu'il chante ses propres compositions ou qu'il chante celles des Beatles, Richie Havens reste un artiste merveilleux et profondément original. Indispensable à ceux qui n'ont pas encore l'album. — Ph. P.

JETHRO TULL

Living in the past. Driving song.

Peut-être le meilleur groupe de british blues de par ses recherches, le Jethro Tull qui sortit un excellent 33 t (This Was. Référence: Island ILPS 9.085), nous revient en force avec deux très bons titres composés par Ian Anderson, leur flûtiste-chanteur. Ce, en attendant un second album qui ne saurait tarder. « Living in the past » vient de se classer en première position au Hit Parade de Périférik, la nouvelle émission de Pierre Lattès sur Europe 1 et « Driving song » est l'un des titres favoris de l'équipe de Campus, Michel Lancelot en tête. — J. B.

SERGE KERVAL

BALLADES ET COMPLAINTES DE FRANCE: La révolte de Pétignat. Mon mari est bien malade. Le conscript du Languedoc. La semaine sanglante. Nous étions trois garçons. La femme aux sarrazins. Devant Bordeaux. Le bouvier. Le rosier de Mai. Lison tu dors. La servante de l'avocat. La légende de saint Nicolas.

BAM C 446/30 cm G. U.

Du folklore français, traditionnel, écrit par on ignore qui: oui, cela existe, et c'est beau. Serge Kerval le sait bien, qui a choisi pour ce disque un programme de chansons

venues d'époques et régions diverses: de la Bretagne à la Provence, de l'hérésie cathare à la Commune de 1871 (« La semaine sanglante », dont les paroles, en période révolutionnaire, vous en « boucheront un coin »). Amour courtois, guerres civiles ou étrangères, départs et retours, morts et mariages, vie domestique, sont les principaux thèmes ici abordés par Serge Kerval. Son timbre est parfois un peu trop aigu à mon goût, mais il chante avec clarté et conviction. D'ailleurs, lorsque l'on connaît la pénurie de vrais folkloristes à l'intérieur de notre cher hexagone, on aurait tort de faire la fine bouche... — J. V.

LITTLE RICHARD

Baby what you want me to do (part 1 & 2).

YOUNG INTERNATIONAL YG 453/45 t

Une nouvelle marque, un enregistrement inédit de l'une des grandes personnalités du rock'n'roll. Il s'agit d'un blues qui avait été créé par son auteur, Jimmy Reed, il y a une dizaine d'années. Little Richard nous présente en deux parties une excellente version de « Baby what you want me to do » sur lequel il est très bien soutenu par des chœurs féminins. Ce disque plaira à tous les pionniers et à un bon nombre d'amateurs de blues, qu'il soit ancien ou moderne. — J. B.

NANA MOUSKOURI

Vole vole farandole. Je n'ai rien appris. Et pourtant je t'aime. Danse à en perdre tes souliers.

FONTANA 460.260 ME/45 t

Un peu d'essoufflement dans l'inspiration, pour ce nouvel enregistrement de la belle Nana. Il y a de jolis thèmes, mais un relatif manque d'originalité dans les textes. « Je n'ai rien appris », d'après le fameux « Both sides now » de Joni Mitchell, aurait pu être mieux traité. — J. V.

CHARLIE MINGUS

MINGUS AT MONTEREY.

Disque I, face A: Duke Ellington medley: I've got it bad. In a sentimental mood. All too soon. Mood indigo. Sophisticated Lady. A train. Disque II, face A: A train (part 2). Orange was the colour of her dress. Disque II, face B: Orange was the colour of her dress, then blue silk (part 2). Disque I, face B: Meditations on integration.

AMERICA 30 AM 001/002/2 x 30 cm

Le voici enfin, ce disque de rêve que tous les amateurs de jazz attendaient depuis si

HAIR

VERSION ORIGINALE INTEGRALE



33 t 30 cm 740.580

extraits sur disques 45 t hit parade 49.602

Aquarius.Hair

sur cartouches stéréo 8 n° 08S 1.031 et 08S 1.038

exclusivité disques

RCA

longtemps. Deux disques, en fait, enregistrés au Festival de Monterey, devant 7 000 spectateurs qui, paradoxalement, réservèrent à l'homme en colère du jazz une standing ovation, bien que sa musique les ait « flanqués par terre ». Et il y avait de quoi ! Entouré de onze musiciens, Charlie Mingus, l'un des plus grands bassistes, compositeurs et arrangeurs de ce temps, fait ici l'éblouissante démonstration de tout ce qu'il a apporté au jazz moderne, au jazz tout court. Une face consacrée à un prodigieux hommage à Duke Ellington, les trois autres à deux compositions de Mingus, « Orange » et « Meditations on integration », le tout absolument fascinant d'intelligence musicale (pour les parties d'ensemble) et d'inventivité (pour les soli, et particulièrement ceux de Mingus et de Jaki Byard). « On dit que je suis fou, et c'est vrai », affirme Mingus. Il est également vrai que, dans son cas, folie est synonyme de génie. — Ph. P.

NAZZ
Not wrong long. Under the ice.
ATCO 168/45 t simple
Un groupe américain qui fera bientôt parler de lui et de son nom bizarre. A « Not wrong long », gâché par un batteur envahissant, on pourra préférer la grande défonce de « Ice », bien que ce soient les vocaux, cette fois, qui ne soient pas à la hauteur. On aurait dû mixer les deux titres ! — Ph. P.

WILSON PICKETT
Mini-skirt-Minnie. Back in your arms.
ATLANTIC 650.140/45 t simple
Bonne intro sur « Mini », et puis du Pickett de consommation courante. Ça pulse, ça hurle, on a déjà entendu ça cent fois. L'effort de renouvellement (des mélodies, sinon de la façon de les interpréter)

qu'on avait cru distinguer dans « Hey Jude » en est malheureusement resté au stade des intentions. — Ph. P.

POP MUSIC REVOLUTION
Sly & Family Stone (« Don't call me nigger »); Spirit (« I got a line on you »); Al Kooper (« I stand alone »).
CBS 4.233/45 t super
Édité à l'occasion du concours organisé par Rock & Folk et la firme CBS, cet étonnant petit disque (trois morceaux pour 4,10 F, ça n'est pas cher quand on sait qu'un simple normal coûte plus de 7 F) est indispensable pour trois bonnes raisons : la musique d'abord, Sly, Al Kooper et Spirit, ça n'est pas rien, et leurs morceaux sont fort bien choisis ; ensuite, le règlement du concours PMR, le bulletin-réponse, l'article original (sans erreurs) et la liste des prix y figurent ; enfin, on y trouve le catalogue complet des disques Columbia disponibles en France, sans doute le meilleur du monde à l'heure actuelle. Trois bonnes raisons, n'est-ce pas ? — Ph. P.

ELVIS PRESLEY
In the ghetto. Any day now.
RCA 49.606/45 t
Le King interprète deux de ses plus jolies chansons avec une orchestration fabuleuse et des chœurs extra. « In the ghetto », Elvis prend pour l'une des premières fois de sa carrière une certaine position sociale : c'est l'histoire d'un petit garçon né dans les faubourgs de Chicago dont la mère n'a pas d'argent. Ce petit garçon en grandissant apprend à voler et à se battre, à se servir d'une arme, à prendre une voiture, jusqu'au jour où il disparaîtra... « Anyday now » est une composition de Burt Bacharach dans laquelle Elvis Presley retrouve la voix qui l'a fait apprécier du grand public il y a une dizaine d'années. — J.B.
ELVIS PRESLEY
FLAMING STAR. Wonderful world. Night life. All I

needed was the rain. Too much monkey business. Yellow roses of Texas. She's a machine. Do the vega. Tiger man.
RCA CAMDEM 90.058/30 cm
Un album intermédiaire entre deux 33 t fabuleux : « Elvis TV Special » et « Elvis in Memphis ». D'un côté il y a le crooner qui débute par « Flaming star » et de l'autre le rocker qui termine avec un « Tiger man » public. Entre-temps, le King chante « Night life », un blues et « Too much monkey business », un classique du rock de Chuck Berry. Ce 30 cm n'est pas indispensable, c'est un complément pour une discothèque elvisienne. Comme il est édité sur une série à bon marché, « Flaming star » vaut bien le déplacement. — J. B.

RIGHTEOUS BROTHERS
You've lost that lovin' feeling. Unchained melody.
VERVE 58.525/45 t simple
Réédition bienvenue d'un disque fantastique qui fut en son temps un succès considérable. Ah ! les voix des Righteous Bros, et particulièrement celle, incroyablement noire de Bill Medley, ah ! les orchestrations de Phil Spector. On n'a pas fait mieux depuis, dans le genre, et ce petit disque est tout à fait indispensable à toute discothèque pop qui se respecte. — Ph. P.

RURAL BLUES
VOL. 1 (GOING UP THE COUNTRY) & 2 (SATURDAY NIGHT FUNCTION)
LIBERTY 90.185 & 90.186/30 cm
Deux rééditions absolument passionnantes, réalisées par Steve La Vere avec la collaboration de deux des Canned Heat, Bob Hite et Henry Vestine. Les différences de styles entre les deux albums ne paraissent pas très évidentes (on retrouve même Snooks Eaglin sur les deux —

qui s'en plaindra ?), le premier présentant le blues rural (enfin, une partie, bien sûr) des années 45 à 50, en gros, le second celui des années 50-55, seuls les enregistrements de Snooks Eaglin datant des années 60. Quelques noms connus (Slim Harpo, Lightnin' Hopkins, Eaglin), une véritable révélation (l'extraordinaire jeu d'harmonica d'un certain Papa Lightfoot, l'égal sur ce plan des plus grands), beaucoup de bons artistes (tous, à une ou deux exceptions près), et d'amusantes surprises (le blues joué à l'accordéon, solo et tout, par Clifton Chenier et Boozoo Chavis, le « Paper in my shoe » de ce dernier étant un réjouissant désastre de mise en place). C'est aux quatre plages de Snooks Eaglin, à mi-chemin entre Fats Domino et Ray Charles (et donc assez éloignées du blues rural !) que va ma préférence, ainsi qu'à l'harmonica de Papa Lightfoot, vraiment prodigieux. Les « spécialistes » pourront discuter longtemps à propos de la sélection faite par La Vere et consulter avidement leurs petites fiches pour compléter les personnels inconnus (ils aiment tellement ça, et puis, de toute manière, personne n'ira jamais les contredire s'ils affirment docilement que c'est Louie Speedy Gregson II qui joue de la batterie derrière Boogie Bill Webb...), laissons-les faire et écoutons ces deux disques fort réjouissants. — Ph. P.

JEAN-PIERRE SAVELLI
Petite Hélène. Le ciel est une plage.
ML 45.510/45 t simple
Sur une très bonne orchestration d'Alain Goraguer, une jeune voix qui promet. Deux chansons agréables et sans prétention, rafraichissantes. La seconde, « Le ciel », rapprochera bien des cœurs, cet été. Tant mieux. Ah ! Sylvie... — Ph. P.

SHAKE
magazine rock soul
SHAKE-MAGAZINE (bi-trimestriel)
MUSIQUE - ACTUALITÉ (bi-mensuel)
sont édités par la C.A.E.P.E.
Shake 12 (special Lewis) : 2 F. M.A. 8 (notre photo) : 1 F. M.A. 9 (3 Juillet) : Beach Boys, Zappa, etc... : 1 F.
Renseignements, Abonnements, Liste avec N° et paiement chez M. J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P. Dijon 2.336-31

COUNTRY ROCK
Ce L.P. comprend :
10 titres de S. BURGESS : Lawdy Miss Clawdie. Willie and the handjive. Mary Lou. Is it wrong. School days. Lonely hours. Saint Louis blues. Bamboo. Restless. Don't let me hang around.
2 titres de B. CRAFTORD : Red headed woman. 19 years old.
Vente exclusive chez M. J.-C. Pognant, 42, rue d'Audincourt, 25 - Seloncourt. C.C.P. Dijon 2.336-31 (inscrire pour votre commande L.P. CAEPE RZ 1001)

NOUVEAU



FREEVOX, 14, rue St-Luc
Paris-18° 255-58-29

ORCHESTRES !

Ce Préamplificateur Mélangeur miniature (Hauteur 20 cm, Largeur 8 cm, Profondeur 9 cm), vous permet de rajouter à votre matériel de sonorisation existant : 3 entrées Micros avec gain et correction séparée sur chaque canal. Alimentation par batterie incorporée. Durée de fonctionnement 1 an sans recharge.

QUALITÉ PROFESSIONNELLE

PRIX : 490 F

Distributeurs pour la France :

PARIS : Paul Beuscher
— Centres Rythmes
MARSEILLE : Gaffarel
LYON : Fontana
BORDEAUX : Bermon
— Siler
NANTES : Violin
GRENOBLE : Michel
ROUEN : Dabeaux

LE MANS : Bonvalot
LIMOGES : Suchot
NIMES : Coste
TROYES : J.-P. Thoman
CHALON-SAONE : Chevrier
AUXERRE : Trichot
LONS-LE-SAULNIER : Goy et Millet
SELESTAT : Boesch

PEGGY SCOTT
Every little bit hurts. You can never get something for nothing.
STATESIDE 90.177/45 t simple
(U.S. SSS-International)
Après les excellentes versions de « Every little bit hurts » par Brenda Holloway, Aretha Franklin et Petula Clark, celle de Peggy Scott décoit. La chanteuse se bat contre les arrangements, contre un harmonica qui n'est pas dans les harmonies, elle force et n'arrive à rien. Elle a pourtant une voix formidable, mais visiblement elle n'est pas à l'aise. Qu'est-ce qui s'est passé ? — K. M.

SHOW STOPPERS
Ain't nothing but a house party. What can a man do.
BEACON 3-100 BEA/45 t
Un bon disque de soul-music, produit par Drew Stewart, dans lequel le titre « Ain't nothing but a house party » revient sans cesse en crescendo, et interprété par un quatuor noir de Philadelphie qui fit un tube avec ce mot il y a un an outre-Manche et outre-Atlantique. Ce disque est distribué en France par Philips. — J.-B.

NANCY SINATRA
NANCY. God knows I love you. Son-of-a preacher man. Light my fire. For

once in my life. Memories. Big Boss man. My Dad. I'm just in love. Long time woman. My mother's eyes. Just bein' plain old me. Here we go again.
REPRISE CRV 6.103/30 cm
Billy Strange a remplacé Lee Hazlewood. Comme il n'est pas un compositeur de talent, seulement un grand arrangeur et un bon guitariste, il fait reprendre à la belle Nancy des titres déjà bien éprouvés. Aux États-Unis, ça n'a pas tellement d'importance. Il est ainsi possible de juger des versions différentes. Et, si Nancy donne par exemple une version un peu molle de « Light my fire », elle fait, avec sa voix grave, de « Big Boss man » une ballade sensuelle très attirante. Très bons arrangements qui permettent, en particulier, au guitariste Al Casey de se faire entendre (Just bein' plain old me). — P. CH.

FRANK SINATRA
MY WAY. Watch what happens. Didn't we. Hallelujah, I love her so. Yesterday. All my tomorrows. My way. A day in the life of a fool. For once in my life. If you go away. Mrs Robinson.
REPRISE CRV 1.029/30 cm
Monsieur Sinatra sait choisir ses chansons. On trouve dans

ce disque des œuvres de gens comme Michel Legrand, Jim Webb, Ray Charles, Lennon-McCartney, Paul Simon, Paul Anka, Luis Bonfá et Jacques Brél. Excusez un peu ! Est-il bien utile de préciser que le Monsieur Sinatra en question chante tout ce beau monde à la perfection, que l'orchestre derrière lui joue juste et que le tout est vraiment bien enregistré ? C'était la même chose pour l'album précédent, « Cycles », et ce sera la même chose pour le prochain. — Ph. P.

DUSTY SPRINGFIELD
DUSTY IN MEMPHIS. Just a little lovin'. So much in love. Son of a preacher man. In the land of make believe. Don't forget about me. Breakfast in bed. Just one smile. The windmills of your mind. I don't want to hear it anymore. No easy way down. I can't make it alone.
PHILIPS 844.238 BY/30 cm
Onze chansons, et toutes également parfaites. Dusty a bien fait d'aller à Memphis... Depuis son chant jusqu'au dernier violon, tout est absolument parfait, du point de vue technique. Mais là n'est pas l'important. L'important, c'est que l'émotion est là, dans la gorge de Dusty, et vous fait courir d'agréables frissons un

peu partout sur la peau. Emotion plus contenue que celle d'une Aretha Franklin, par exemple (Dusty a le mérite de n'essayer à aucun moment de se faire passer pour une chanteuse noire), mais qui n'en fait pas moins la preuve que Dusty Springfield est bien, et de très loin, la meilleure chanteuse anglaise. Un disque magnifique d'un bout à l'autre. — Ph. P.

EDWIN STARR
Twenty-five miles. Love is my destination.
TAMLA-MOTOWN 90.043/45 t simple
(U.S. Gordy)
L'un des chanteurs les plus dynamiques de l'équipe Tamla-Motown, Edwin Starr présente un « 25 miles » qui n'est pas piqué des hannetons avec un verso plus détendu. Les compositions ne débordent pas d'imagination, mais la fameuse section rythmique balaye toutes les réticences qu'on pourrait avoir. — K. M.

STEPPENWOLF
Born to be wild. Everybody's next one.
STATESIDE 90.169/45 t simple
Enfin édité en France, ce disque fut le premier succès de Steppenwolf. « Born » chauffe assez sérieusement, très beau vocal (comme d'habitude) de John Kay et sérieux

ADHÉREZ au 1^{er} Fan-Club français regroupant tous les amateurs de Pop-Music.
Vous pourrez participer à toutes les activités du club : Galas, Revues, Réunions, Échange de disques, etc...

ADHÉREZ AU ROCK STORY CLUB

en expédiant 15 Frs au C.C.P. Rock Story Club 2-404-21 à DIJON
ou à R.S.C. : 42, rue d'Audincourt, 25-SELONCOURT
Vous serez alors MEMBRES A VIE du R.S.C. et vous recevrez par retour du courrier :

- La Carte du Club
- 7 N° de la revue MUSIQUE ACTUALITÉ ou 3 N° de SHAKE
- 1 Poster
- Chaque trimestre « R.S.C. NEWS »

Vous aurez aussi la possibilité de vous procurer des disques introuvables en France, des photos, des posters, des partitions, etc...

N'HÉSITEZ PLUS, ADHÉREZ AUJOURD'HUI AU R.S.C.

(Inscrire sur votre mandat adhésion R.S.C.)

Il existe en France de nombreuses sections locales du R.S.C., aujourd'hui nous conseillons aux jeunes de Champagne (Dépt 08-10-51 et 52) de prendre contact avec le Bureau régional du R.S.C. : M. Roger VACHEZ, R.S.C., Champagne, 56, fg de Corroy, 51 - FÈRE CHAMPENOISE.

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

TOUS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES

Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les rééchanger ensuite.

CHOIX TRÈS ÉTENDU : Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

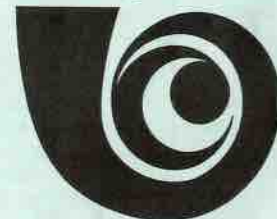
ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin

400, rue St-Honoré (1^{er} étage sur cour)
PARIS-1^{er} - RIC. 06-00



En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...



la perfection c'est
Couesnon

31, rue du Maroc - Paris 19^e - Tél. : 206-69-80

LE KIOSQUE A MUSIQUE

Salle des Pas Perdus, GARE DU NORD, PARIS-10^e
Tél. : 878.41.69 - Ouvert tous les jours sauf le Dimanche

**TOUS LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE
TOUS LES DISQUES AMÉRICAINS
ET ANGLAIS**

Minicassettes

Musicassettes à prix réduit

Rayons Rock, Folk, Jazz,

Rhythm and Blues

DISCORAMA, 54, FG MONTMARTRE

PARIS 9^e

Métro Le Peletier/Cadet

travail de Goldy McJohn à l'orgue. Le verso est également de bonne qualité. Dommage que le premier album du groupe, « Sookie sookie », n'ait jamais été édité en France. — Ph. P.

TEMPTATIONS

CLOUD NINE. Cloud nine. I heard it through the grapevine. Run away child, running wild. Love is a hurtin' thing. Hey girl. Why did she have to leave me. I need your lovin'. Don't let him take your love from me. I gotta find a way. Gonna keep tryin' till I win your love.

TAMLA MOTOWN 90.159/30 cm

MARVIN GAYE

I HEARD IT THROUGH THE GRAPEVINE. I heard it through the grapevine. One more heartache. At last I found a love. You. How sweet it is. I'll take care of you. There goes my baby. Forever. It's love I need. Tear it on down. Take this heart of mine. Chained.

TAMLA MOTOWN 10.226/30 cm

MARTHA REEVES AND THE VANDELLAS

DANCING IN THE STREET. Dancing in the street. Honey love. Jimmy Mack. Without you. Keep it up. Love. Go ahead and laugh. A love like yours. Love is like a heat wave. I promise to wait my love. Nowhere to run. Show me the way.

TAMLA-MOTOWN 10.227/30 cm

Ça bouge chez Tamla, et ça n'est pas dommage. Sans trop s'éloigner encore des bonnes vieilles formules qui ont fait leurs preuves, on commence à mettre sa montre à l'heure et à tendre l'oreille pour écouter un peu ce qui se passe dans les environs. Deux de ces trois disques en font la preuve, celui des Temptations, absolument superbe, qui commence avec un « Cloud nine » qui n'est plus à vanter et trouve son apothéose dans un « Run away » de dix minutes assez excitant. Moi qui ne suis pas passionné de R'n'B et encore moins de l'écurie Tamla (dont bien des productions m'avaient paru jusqu'à présent stéréotypées et peu swingantes), j'avoue écouter et réécouter ce disque avec le plus grand plaisir. Tout comme celui de Marvin Gaye, où tout pourtant n'est pas d'égale valeur (un titre comme « I'll take care of you » semble dater de dix ans par rapport au formidable « I heard it »). Mais la

voix de Gaye est si aisée, si fluide, si belle, qu'elle fait bien souvent oublier des orchestrations et des chœurs parfois ampoulés et vieillots. Il ne fait pas de doute qu'une main habile a glissé dans ce disque deux ou trois vieilles plages (avec les Vandellas?) qui moisissaient dans une boîte en fer chez Tamla, et c'est un peu dommage. Quant au disque des Vandellas, autre usine à tubes, il démarre sur les chapeaux de roue avec ce bon vieux « Dancing in the street », sorte de « si tous les gars du monde voulaient se donner la main » de la pop-music, mais reste très strictement Tamla pour tout le reste. Un peu monocorde à mon goût. — Ph. P.

JOHNNY THUNDER

I'm alive. Verbal expressions of T.V.

VOGUE 80.182/45 t simple
Il est vivant, et cela s'entend, à moins d'être très, très sourd. « Alive » n'est qu'un long cri brûlant qui vous donnera automatiquement des fourmis dans les jambes. Flip sans grand intérêt. — Ph. P.

PILAR TOMAS

CHANTE MIKIS THEODORAKIS. Un homme dans une île. Il est vivant.

CBS 4241/45 t simple

Le prototype même du disque « attrape-nigaud ». On part d'une idée a priori sympathique (anti-fascisme, etc.) et l'on sombre bien vite dans une soupe type « Les enfants du Pirée » par Dalida. Il n'y a malheureusement pas une face qui rachète l'autre. On ne peut que conseiller de remonter aux sources de Theodorakis lui-même, et d'aller voir « Z ». — J.-V.

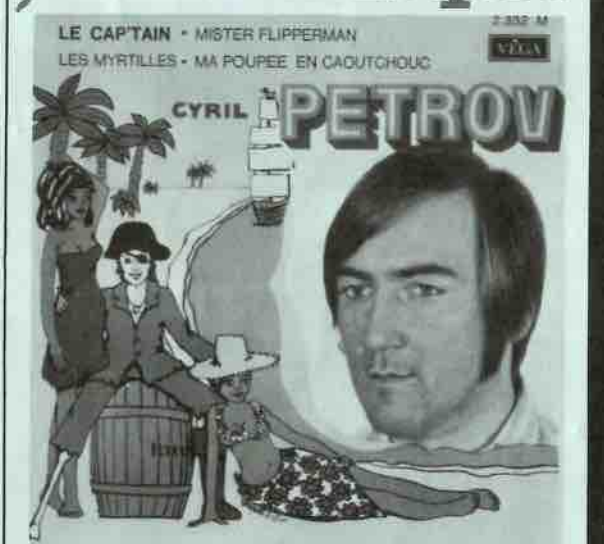
TRESORS DU FOLKSONG

Le train. Ils marchaient en chantant. La loi du plomb. Un rêve, rien qu'un rêve. La chanson de l'Orégon. Une goutte d'alcool. Le temps des vacances. Brille, brille. Qui sera pendu? Le samedi soir. Debout les gars. Jeo Magarac. **FONTANA 826.549 QY/30 cm. G.U.**

Dans le genre « gaffe monumentale », on ne peut guère rêver mieux : trois groupes français (« Les Frères et les Sœurs », « Les Sulirams », « Les Folks »... aïe!) proposent de saisir certains « climats » (dixit la pochette), du « folquesongue ». En fait de l'évoquer, ils le tournent en ridicule, avec une consternante naïveté : les adaptations vont du maladroite au prétentieux, les originaux sont hors de propos. Seule

Cyril Petrov

fait **TAMLA** avec son **1^{er} Disque**



LE CAP'TAIN

Mister Flipperman

LES MYRTILLES

Ma poupée
en caoutchouc

2.332 M

disques



• R'n'B, Achats, Ventes, Échanges, 2, Fg Poissonnière, Paris-10*.

• Association Musicale Parisienne, 9, rue Crespin-du-Gast, Paris-11*, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciens chanteurs dans le vent (20-30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureau : 023.64.07 l'après-midi ou 208.68.38 qui transmettra.

DISQUE & MUSIQUE

Échange et importation de disques et d'instruments SITAR - TABLA - KENA. Aucun échange par correspondance.

161, rue de Rennes. 548.63.37
96, bd du Montparnasse
326.72.52

• Enregistrement - Maquette - Gravure - Pressage - mono - stéréo - compatible. Prix - Qualité - Délais. Documentation gratuite. C.N.A.I., 19, rue Coysevox, 75 - Paris-18*. Tél. 228.05.91.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie. Étude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. Francis Vetti, B.P. 29 - 94 - St-Mandé. Tél. 328.81.24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

• Association Musicale Parisienne achète comptant amplificateurs, sonos et instruments de toute sorte. Tél. OBER. 64.07.

• V. guitare métal. (Dobrea) état neuf + housse capitonnée 700 F. FON. 68.00.

• Cours de guitare Jazz et classique. M. Pierre Cornillon, 8, rue du Bel-Air, 92 - Meudon.

• V. baffle 50 W. bass. guit. bass. EKO cymb. formula 602 et guit. flamenco. Tél. 283.28.29 ou écr. journal.

• Recherche : Chanteur-animateur pour orchestre professionnel, travail région parisienne et quelquefois province. Écrire à M. Bastin Michel à Brenouille (60) par Rieux, qui transmettra.

• Extra. Leur tournée aux U.S.A. reportée. Les Dauphins sont libres juillet-août. Pour tout renseignement : J.C. Passault, 15, rue du Bel-Air, 93 - Neuilly-Plaisance. Tél. 935.17.55.

• Vends disques Rock (dont L.P. d'Esquerita). Coupé, 29, bd d'Anjou, 35 - Rennes.

• « International Cliff Richard Fan Club ». Post box 4164. Amsterdam, Hollande.

• Organiste Jazz, possesseur Professionnel Farfisa, cherche entrer dans groupe amateur R'n'B ou pop. Ecr. A. Korber, 3, av. des Capucines, 94 - Villeneuve-le-Roi ou tél. 922.22.51.

• V. Piano Etude t. b. état. 600 F. Tél. 566.41.64.

• Vends batterie sans cymbale bon état. 800 F. Vidau, Pierre, 13, Plan-d'Orgon.

• Vds baffle spé. orgue 80 W Prof. 4 HP - 40 kg - H. 1,10 m neuf 1 000 F (cause dép.). Pierre Ley, 535.08.45 - 20, Chp de l'Alouette, Paris-13*.

• V. Gibson Les Paul Standard, année 69, avec étui. E. neuf, cause double emploi - 1 800 F. Tél. M. Otto. Car. 01.19.

• The « Reactions » orch. Pop. Blues cherche tournées pour août. Tél. 471.00.55.

• Batteur avec matériel cherche orchestre amateur pour le mois d'août. Mlle Tasca, 26, allée Gabriel-Rabot, 93 - Aubervilliers.

URGENT : Batteur avec b. mat. cherche groupe non-amateur - Pop, Blues ou R'n'B. Ecr. M. J.F. Outin, 170, av. de Paris, 94 - Vincennes.

• Vends chambre Reverb. Binson bon état. Prix : 550 F. Ecr. Pat Mousset, Châteauneuf, 71 - Louhans.

• Connaissez-vous « Le Métier », la seule revue française des professionnels (disque, édition, musique, radio, télévision et show-business) faite par des professionnels ? Non, alors demandez un spécimen gratuit aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9*.

• A vendre : nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 19 bis, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29 de « Rock & Folk ». Envoyez 3 F. par exemplaire aux Éditions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9*. C.C.P. Paris 1964-22.

SOMMAIRES

Articles parus dans le n° 16 : seconds résultats du référendum R & F 68. B.B. King, Joe Dassin + Régine, Les Love Affair, Barbara, Burt Blanca, Carl Perkins, Beatles business, Reggiani à Bobino, Herbert Léonard, les Variations, Jules Beaucarne, Les Posters, Burdon contre Hendrix, le Midem. Un été hip en Angleterre (2). Dylan dit tout, Wilson Pickett en scène. Chronique Nouillorkaise, Nicoletta, Brenda Holloway, Roy Redmond, Joan Baez, Moody Blues. Articles parus dans le numéro 17 : Moody Blues, John Fred, Rock Revival, Don Partridge, Vigon, Jelly Rolls, Aretha Franklin, Les Charlots, Eddy Mitchell, Herbert Léonard, Phil Ochs, Serge Reggiani, Cinema beatnick, Eddie Cochran, Golf Drouot, Electric Prunes, Doors, Julie Driscoll, Traffic.

Articles parus dans le numéro 18 : Sylvie Vartan, Lettre d'Amérique, Ronnie Bird, Lee Hazlewood, Julie Driscoll, Eric Charden, Pink Floyd, Eddie Cochran, Jean Ferrat, Happenings, Arthur Conley, Golf Drouot, Eddy Mitchell.

Articles parus dans le numéro 19 : Tommy Brown, Ten Years After, Aretha Franklin, Julie Driscoll,

Donovan, Guy Marchand, Jimi Hendrix, Nicole Croisille, Bill Haley, Alan Stivell, Glenmor, Jacques Bertin, Golf Drouot 6, La nouvelle Amérique par Alain Dister et Claude Villers.

Articles parus dans le numéro 19 bis spécial rhythm and blues : Rolling Stones, Aretha Franklin, Ike et Tina Turner, Albert King, Rhythm and Blues 68, Fats Domino, rhythm and blues et rock and roll, blues toujours.

Articles parus dans le n° 20 : Radios Pirates, Jacqueline Dulac, Cisco Houston, Rolling Stones, Zurich, Baschung, Sandie Shaw, Gilles Dreux, Claude Nougaro, Elvis Presley, Félix Leclerc, San Francisco, Michel Polnareff, Californie, John Mayall, Golf Drouot, Art et Contestation.

Articles parus dans le n° 21 : Carlos, Canned Heat, Doors, Ray Charles, Newport, New York, Yves Montand, Clapton, Antibes. Articles parus dans le n° 22 : Blue Horizon, Jacques Brel, Nicoletta, Juliette Greco, Newport Festival, Canned Heat, Bee Gees/Driscoll, Pink Floyd, Où vont les Stones, Rockers anglais, Amsterdam.

Articles parus dans le n° 23 : Blues Festival, Mothers, Mick Jagger, Beatles, Sylvie Vartan, Booker T., Yellow submarine, Arthur Brown, New Orleans, Mothers, Rockers anglais, Paris Jazz Festival.

Articles parus dans le n° 24 : Pop Club, Les Beatles (dix ans après), Dick Rivers, les Bee-Gees, Folk Festival de Chicago, Disques hors étoiles (James Brown, Aretha Franklin, Jimi Hendrix), Simon et Garfunkel, Eddy Mitchell, Rencontres londoniennes.

Articles parus dans le numéro 25 : Jean-Bernard Hebey, Rencontre Brel, Brassens, Ferré, Filles Pop, On the road again, Folk Festival de Chicago (2), Johnny Hallyday, Rolling Stones Rock'n'roll Circus, Sun, les Animals.

Articles parus dans le n° 26 : Claude Nougaro, Résultats du référendum, 69, Joan Baez, Midem 69, John Mayall et le blues anglais, Johnny Hallyday (2), Les Doors, Barbra Streisand.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant..... an et recevoir pour chaque abonnement d'un an l'un des disques suivants choisi par ordre de préférence dans la liste proposée page 10. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom :

Rue : Numéro :

Ville : Département :

Je désire — ne désire pas (1) Je désire que mon ☐ abonnement ☐ réabonnement } partie du N°.....
recevoir un spécimen gratuit de la revue LE MÉTIER

Je verse la somme de : aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal, PARIS-9*, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).

(1) Rayez les mentions inutiles

MARSHALL

JIMI HENDRIX
JOHNNY HALLYDAY

ainsi que les plus
grandes vedettes
internationales
ont choisi

MARSHALL

The
sound of success

Importateur exclusif

GAFFAREL MUSIQUE

3, rue Guy-Moquet, MARSEILLE-1^{re} (13) — Téléphone (16-91) 48-34-24